



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

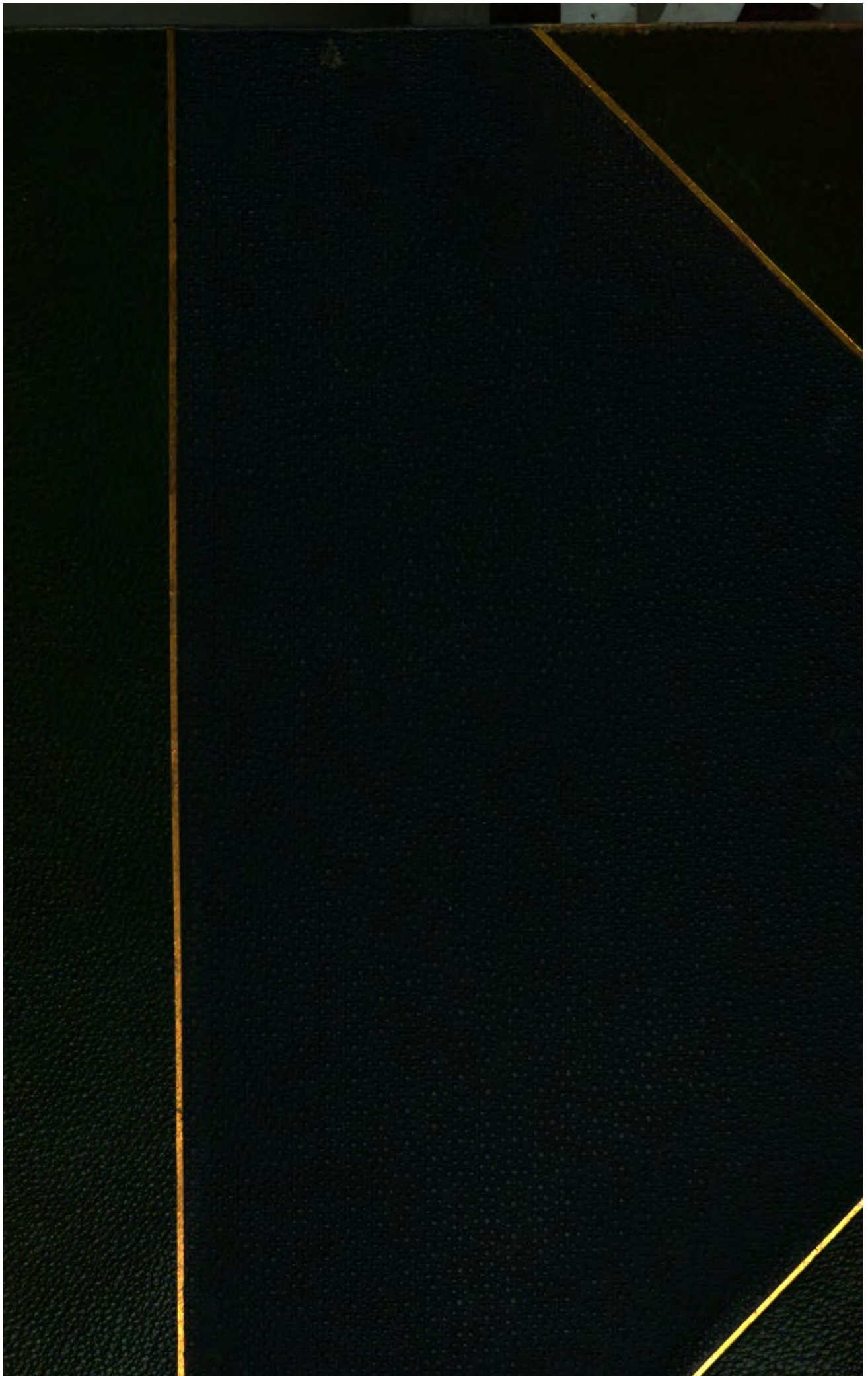
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

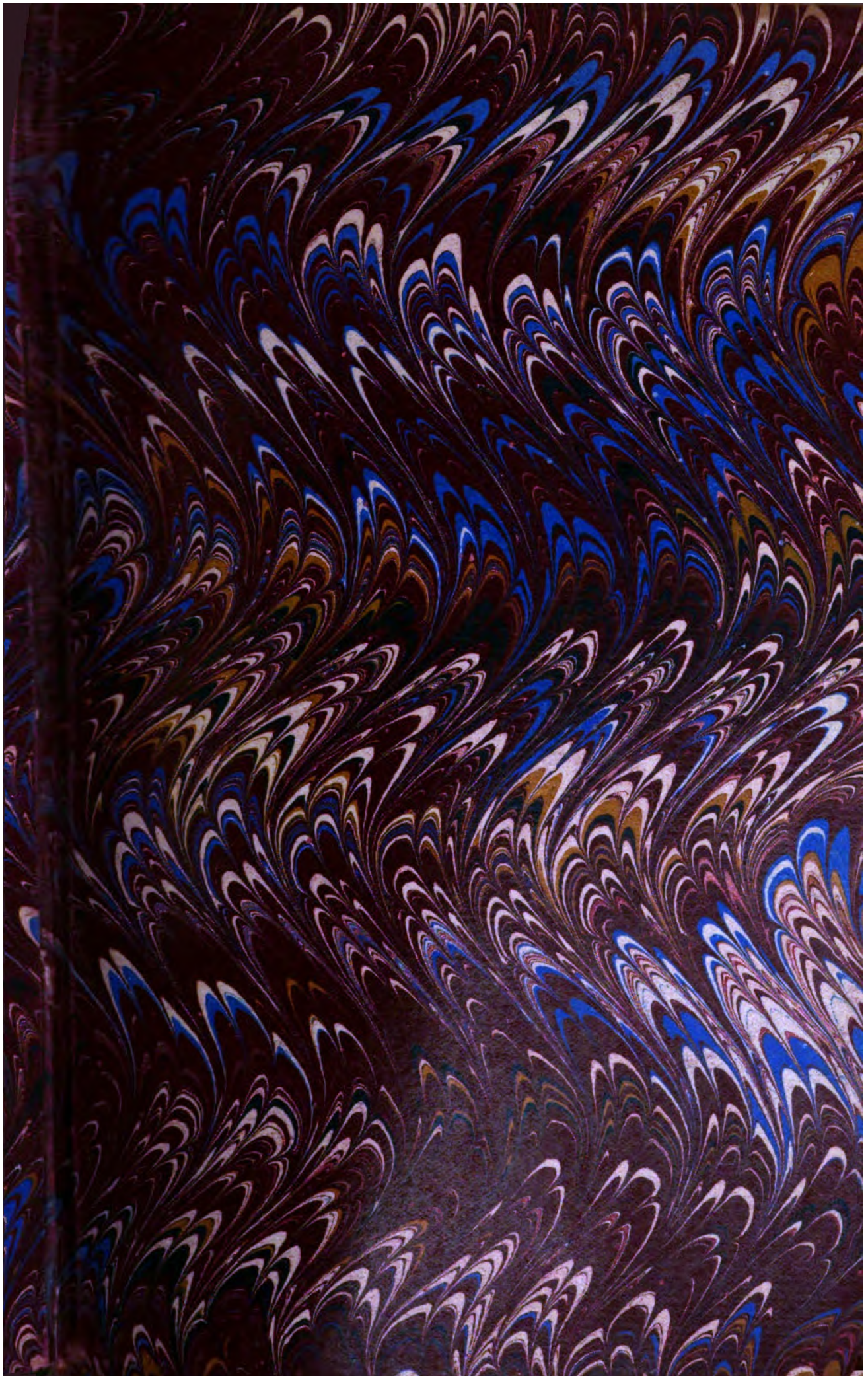


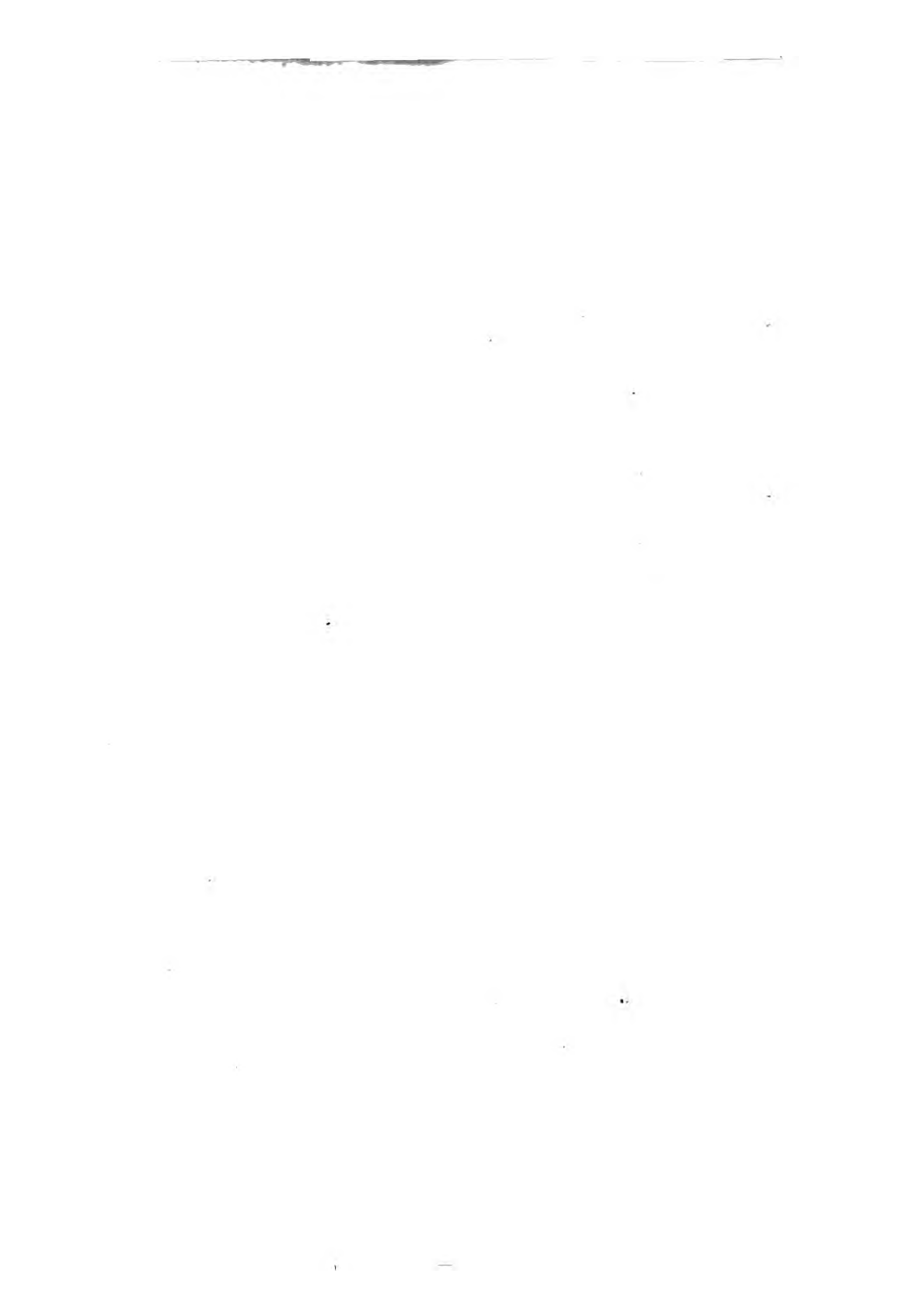
✓ 253^e 1

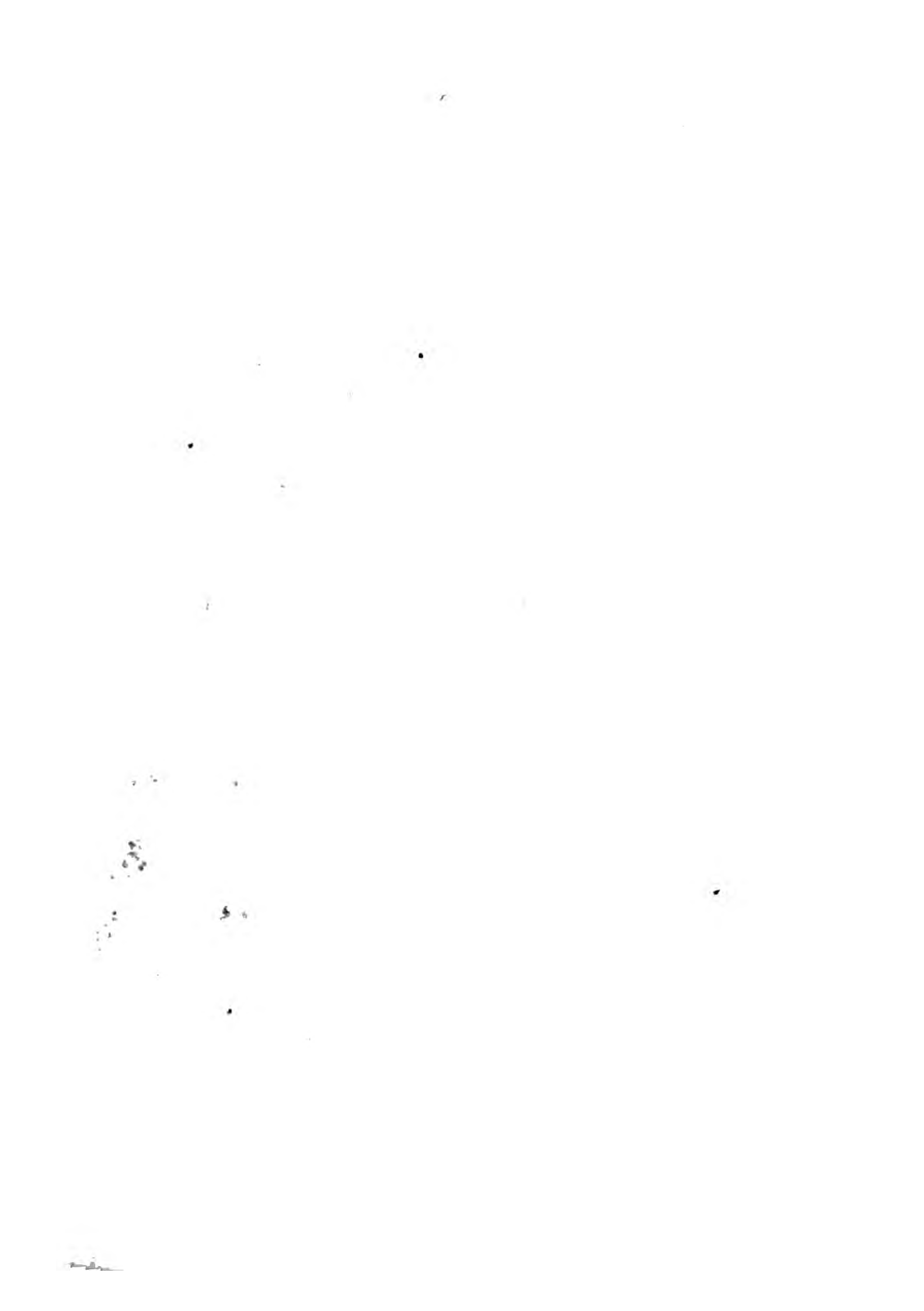


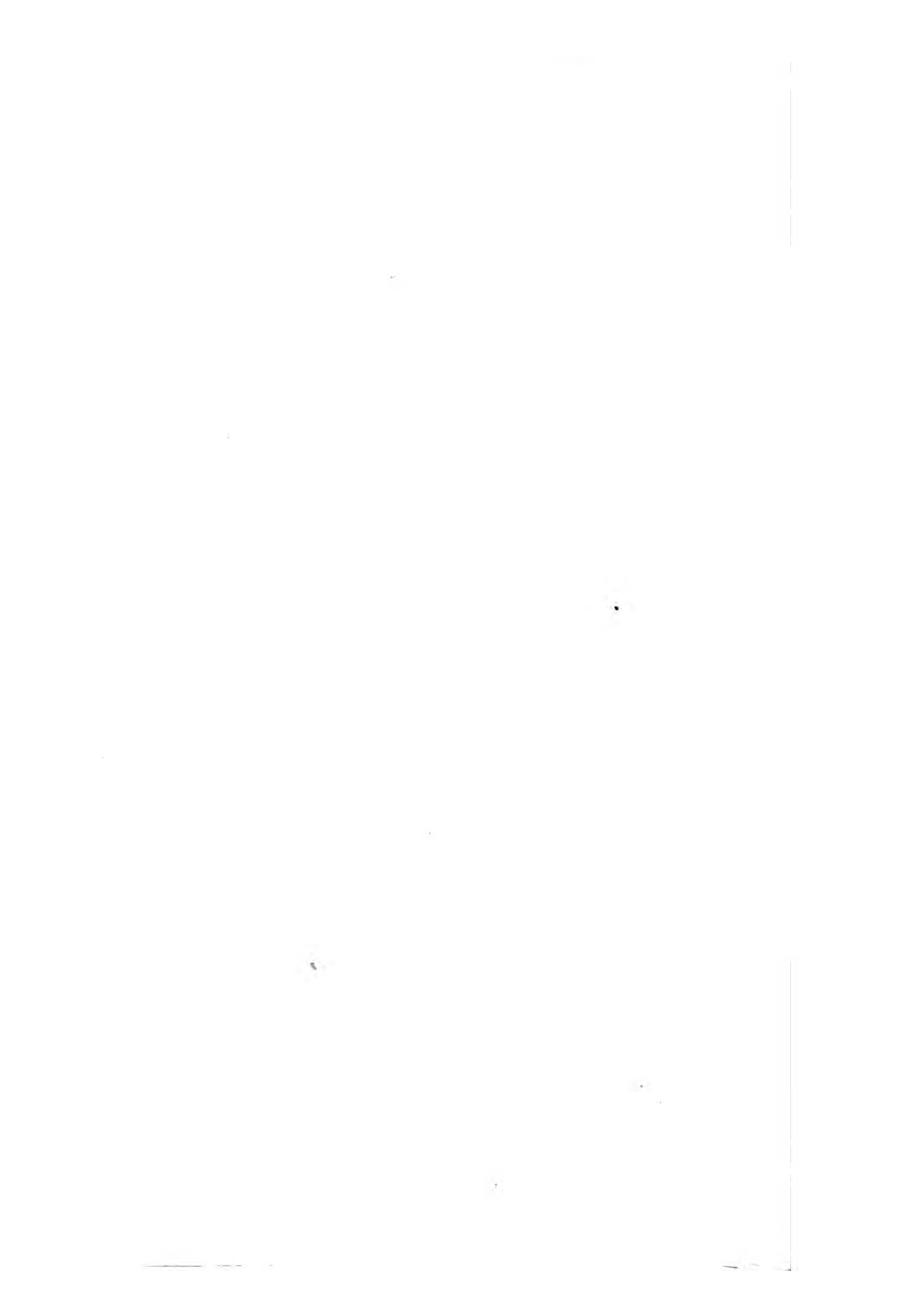
~~A/S 4989 A. 20~~

BS 3/10 (1)









LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

Il a été fait de cette édition un tirage spécial, ainsi composé :

30 exemplaires sur papier de Chine, à 30 fr. le volume.
100 exemplaires sur papier Whatman, à 20 fr. le volume.

130 exemplaires, tous numérotés.





Léon Gaucherol

Michel de Montaigne.

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE 1588
AVEC NOTES, GLOSSAIRE ET INDEX

PAR MM. H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

ET PRÉCÉDÉS D'UNE

NOTE PAR M. S. DE SACY

de l'Académie française

Portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII





AVERTISSEMENT

LES ESSAIS de Montaigne ne pouvaient manquer à notre collection de CLASSIQUES FRANÇAIS. Appelés de droit à y tenir un rang d'honneur, ils étaient attendus depuis longtemps, non sans impatience. On nous pressait d'en donner enfin une édition, scrupuleusement élaborée sur le texte original. C'était notre intention bien arrêtée, mais déjà commençait notre embarras. Des deux sources vraiment authentiques de ce texte : l'édition de 1595, avec addition de notes manuscrites, publiée par M^{lle} de Gournay trois ans après la mort de l'auteur, et celle de 1588, moins complète, mais publiée par Montaigne lui-même, laquelle devions-nous choisir? Nos préférences nous entraînaient tout d'abord vers cette dernière; mais, avant de nous y fixer, nous avons voulu pressentir l'opinion des bibliophiles à qui s'adressent nos publications, et l'avis motivé des plus compétents est venu justifier notre prédilection pour l'édition de 1588.

En nous déterminant pour un texte dont Montaigne a pré-

paré et suivi lui-même la publication, il ne pouvait être question pour nous de réimprimer l'édition de 1580, non plus que celles de 1582 et de 1587, qui ne sont d'ailleurs que des réimpressions du texte de 1580. C'eût été nous résoudre à ne donner pour ainsi dire qu'un compendium des ESSAIS, réduits dans cette forme rudimentaire à un embryon des deux premiers livres. L'édition de 1588, au contraire, qui reproduit ces deux livres avec six cents additions, et avec adjonction du troisième, renferme l'expression désormais arrêtée de la pensée de Montaigne, complète dans le fond, sinon dans les retouches de détail. Elle est la dernière publiée du vivant de l'auteur et en quelque sorte l'édition officielle des ESSAIS.

Les additions posthumes, recueillies avec un soin pieux et livrées à la publicité par M^{lle} de Gournay, donnent incontestablement à l'édition de 1595 un avantage sur notre texte de 1588. Toutefois, il importe de se rendre un compte bien exact de la nature de ces additions. Montaigne les avait écrites au courant de la plume sur les marges d'un exemplaire de 1588, de ci, de là, à peu près à la place qu'il leur destinait; c'est-à-dire en se réservant de les fondre dans l'édition nouvelle qu'il projetait quand la mort vint le surprendre. Et qui sait à quoi il les eût réduites? lui qui, de son propre aveu, selon la remarque de Naigeon, sentait qu'il gâtait quelquefois son livre en le corrigeant : « Je m'eschaude souvent, dit-il (liv. II, ch. XII), à y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieux. » Sans doute, tout ce qui est sorti de la plume de Montaigne est précieux à recueillir et, à ce titre, l'édition de 1595 est intéressante pour la partie inédite qu'elle renferme. Mais on ne doit pas perdre de vue que ces additions, restées à l'état de notes intimes et confidentielles, n'ont pas subi de la part de leur auteur l'examen de la dernière heure; et que, d'un autre côté, M^{lle} de Gournay, en intervenant dans leur rédaction dé-

finitive, a pu à son insu en modifier le caractère. Il en est tout autrement du texte de 1588, qui semble nous offrir un Montaigne plus franc et plus sincère, puisqu'il nous donne Montaigne et tel qu'il a été, et tel qu'il a voulu paraître.

En outre, ces additions, quelques soins qu'ait apportés M^{lle} de Gournay à leur assigner leur véritable place, surprennent et déroutent plus d'une fois le lecteur, qui se voit obligé à des prodiges de mémoire ou à des recherches souvent longues et difficiles pour renouer le fil brusquement interrompu d'une série de déductions qu'il se flattait de pouvoir suivre jusqu'au bout. Aussi, comme nous tenions à donner, en même temps qu'un texte exact, une édition de lecture courante, avons-nous trouvé là une raison nouvelle de nous en tenir au texte de 1588.

Ce texte d'ailleurs, on le sait, a eu les préférences de Sainte-Beuve, qui le regardait comme produisant mieux une impression d'ensemble. Et à ce sujet l'illustre et regrettable critique cite l'opinion du père Nicéron, disant que le texte de Montaigne est plus suivi dans les éditions qui ont précédé la cinquième, « parce que ce texte, qui ne contenait d'abord que des raisonnements clairs et précis, a été coupé et interrompu par les différentes additions que l'auteur y a faites par-ci par-là, en différents temps ». Cette opinion se trouve confirmée par un écrivain qui fait autorité dans la matière, M. Sylvestre de Sacy, et c'est en lisant ce qu'il en disait en 1865, dans le BULLETIN DU BIBLIOPHILE, que nous est née la pensée de lui demander la note pleine d'intérêt que l'on va lire, et qui ne sera pas le moindre ornement de notre édition. Aussi avons-nous hâte de lui céder la parole, en lui exprimant notre regret que les usages typographiques nous aient obligé de la prendre avant lui.

Il ne nous reste plus que quelques détails à ajouter sur notre publication. Respecter rigoureusement le texte de l'édition reproduite, tout en l'éclairant par une ponctuation lo-

gique, a été, comme toujours, la règle que nous avons suivie. Nous sommes également resté fidèle à notre système de placer les notes à la fin de l'ouvrage. Nous les ferons suivre d'un glossaire et d'un index des noms cités, et nous réunirons en outre, par ordre alphabétique, les titres de tous les chapitres, pour fournir aux lecteurs la facilité de se reporter immédiatement à celui qu'ils voudront consulter. Nous avons voulu aussi orner cette réimpression d'un portrait de Montaigne. En choisissant celui de Thomas de Leu, pour le faire graver par M. Gauthier, nous ne pensons pas nous être exposé à ce qu'on puisse nous dire qu'il y avait mieux à faire.

Terminons en disant que nos mesures sont prises pour que cette édition, faite avec le soin le plus scrupuleux, se trouve promptement achevée, ce qui dans les publications de ce genre n'est pas assez fréquent pour ne pas mériter d'être signalé.





NOTE

SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE 1588

DES ESSAIS DE MONTAIGNE.

POURQUOI, parmi tant d'éditions célèbres des *Essais* de Montaigne, choisir, pour la réimprimer, celle qui porte la date de 1588? C'est, il est vrai, la dernière que Montaigne ait publiée de son vivant, et la première dans laquelle ait paru le troisième livre qui complète l'ouvrage. Mais Montaigne a survécu quatre ans à cette dernière publication, n'étant mort que le 13 septembre 1592; et ces quatre années n'ont pas été perdues pour son livre. Passionné pour cet enfant de son génie, il n'a pas cessé de l'améliorer dans le fond et dans la forme, retouchant, corrigeant, remplaçant une expression par une autre, et, à chaque pensée heureuse qui lui venait, ajoutant des passages entiers qu'il se contentait d'inscrire provisoirement en marge d'un exemplaire de l'édition de 1588, à l'endroit où chacun de ces passages semblait pouvoir se placer le plus naturellement. Jamais ouvrage n'a été plus énergiquement travaillé que ces fameux *Essais* dont le charme principal semble être l'abandon, le laisser-aller, le tour libre d'une facile conversation.

Montaigne se préparait donc évidemment à donner encore

une édition de son livre, si sa vie se fût prolongée; édition qui peut-être n'eût pas été la dernière. Ce livre, *consubstantiel à son auteur*, ne pouvait finir qu'avec l'auteur même : tant que Montaigne aurait pensé et observé, il aurait écrit. La mort seule lui arracha la plume des mains; et le soin de publier les *Essais*, avec les corrections et les additions nombreuses qu'il y avait faites, dut être confié à une main étrangère. Les héritiers de Montaigne ne pouvaient en rencontrer une plus fidèle et plus dévouée que celle de la célèbre M^{lle} de Gournay, adoptée par Montaigne sous le nom gracieux de sa fille d'alliance, et immortalisée par sa juste et naïve admiration pour les *Essais* et pour leur auteur. De là est venue l'édition in-folio de 1595, reconnue aujourd'hui, après de longs et savants débats, pour la seule qui soit la reproduction définitive de la dernière pensée de Montaigne. M^{lle} de Gournay en a donné une seconde quarante ans plus tard, en 1635, également in-folio; mais la bonne, c'est elle-même qui le déclare, reste celle de 1595; et la bonne veut dire celle où aucun autre changement, si petit qu'il soit, n'a été introduit que les changements indiqués par Montaigne, écrits de sa main, et où les additions ont été intercalées religieusement à la place qu'il leur avait marquée, lors même que de ces additions et de leur place, choisie peut-être sans trop de réflexion, il pouvait résulter un peu de désordre dans la suite des idées et une certaine obscurité dans la liaison des phrases.

Souvent ce désordre, il faut l'avouer, a son charme. Il donne au style cet air d'abandon dont je parlais tout à l'heure, ce je ne sais quoi de prime-sautier qu'aimait Montaigne et que certainement il recherchait. On ne croit pas lire, on croit causer. Tantôt c'est un mot qui amène subitement une idée à laquelle on ne s'attendait pas, tantôt c'est une correction que l'auteur s'inflige à lui-même, ou un nouveau point de vue

qu'il oppose à celui qui l'avait frappé d'abord. On va de fantaisie en fantaisie, comme dans les allées entre-croisées d'un délicieux labyrinthe. Une objection vous survient? Montaigne l'a devinée, il y répond. Le savant, le profond écrivain se cache et se déguise sous la forme du plus libre improvisateur. Il ne lasse jamais parce que jamais il ne disserte ou ne paraît disserte, et que tout chez lui semble jaillir de source, d'une source aussi brillante qu'interminable. Je ne doute pas, et la preuve en est dans l'édition de 1588, beaucoup plus logique, que ces additions, semées de côté et d'autre et un peu au hasard dans l'édition de 1595, n'aient grandement contribué, au delà peut-être des intentions de Montaigne lui-même, à la grâce de ces allures vagabondes qui nous plaisent tant dans son livre. Voilà l'avantage; ce serait tout profit pour le lecteur si cela n'allait pas quelquefois jusqu'à l'obscurité. N'y mettons pas d'amour-propre et convenons franchement qu'après avoir lu cent fois Montaigne, il y a encore bon nombre de passages où notre intelligence fléchit, et dont nous ne donnerions pas aisément, s'il le fallait, une explication claire et précise. On ne s'arrête pas, on va toujours; le chemin, même lorsqu'il devient un peu rude, est si agréable avec un pareil compagnon de route!

Il arrive pourtant un jour où l'on veut en avoir le cœur net. La ressource alors, dans bien des cas, et j'en ai fait l'expérience, est de recourir à cette édition de 1588, la dernière que Montaigne ait donnée en personne, où manquent les additions posthumes, ce qui est un grand charme de moins, il est vrai, mais où le sens est beaucoup plus suivi, le raisonnement plus exact, l'enchaînement des idées plus marqué. Veut-on se retrouver, par exemple, dans tel passage dont le sens, malgré mille efforts, échappe toujours? Qu'on prenne l'édition de 1588, qu'on la confère avec l'édition de 1595, on verra tout

de suite que c'est une addition introduite à cet endroit qui coupe le fil des idées, et qu'en rapprochant la phrase qui précède l'addition de celle qui la suit, le sens devient plus clair que le jour. Montaigne, en cherchant une place pour ce qu'il voulait ajouter, a été frappé d'un mot qui lui a fait choisir celle-ci plutôt que celle-là; à la correction des épreuves, s'il eût donné lui-même l'édition de 1595, il aurait vu son erreur et il y aurait remédié en plaçant mieux le passage. M^{lle} de Gournay n'a pas pris cette liberté, elle a bien fait. Peut-être suffirait-il d'enfermer entre deux crochets ces passages ajoutés, pour résoudre bon nombre de difficultés qui arrêtent le lecteur scrupuleux. Jusque-là, l'édition de 1588 restera pour ceux qui ne veulent pas seulement se laisser charmer par Montaigne, mais le comprendre toujours et en tout, le commentaire indispensable de l'édition de 1595.

Je ne sais si c'est à ce motif sérieux qu'il faut attribuer l'ardeur avec laquelle les amateurs recherchent les rares exemplaires de l'édition de 1588, et le prix auquel ils les payent. Les amateurs aiment tant la rareté pour la rareté même! J'ai vu ces prix, très-modestes encore il y a une quarantaine d'années, s'élever de plus en plus et défier la bourse des petites fortunes. Hélas! j'en ai possédé moi-même, à des époques différentes, deux exemplaires qui seraient aujourd'hui ce qu'on appelle des livres précieux, l'un relié en vieux maroquin rouge, que j'ai cédé presque pour rien à un scélérat de bouquiniste, (j'étais jeune alors!) des mains duquel il a passé dans celles de Nodier pour monter à sa vente à un prix excessif; l'autre, plus simple de reliure, mais portant sur le frontispice la signature de Turgot; je l'ai encore cédé, à regret et le cœur bien gros, pour me procurer un magnifique exemplaire de l'édition de 1595, aux armes du comte d'Hoym, qui me tentait horriblement et ne me laissait pas dormir. Celui-là ne me sera arraché

qu'avec la vie. Il s'en est fallu de bien peu pourtant qu'il ne fût brûlé en 1871, avec tous mes livres, par cette abominable Commune que Dieu confonde à tout jamais !

Grâce au zèle méritoire de M. Jouaust, l'élégant imprimeur de tant de beaux et bons livres, l'édition de 1588, réimprimée, va donc être mise à peu près à la portée de tout le monde, de tous ceux du moins qui ne se contentent pas de feuilleter Montaigne, mais qui l'aiment de toute leur force et qui l'étudient comme un modèle de bon sens et de bon style. Vous qui possédez des exemplaires de l'ancienne édition et qui les avez payés bien cher, n'ayez pas peur ! Il vous restera toujours la rareté, et n'est-ce pas ce que la plupart des gens recherchent le plus ? Nous, qui lisons, nous nous contenterons de l'édition de M. Jouaust, toute charmante et d'un format commode. Je fais le sage, ne pouvant pas faire mieux ; car je confesse que si j'avais encore mon exemplaire en vieux maroquin rouge, je prendrais toujours l'édition de M. Jouaust pour lire et étudier ; je garderais mon vieil exemplaire comme une relique sacrée ! Ceux qui ne savent pas ce que c'est que le culte des vieux livres ne me comprendront pas ; tant pis pour eux ! Ils sont privés d'une des plus innocentes et des plus douces jouissances de la vie.

J'oublie Montaigne. Je disais donc que l'édition de 1588 est le complément nécessaire de toutes les autres éditions des *Essais*, même de celle de 1595, et ce n'est pas seulement pour éclaircir, avec son secours, les passages obscurs ou embarrassés ; c'est encore pour se rendre compte du soin prodigieux avec lequel Montaigne travaillait son style, quand on le voit déjà âgé, et après le succès immense de son livre, se remettre à l'œuvre, reprendre ses expressions une à une, les changer pour les rendre ou plus claires, ou plus fortes, donner un nouveau tour à une phrase qui languissait un peu, et la terminer par un trait qui s'enfonçait, pour ainsi dire, dans la

mémoire et dans l'âme du lecteur. Tout l'art de Montaigne se découvre dans ces améliorations d'une édition sur l'autre ; son secret lui échappe dans la comparaison que l'on peut faire de ces éditions en les ayant à la fois sous les yeux, ses corrections mêmes le trahissent. Il reprochait à ses contemporains d'*artificialiser la nature* ; il *naturalise l'art*, j'en conviens, mais certes ce n'est pas sans art ; c'est plutôt par un art suprême, et personne ne prouve mieux que lui, par son propre exemple, qu'on n'est vrai, naturel, sublime, charmant, facile, qu'à force de travail et de soin. Minuties ! direz-vous. Comment, des minuties ? Ces minuties, c'est le style. Pascal, le sévère Pascal, ne les négligeait pas plus que Montaigne. Il corrigeait, déplaçait un mot, refaisait une phrase. On peut le voir dans la curieuse édition des *Lettres Provinciales* avec variantes, publiée, il y a plusieurs années, à la librairie Hachette. Placer Montaigne, comme écrivain, à côté ou même au-dessus de Pascal, l'oserais-je ? ne serait-ce pas un blasphème ? J'en ai peur et je me tais. Toujours est-il que Montaigne demeure, sans contestation, un des premiers parmi les grands maîtres du style, un de ceux où il y a le plus à étudier et à profiter. Le lire de temps en temps, ce n'est rien. Une fois qu'on l'a goûté, on le lit toujours. Quel plaisir de corriger, pour ainsi dire, avec lui les *Essais*, depuis leur première publication jusqu'à la dernière !

Port-Royal n'aimait pas Montaigne. Port-Royal avait ses raisons, que je ne combattrais pas, à Dieu ne plaise ! si Port-Royal, en attaquant le philosophe, n'avait pas été jusqu'à vouloir faire haïr l'homme et le déshonorer. La morale de Montaigne, cela est sûr, n'est pas la morale chrétienne. Celle-ci, dans sa sublime rigueur, à travers la vie ne voit que la mort ; c'est pour la mort seulement qu'elle nous ordonne de vivre. La morale de Montaigne est la morale de la vie, et

n'étend pas ses vues au delà du tombeau; morale toute naturelle, je l'avoue, morale purement païenne, si l'on veut, morale des bons et des sages païens. Mais aussi, dans ce cercle où tant de gens gagneraient encore à se tenir, que de bon sens! quelle connaissance du cœur et quelle expérience du monde! que de modération dans les désirs! que de freins mis à l'ambition, à l'inquiétude de l'esprit, à la soif d'avoir et de posséder! quel amour de l'humanité! que de respect pour la justice et pour tous les devoirs du bon citoyen et de l'honnête homme! Ce *moi* de Montaigne, que Port-Royal lui reproche en termes si amers, mais c'est précisément ce qui fait le charme de son livre! Après trois siècles, la question est jugée. Si le *moi* de Montaigne était sot et odieux, il y a longtemps qu'on ne lirait plus les *Essais*. Ce ne sont pas quelques mots et quelques contes licencieux, quelques traits d'une morale trop molle, qui les feraient vivre. Et quel est le bon livre qui n'ait pas son *moi*, et qui ne se soutienne pas par là? Que cherchons-nous, qu'aimons-nous dans les lettres de M^{me} de Sévigné, sinon le *moi* perpétuel de la mère et de la femme? Que nous importerait, sans cela, le bon abbé, la sèche M^{me} de Grignan, la ridicule M^{lle} Duplessis? La correspondance de Voltaire n'est-elle pas la partie la plus vivante encore de ses œuvres? pourquoi? Pascal lui-même, je lui en demande pardon, que nous offre-t-il de plus grand, dans ses immortelles pensées, que la grandeur sombre et un peu farouche de son *moi*? Cicéron, parmi les anciens, que serait-il sans son *moi* un peu vaniteux, mais si aimable? Conserverait-il des adorateurs malgré son beau style? ne le renverrait-on pas aux phraseurs et aux pédants, si le *moi* de l'homme ne se faisait pas sentir non-seulement dans ses lettres, mais dans ses oraisons les plus pompeuses, pour qui sait les lire? Se vanter sottement, en un mot, est l'œuvre d'un fat; se peindre, même malgré soi, est le

propre du génie : qui y réussit le mieux est le plus grand.

Que, selon les caractères et les époques, la lecture du livre de Montaigne puisse avoir des inconvénients et des dangers, je ne le nie pas. Quand on a Bossuet pour directeur et pour maître, on fait bien peut-être de se passer du sceptique Montaigne. Aujourd'hui, où les *Essais* ne rencontrent guère de foi à ébranler, mais bien plutôt un sot orgueil à rabattre, une confiance insensée dans la raison humaine et dans une science impuissante à confondre, une borne à mettre à la fureur de tout détruire sous le prétexte de tout renouveler et de tout améliorer ; aujourd'hui où, à travers le feu et le fer, nous poursuivons un âge d'or qui fuit et qui fuira toujours devant nous, le livre de Montaigne est le livre qu'il nous faut. C'est la circonspection qui nous manque, c'est de doute que nous avons besoin, c'est notre incurable et profonde ignorance que nous ignorons le plus. A l'école de Montaigne, ce pauvre étudiant en médecine se croirait-il en droit de décider, dès qu'il a disséqué une demi-douzaine de cadavres, qu'il n'y a pas d'âme, et que c'est la matière organisée qui pense, sans savoir, bien entendu, ni ce que c'est que la matière, ni comment la matière, de quelque façon qu'on l'organise, pourrait changer de nature et devenir la raison et la pensée ? Cet avocat, malheureux au palais, s'imaginerait-il être appelé par cela même à régner à la tribune, à faire ou à réformer les lois, à bouleverser le monde ? Ce mathématicien, ce géologue oserait-il prononcer, du haut de sa grandeur, que la métaphysique n'est qu'un vain bruit de paroles, et qu'en philosophie, Descartes, Leibnitz, Malebranche sont de purs rêveurs ? Risquerait-on, grand Dieu ! tant de révolutions aussi funestes qu'inutiles ? Avec Montaigne, on saurait, hélas ! qu'il ne faut ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de talent, pour renverser un ordre établi, mais qu'à en reconstruire un nouveau, les plus

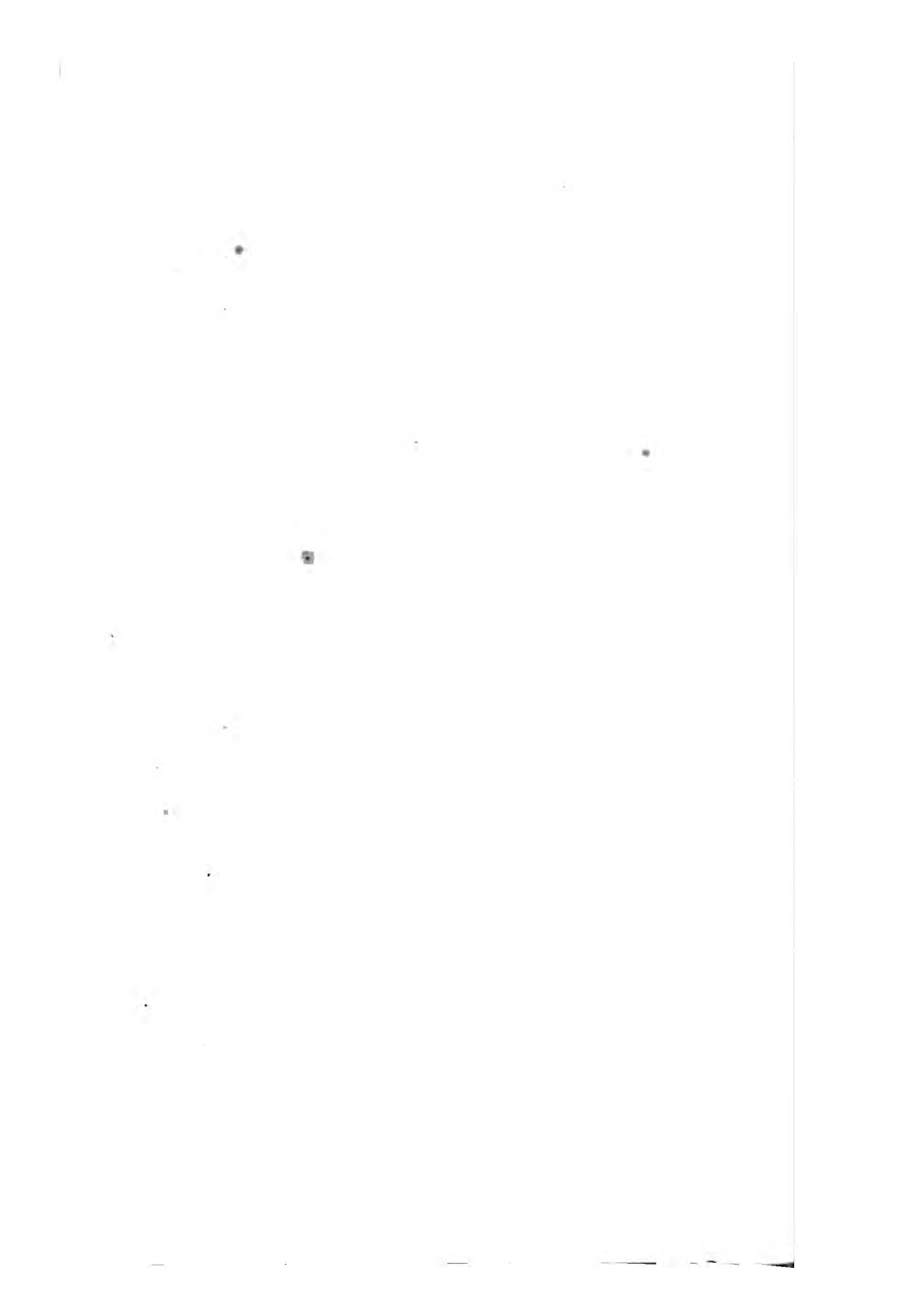
habiles s'y *échaudent* misérablement. Tant de gens ne savent pas même ce que c'est que le doute! Ils nient, et ils croient douter! comme s'il y avait moins d'audace, sur les hautes questions, à affirmer le non que le oui. Du scepticisme de Montaigne à l'arrogante incrédulité du dix-huitième siècle, quelle distance! Non, jamais siècle n'a été moins douteur que le siècle de Voltaire, d'Helvétius et de Diderot, parce que jamais siècle n'a plus affirmé de négatives et, par une inévitable conséquence, n'a plus cru sur parole et de léger. Nous sommes bien, en cela, les enfants et les héritiers de ce siècle : nous nions tout, et nous ne doutons de rien.

Un savant cardinal appelait, dit-on, les *Essais* le bréviaire des honnêtes gens. Je les appellerais plus volontiers le manuel du bon sens. Sur tous les sujets, quels qu'ils soient, vie de cour, vie privée, politique, art et style, science *de l'entregent* et de la causerie, consultez Montaigne! S'il n'a pas la prétention de vous donner le vrai absolu, il vous offrira du moins toujours le vraisemblable, le raisonnable, le pratique; et que nous faut-il de plus pour les intérêts passagers de cette vie mortelle? A la foi et à la religion seules les intérêts éternels!

Puisqu'on ne saurait trop relire Montaigne, on ne saurait trop le réimprimer.

S. DE SACY.





ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE





AU LECTEUR

C'EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit, dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée ; je n'y ay eu nulle consideration de ton service ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que, m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost), ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que, par ce moyen, ils nourrissent plus entiere et plus vifve la connoissance qu'ils ont eue de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntées, ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure demarche. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice, car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y

liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premieres loix de nature, je t'assure que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. A Dieu donq, de Montaigne, ce 12 juin 1588.





ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.



A plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayant la vengeance en main ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir à commiseration et à pitié; toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquefois servi à ce mesme effect.

Edouard, prince de Galles, celuy qui regenta si long temps nostre Guienne, personnage duquel les

conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy et se jettans à ses pieds, jusqu'à ce que, passant tousjours outre dans la ville, il apperceut trois gentils-hommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoyent seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premièrement la pointe de sa cholere, et commença par ces trois à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat, ayant essayé par toute espece d'humilité et de supplication de l'appaiser, se resolut, à toute extremité, de l'attendre l'espée au poing. Cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la monstrueuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisieme, ayant assiegé Guelphe, duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et laches satisfactions qu'on luy offrit, que de permettre seulement aux gentils-femmes qui estoyent assiegées avec le duc de sortir, leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroyent emporter sur elles. Elles, d'un cœur magnanime, s'aviserent de charger sur leurs espauls leurs

maris, leurs enfans et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portée contre ce duc; et dès lors en avant le traita humainement, luy et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysément, car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et le pardon, tant y a qu'à mon advis je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux stoïques : ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames, assaillies et essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et flechir sous l'autre. Il se peut dire que de se laisser aller à la compassion et à la pitié, c'est l'effect de la facilité, de bonnairété et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans et du vulgaire, y sont plus sujettes; mais ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reverence et respect de la sainte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vertu vive, masle et obstinée. Toutesfois, és ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect: tesmoin le peuple thebain, lequel, ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toutes peines

Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire Epaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et assurée, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main; et se departit l'assemblée, louant grandement la hauteur du courage de ce personnage.

Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme; il est malaisé d'y fonder et establir jugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faute publique et ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine; et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de Peruse de semblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour soy ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus courageux homme qui fut onques et le plus gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang et de playes, combatant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts; et luy dict, tout piqué d'une si chere victoire, car, entre autres dommages, il y avoit receu deux fresches blessures sur sa personne : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te faut

souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif. » L'autre, d'une mine non seulement assurée, mais rogue et altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant l'obstination à se taire : « A-il flechy un genouil? luy est-il eschappé quelque voix suppliante? Vrayment je vainquerois ce silence, et si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gémissement. » Et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on lui perçast les talons et qu'on y traversast une corde ; et le fit ainsi trainer tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrete. Seroit-ce que la force de courage luy fut si naturelle et commune que, pour ne l'admirer point, il l'estimast et respectast moins?

CHAPITRE II.

De la Tristesse.

JE suis des plus exempts de ceste passion ; mais le conte dit que Psammenitus, roy d'Egypte, ayant esté deffait et pris par Cambises, roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere, habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans et lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre ; et voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en ceste mesme contenance ; mais

qu'ayant apperçu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se mit à battre sa teste et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernièrement d'un prince des nostres qui, ayant ouy à Trante, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bien tost après d'un puisné, sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme quelques jours après un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et quittant sa resolution s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aucuns en prindrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de ceste derniere secousse; mais à la verité ce fut qu'estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre sur-charge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (di-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste que Cambises, s'enquerant à Psammenitus pourquoy, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatientment celui d'un de ses amis : « C'est, respondit-il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'aventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel ayant à représenter au sacrifice de Iphigenia le dueil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de ceste belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la fille, il

le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit représenter ce degré de deuil. Voilà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté en fin transmuée en rochier :

... *diriguise malis*,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit lors que les accidens nous accablent surpassans nostre portée. De vray, l'effort d'un des-plaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions, comme il nous advient, à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis et comme perclus de tous mouvemens, de façon que l'ame, se relaschant après aux larmes et aux plaintes, semble se desprendre, se demesler, et se mettre plus au large et à son aise :

Et via vix tandem voci laxata dolore est.

Chi puo dir com' egli arde è in picciol fuoco,

disent les amoureux qui veulent représenter une passion insupportable.

... *misero quod omnes*

Eripit sensus mihi. Nam simul te,

Lesbia, aspexi, nihil est super mi

Quod loquar amens.

Lingua sed torpet, tenuis sub artus

Flamma dimanat, sonitu suo

Tinniunt aures, gemina teguntur

Lumina nocte.

De vray, ce n'est pas en la vive et plus cuyante chaleur de l'accés, que nous sommes propres à desployer nos plaintes et nos persuasions : l'ame est lors aggravée de profondes pensées, et le corps abbatu et languissant d'amour; et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprenent les amoureux si hors de saison, et ceste glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la jouÿssance, accident qui ne m'est pas incogneu. Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme.

*Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
Arma amens vidit magnis exterrita monstis,
Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, et longo vix tandem tempore fatur.*

Outre la femme romaine qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles et Denis le Tyran qui trespasèrent d'aise, et Talua qui mourut en Corsegue lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez, nous tenons en nostre siecle que le pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu'il avoit extremement souhaitée, entra en tel excez de joye que la fievre l'en print et en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecilité naturelle, il a esté remarqué par les anciens que Diodorus le Dialecticien

mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desveloper d'un argument qu'on luy avoit fait. Je suis peu en prise de ces violentes passions; j'ay l'aprehension naturellement dure, et l'encrouste et espessis tous les jours par discours.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au delà de nous.

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousjours beant après les choses futures, et nous aprennent à nous saisir des biens presens et nous rassoir en ceux-là comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage.

Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous esclancent vers l'advenir, et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des

princes à estre examinées après leur mort : ils sont compaignons, si non maistres des loix ; ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation et biens de leurs successeurs, qui sont choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observée, et desirable à tous bons princes.

... *quisquam*

*Vix radicitus e vita se tollit et ejicit ;
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse,
Nec removet satis a projecto corpore sese, et
Vindicat.*

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon, près du Puy en Auvergne. Les assiegez, s'estant rendus après, furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armée des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant à estre raporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée estoient d'advis qu'on demandast saufconduit pour le passage à ceux de Verone ; mais Theodore Trivolce y contredit et choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit-il, que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort fist demonstration de les craindre. » De vray, en chose voisine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain.

Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens; et, au rebours, Agesilaus assura celuy qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bæotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing que nous avons de nous au delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert, roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'avantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant, obligea son fils par solennel serment à ce qu'estant trespasé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy et en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois, comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Vischa, qui troubla la Boheme pour la deffence des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast après sa mort, et de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres qu'il avoit conduites contre eux. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espagnols les ossemens de l'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et

d'autres peuples, en ce mesme monde, trainent à la guerre les corps des vaillans hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau que la reputation acquise par leurs actions passées, mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir.

Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebuse dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy; et ayant combatu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fut en façon qu'il mourut le visage tourné vers l'ennemy, comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple, aussi remarquable pour ceste consideration que nul des precedens. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes, qui est à present, estoit prince garny de tout plein de grandes qualitez, et entre autres d'une beauté de corps singuliere; mais, parmy ces humeurs, il avoit ceste-cy bien contraire à celle des princes qui, pour despecher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percée : c'est qu'il n'eust jamais valet de chambre, si privé, à qui il permit de le voir en sa garderobbe; il se desroboit pour tomber de l'eau, aussi religieux qu'une fille à ne descouvrir ny à medecin ny à qui que ce fut les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées. Moy, qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de ceste honte; si ce n'est

à une grande suasion de la nécessité ou de volupté, je ne communique guiere aux yeux de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes; j'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien seant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en vint à telle superstition qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il devoit adjouster, par codicille, que celuy qui les luy monteroit eut les yeux bandez.

Ce conte me desplaist qu'un grand prince me fit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que mourant bien vieil en sa court, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement à disposer l'honneur et la ceremonie de son enterrement, et pressa toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy. A ce prince mesme, qui le vid sur ces derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fut commandée de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa monstre. Je n'ay guiere veu de vanité si perseverante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à ceste-cy, d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point à regler son convoy, à quelque particuliere et inusitée parsimonie, à un serviteur et une lanterne. Je voy louer cett'humeur et l'ordon-

nance de Marcus Æmilius Lepidus, qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance et frugalité d'éviter la despence et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? Voilà un'aisée reformation et de peu de coust. Je lairrois plustost la coustume ordonner de ceste cerimonie, et sauf les choses requises au service de ma religion, si c'est en lieu où il soit besoing de l'enjoindre, m'en remettray volontiers à la discretion des premiers à qui cette sollicitude tombera en partage. Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand d'imiter ceux qui veulent, vivans et respirans, jouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance, heureux qui sçachent resjouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité et vivre de leur mort.

CHAPITRE IV.

Comme l'ame descharge ses passions sur des objects faux quand les vrais luy defaillent.

UN gentil-homme des nostres, merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avoit accoustumé de respondre fort plaisamment que sur les efforts et tourments du mal il

vouloit avoir à qui s'en prendre, et que, s'escriant et maudissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi que pour rendre une veuë plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perduë et escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle aye bute pour la soustenir à raisonnable distance :

*Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ spatio diffusus inani;*

de mesme il semble que l'ame esbranlée et esmeuë se perde en soy-mesme si on ne luy donne prinse, et faut tousjours luy fournir d'object où elle s'abutte et agisse. Plutarque dit, à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise legitime, plustost que de demeurer en vain, s'en forge ainsin une faulce et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un faux subject et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur elles mesmes du mal qu'elles sentent.

*Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa
Cui jaculum parva libis amentavit habena
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, et secum fugientem circuit hastam.*

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de ceste poitrine que, despite, tu bas si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prens t'en ailleurs. Qui n'a veu macher et engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dets, pour avoir où se venger de la perte de son argent ? Xerxés foita la mer et escrivit un cartel de deffi au mont Athos ; et Cyrus amusa toute une armée, plusieurs jours, à se venger de la rivière de Gyndus, pour la peur qu'il avoit eu en la passant ; et Caligula ruina une trèsbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit receu. Augustus Cesar, ayant esté battu de la tampeste sur mer, se print à deffier le dieu Neptunus, et en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du reng où elle estoit parmy les autres dieux, pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable que les precedens, et moins qu'il ne fut depuis, lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de colere et de desespoir, choquant sa teste contre la muraille, en s'escriant : « Varus, rens moy mes soldats » ; car ceux là surpassent toute follie, d'autant que l'impiété y est jointe, qui s'en adressent à Dieu mesmes à belles injures, ou à la fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie. Or, comme dit cest ancien poëte chez Plutarque :

*Point ne se faut courroucer aux affaires :
Il ne leur chaut de toutes nos choleres.*

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit.

CHAPITRE V.

Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer.

LUCIUS Marcius, legat des Romains, en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gagner le temps qu'il luy falloit encore à mettre en point son armée, sema des entregets d'accord, desquels le roy, endormi, accorda trefve pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemy d'oportunité et loisir pour s'armer : d'où le roy encourut sa derniere ruine. Si est-ce que le Senat romain, à qui le seul avantage de la vertu sembloit moyen juste pour acquerir la victoire, trouva cette pratique laide et deshonneste, n'ayant encores ouy sonner à ses oreilles cette belle sentence :

... dolus an virtus quis in hoste requirat ?

Quand à nous, moins superstitieux, qui tenons ce-luy avoir l'honneur de la guerre qui en a le profit, et qui, après Lysander, disons que où la peau du lyon ne peut suffire, qu'il y faut coudre un lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprinse se

tirent de ceste pratique, et n'est heure, disons nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet que celle des parlemens et traités d'accord ; et pour cette cause, c'est une reigle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiegée sorte luy mesmes pour parler. Du temps de nos peres, cela fut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson contre le comte de Nansaut. Mais/aussi, à ce conte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'avantage demeurast de son costé, comme fit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en faut croire monsieur du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut luy mesmes) lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parler : car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut et sa troupe, qui estoit approchée avec luy, se trouva la plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y fut tué ; mais luy mesmes fust contrainct, pour le plus seur, de suivre le comte et se jetter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus qui l'assiegeoit de sortir parler à luy, et qui après plusieurs autres entremises alleguoit que c'estoit raison qu'il vint devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort ; après avoir fait cette noble responce : « Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy tant que j'auray mon espée en ma puissance », ne s'y consentit qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus, son propre nepveu, ostage, comme il demandoit.

Si est-ce que encores en y a il qui se sont trèsbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois, et Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors fait sapper la plus part du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines, somma ledit Henry de sortir à parler pour son profict, comme il fit luy quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté monstrée à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel après qu'il se fut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venant à faillir, le chasteau fut emporté de fons en comble.

Je me fie aysément à la foy d'autrui, mais mal-aisément le fairoiye lors que je donrois à juger l'avoir plus-tost fait par desespoir et faute de cœur que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des parlemens dangereuse.

TOUTES-FOIS je vis dernièrement en mon voisinage de Mussidan, que ceux qui en furent délogez à force par nostre armée, et autres de leur party, crioient comme de trahison de ce que, pendant les entremises d'accord, et le parlement se

continuant encores, on les avoit surpris et mis en pieces, chose qui eust eu à l'avanture apparence en un autre siecle; mais, comme je viens de dire, nos façons sont entierement esloignées de ces reigles, et ne se doit attendre fiance des uns aux autres, que le dernier seau d'obligation n'y soit passé : encore y a il lors assés affaire.

Cleomenes disoit que, quelque mal qu'on peut faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice et non subject à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et ayant faict treve avec les Argiens pour sept jours, la troisieme nuit après il les alla charger tous endormis et les défict, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuicts : mais les dieux vengerent ceste perfide subtilité.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoüe, et après y avoir fait une furieuse baterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commancé à parler de dessus un bastion et ses gens faisant plus molle garde, les nostres s'en amparerent et mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy, le seigneur Jullian Rommero, ayant fait ce pas de cleric de sortir pour parler avec monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais afin que nous ne nous en aillions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, et l'accord entre eux ayant esté poussé si avant qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'estans coullés dedans, en usarent comme en une victoire planiere; et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de

Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheuille, lieutenant dudict comte, estant sorty pour parlemancer, pendant le parlemant la ville se trouva saisie.

Fu il vincer sempre mai laudabil cosa.
 Vinca si o per fortuna o per ingegno,

disent-ils. Mais le philosophe Chrisippus n'eut pas esté de cet advis, et moy aussi peu : car il disoit que ceux qui courent à l'envy doivent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : « Point, fit-il, ce n'est pas à moy d'employer des victoires desrobées : *Malo me fortunæ pœniteat quam victoriæ pudeat.* »

*Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem
 Sternere, nec jacta cæcum dare cuspide vulnus ;
 Obvius adversoque occurrit, seque viro vir
 Contulit : haud furto melior, sed fortibus armis.*

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

LA mort, dict-on, nous acquitte de toutes nos obligations; j'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, fist composition avec dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettoit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Pays-Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict duc : toutesfois, venant à mourir, il commanda par son testament expressement à son fils de le faire mourir, soudain après qu'il seroit decedé. Dernierement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eust tout plein de choses remarquables : et entre autres que ledict comte d'Aiguemond, sous la foy et assurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fit mourir le premier, affin que sa mort le garantit de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ait point deschargé le premier de sa foy donnée, et que le second en estoit quite, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, par ce que les effects et

executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien en bon escient en nostre puissance que la volonté, en celle là se fondent par nécessité et s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi, le comte d'Aiguemond tenant son âme et volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fut pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques après sa mort l'execution de sa desloyauté; non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Egypte son maistre, mourant les découvrit à ses enfans.

CHAPITRE VIII.

De l'Oisiveté.

COMME nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertilles, qu'elles ne cessent de foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que, pour faire une gene-

ration bonne et naturelle, il les faut embesoigner d'une autre semence, ainsin est-il des esprits : si on ne les occupe à certain sujet qui les bride et contraigne, ils se jettent desreiglez par-cy, par-là, dans le vague champ des imaginations.

*Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,
Omnia pervolitat late loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.*

Et n'est folie ny rêverie qu'ils ne produisent en cette agitation.

*... velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species.*

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aucun lieu que d'estre partout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé, autant que je pourroys, de ne me mesler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oysiveté s'entretenir soymesmes, et s'arrester et rasseoir en soy : ce que j'esperois qu'il peut meshuy faire plus aisément, devenu avec le temps plus poisant et plus meur; mais je trouve,

variâ semper dant otia mentem,

que, au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soy mesmes qu'il n'en prenoit pour autruy ; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'estrangeté, j'ay commancé de les mettre en rolle, esperant avec le temps luy en faire honte à luy mesmes.

CHAPITRE IX.

Des menteurs.

IL n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire qu'à moy, car je n'en reconnoy quasi trasse en moy, et ne pense qu'il y en aye au monde une autre si monstrueuse en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles et communes, mais en cette-là je pense estre singulier et très-rare, et digne de gagner par là nom et reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre, si en mon païs on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire ; et quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent et mescroient comme si je m'accusois d'estre insensé : ils ne voyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché ; mais ils me font tort, car il se voit par experience, plus-

tost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, et d'un defaut naturel on en fait un defaut de conscience. Il a oublié, dict-on, cette priere ou cette promesse; il ne se souvient point de ses amys; il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. Certes je puis aisément oublier, mais de mettre à nonchalloir la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemye de mon humeur.

Je me console aucunement, premierement de ce que mon parler en est plus court, car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. C'est pitié, je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Aussi, qu'il me souvient moins des offences receuës, comme disoit cet ancien, et que les lieux et les livres que je revoy me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de memoire ne se doit pas mes-

ler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge et mentir, et disent que dire mensonge, c'est dire chose fauce, mais qu'on a pris pour vraye, et que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience, et que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux icy, ou ils inventent marc et tout, où ils déguisent et alterent un fons veritable. Lors qu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent, par ce que la chose comme elle est s'estant logée la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la connoissance et de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, délogeant la fauceté, qui n'y peut avoir le pied si ferme ny si rassis; et que les circonstances du premier aprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportées faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui choque leur fauceté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutesfois encore cecy, par ce que c'est un corps vain et sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseurée. Dequoy j'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negotient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent : car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience

estans sujettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quand et quand, d'où il advient que de mesme chose ils disent gris tantost, tantost jaune; à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre; et si par fortune ces hommes raportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesmes si souvent, car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgées à un mesme subject? j'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voyent pas que, si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

Le roy François premier se vançoit d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme très-fameux en science de parlerie. Cettuy-cy avoit esté depesché pour excuser son maistre envers sa Majesté d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le roy, pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prés du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fit la mine d'y estre pour ses affaires particulieres: d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur, lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Dannemarc, qui est à present douairiere de Lorraine, ne pouvoit descouvrir avoir aucune pratique et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gen-

til'homme milanois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy-cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'autres lettres de recommandation envers le duc, en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, fut si long temps auprès du duc, qu'il en vint quelque resentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit après, comme nous pensons : qui fut que, sous couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy fait trancher la teste de belle nuict, et son procez fait en deux jours. Messire Francisque, estant venu prest d'une longue deduction contrefaite de cette histoire, car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de Chrestienté et au duc mesmes, fut ouy aux affaires du matin, et ayant estably pour le fondement de sa cause et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du fait que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme que pour gentil-homme privé et sien sujet, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage, desadvouant mesme avoir sceu qu'il fut en estat de la maison du roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prit pour ambassadeur. Le roy à son tour le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes pars, l'accusa en fin sur le point de l'execution faite de nuict et comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa Majesté le duc eust esté bien marry que telle execution se fut faite de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé, s'estant si lourdement

couppé, et à l'endroit d'un tel nez que celuy du roy François.

Le pape Jule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa responce aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons, l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerées de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France, et en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne tint à guere qu'il n'en perdit la vie.

CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.



NC ne furent à tous toutes graces données.

Aussi voyons nous qu'au don d'eloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boute-hors si aisé, qu'à chaque bout de champ

ils sont prests; les autres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élabouré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau; si j'avois à conseiller de mesmes, en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieux prescheur, ce me semble, et l'autre mieux advocat : par ce que la charge de celuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer, et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite, sans interruption, là où les commoditez de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice ; et les responces improuveues de sa partie adverse le rejettent hors de son branle, où il luy faut sur le champ prendre nouveau party. Si est-ce qu'à l'entreveue du pape Clement et du roy François à Marseille, il advint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste; le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le pape, se craignant qu'on luy tint propos qui peut offencer les ambassadeurs des autres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune tout autre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé, de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une autre. Mais, s'en sentant incapable, il

fallut que monsieur le cardinal du Bellay en print la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle d'un prescheur; et nous trouvons pourtant, ce me semble, plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le rolle de l'esprit d'avoir son operation prompte et soudaine, et plus celuy du jugement de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius qu'il disoit mieux sans y avoir pensé, qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence, qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant, et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la colere ne luy fit redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation et laborieuse; si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huyle et à la lampe pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part; mais, outre cela, la sollicitude de bien faire et cette contention de l'ame trop bandée et trop tenduë à son entreprise la rompt et la trouble, comme l'eau qui, par force de se presser de sa violence et abondance, ne peut trouver issuë en un passage ouvert. En cette condition de nature de quoy je parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée et piquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre) : elle veut estre non pas secoüée, mais soli-

citée ; elle veut estre eschaufée et reveillée par les occasions estrangères, presentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer et languir ; l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition, le hazard y a plus de droict que moy ; l'occasion, la compagnie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit que je n'y trouve, lors que je le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escripts, s'il y peut avoir chois où il n'y a point de pris.

CHAPITRE XI.

Des prognostications.

QUANT AUX oracles, il est certain que bonne piece avant la venuë de Jesus-Christ ils avoyent commencé à perdre leur credit, car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance. Mais quant aux autres prognostiques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, des foudres, du tournoiement des rivieres et autres sur lesquels l'ancienneté appuioit la plus part des entreprises, tant publiques que privées, nostre religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination és astres, és esprits, és figures du corps, és songes et ailleurs, notable exemple

de la forcenée curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digerer les presentes :

... *cur hanc tibi rector Olympi*
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omina clades?
Sit subitum quodcunque paras, sit cæca futuri
Mens hominum fati liceat sperare timenti,

si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voylà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusse, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armée de là les monts, infiniment favorisé de nostre cour, et obligé au roy du marquisat mesmes qui avoit esté confisqué de son frere, au reste ne se presentant occasion de le faire, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter (comme il a esté adveré) aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'empereur Charles cinquiesme et à nostre des-avantage, mesmes en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change pour cette opinion de nostre ruine ; qu'après s'estre souvent condolu à ses privez des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, se revolta et changea de party, à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eut. Mais il s'y conduisit en homme combatu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armée ennemye sous Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans

soubsçon de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fist, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme, ny ville que Fossan, encore après l'avoir long temps contestée.

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.*

*Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : vixi. Cras vel atra
Nube polum pater occupato
Vel sole puro.
Lætus in præsens animus quod ultra est
Oderit curare.*

J'aymerois bien mieux regler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. J'en voy qui estudient et glosent leurs almanachs, et nous en alleguent l'authorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils dient et la verité et le mensonge ; je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit regle et verité à mentir tousjours. J'ay veu par fois, à leur dommage, aucunes de noz ames principesques s'arrester à ces vanitez. Le demon de Socrates estoit à mon advis certaine impulsion de volonté qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours. En une ame bien espurée comme la sienne, et preparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vray-semblable que ces inclinations, quoy que fortuites, estoient tousjours bonnes et dignes

d'estre suyvies. Chacun a en soy quelque image de telles agitations. J'en ay eu ausquelles je me laissay emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroyent estre jugées avec quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

De la Constance.

LA loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devons couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux et inconveniens qui nous menassent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surpraignent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garentir des maux sont non seulement permis, mais loüables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter patiemment et de pié ferme les inconveniens où il n'y a point de remede : de maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous ruë.

Toutes-fois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en bute, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menasse du coup, d'autant que, pour sa violence et vitesse, nous le tenons inevitable; et en y a meint un

qui, pour avoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins appresté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arle et s'estant jetté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se promenoient sus le theatre aux arenes ; lesquels l'ayant montré au seigneur de Villier, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une colouvrine, que, sans ce que ledict marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes, quelques années auparavant, Laurens de Medicis, duc d'Urbain, pere de la royne, mere du roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane, car autrement le coup qui ne luy rase que le dessus de la teste luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent avecques discours : car quel jugement pouvez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? Et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur, et que ce seroit moyen un' autre fois aussi bien pour se jetter dans le coup que pour l'eviter. Je ne me puis deffendre, si le bruit esclattant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improueu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille, ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy.

CHAPITRE XIII.

Ceremonie de l'entreveuë des roys.

L n'est subject si vain qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil, et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : voire, adjoustoit la royne de Naverre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentil-homme de partir de sa maison, comme il se fait le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route, et qu'il suffit de l'accompagner à son partement. Pour moy, j'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices, comme je retranche en ma maison toute ceremonie. Quelqu'un s'en offence, qu'y ferois-je? Il vaut mieux que je l'offence pour une fois que à moy tous les jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoy faire fuyt-on la servitude des cours, si on l'entraîne jusques en sa taniere? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attendre.

Toutesfois, à l'entreveuë qui se dressa du pape Clement et du roy François à Marseille, le roy y ayant ordonné les apprets necessaires, s'esloigna de la ville et donna loisir au pape de deux ou trois jours pour son entrée et refreschissement, avant qu'il le vint trouver. Et de mesmes, à l'entrée aussi du pape et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y survint après luy. C'est, disent-ils, une cerimonie ordinaire aux abouchemens de tels princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voyre avant celuy chez qui se fait l'assemblée; et le prennent de ce biais, que c'est affin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver et le recherchent, non pas luy eux.

CHAPITRE XIV.

Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.

Les hommes (dit une sentence grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand point gagné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par

tout : car si les maux n'ont entrée en nous que par nostre jugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à nostre mercy et devotion, pourquoy n'en chevrons nous ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? Si ce que nous appellons mal et tourment n'est ny mal ny tourment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne ceste qualité, il est en nous de la changer, et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust si nous le leur pouvons donner bon et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy ou, au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner autre saveur et autre visage, car tout revient à un, voyons s'il le peut maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son autorité, il logeroit pareil et semblable en tous: car les hommes sont tous d'une façon et, sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instrumens pour concevoir et juger; mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là montre clerement qu'elles n'entrent en nous que par composition: tel, à l'adventure, les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eux. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties. Or, cette mort que les uns

appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de ceste vie, le souverain bien de nature, seul appui de nostre liberté, et commune et prompte recette à tous maux? Et comme les uns l'attendent tremblans et effrayez, d'autres ne la reçoivent-ils pas de tout autre visage? Celuy-là se plaint de sa vilité et facilité.

*Mors utinam pavidos vita subducere nolles,
Sed virtus te sola daret.*

Combien voit-on de personnes populaires et communes conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslée de honte et quelque fois de griefs tourmens, y apporter une telle assurance, qui par opinia-treté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire, establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans et entretenans le peuple, voire y meslans quelque-fois des mots pour rire, et beuvans à leurs cognoissans, aussi bien que Socrates.

Un qu'on menoit au gibet disoit que ce ne fût pas par telle ruë, car il y avoit danger qu'un marchand luy fist mettre la main sur le collet à cause d'un vieux debte. Un autre disoit au bourreau qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatoüilleux. L'autre respondit à son confesseur, qui luy promettoit qu'il soupperait ce jour là avec nostre Seigneur: « Allez vous y en, vous, car de ma part je jeusne. » Un autre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire

après luy, de peur de prendre la verolle. Chacun a ouy faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse, et que (comme nostre justice permet quelque fois) s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie ; luy, l'ayant un peu contemplée et apperçu qu'elle boitoit : « Attache, attache, dit-il, elle cloche. » Et on conte de mesmes qu'en Dannemarc un homme condamné à avoir la teste tranchée, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, par ce que la fille qu'on luy offrit avoit les joües avallées et le nez trop poinu. Un valet, à Thoulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, rapportoit à celle de son maistre, jeune escholier prisonnier avec luy, et ayma mieux mourir que se départir de ses opinions, quelles qu'elles fussent. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lors que le roy Loys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire : « Vive le roy ! » Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur mestier à la mort mesme, tesmoing celuy qui, comme le bourreau luy donnoit le branle, s'escria : « Vogue la gallée ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et celuy qu'on avoit couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foier sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit : « Entre le banc et le feu, » respondit-il. Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit reserrez et contraints par la maladie : « Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. » A celuy qui l'exhortoit de se recommander à Dieu : « Qui y va ? demanda-il ; — et l'autre respondant : Ce sera

tantost vous mesmes, s'il luy plait. — Y fusse-je bien demain au soir? replica-il. — Recommandez vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bien tost. — Il vaut donc mieux, adjousta-il, que je luy porte mes recommandations moy-mesmes? »

Pendant nos dernieres guerres de Milan et tant de prises et récousses, le peuple, impatient de si divers changemens de fortune, print telle resolution à la mort, que j'ay ouy dire à mon pere qu'il y veist tenir conte de bien vingt et cinq maistres de maison qui s'estoient deffaits eux mesmes en une sepmaine : accident approchant à celuy de la ville des Xantiens, lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfans, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort que ceux-cy ne fissent pour fuir la vie: en maniere qu'à peine peut Brutus en sauver un bien petit nombre. J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinée en son cueur par divers visages de discours que je ne luy sceu rabatre, et à la premiere qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y precipiter hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jusques aux enfans, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos: « Que ne fuyrons nous, dict un ancien, si nous fuyons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraite? »

D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes et conditions et de toutes sectes és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment ou recher-

chée volontairement, et recherchée non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais faict. Et en est le nombre si infiny, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte. Cecy seulement : Pyrrho le philosophe, se trouvant un jour de grande tourmente dans un batteau, monstroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement effrayé ny soucieux de cet orage. Oserons nous donc dire que cet avantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empe-reurs du reste des creatures, ait esté mis en nous pour nostre tourment? A quoy faire la cognoissance des choses si nous en perdons le repos et la tranquillité, où nous serions sans cela, et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruine, combatans le dessein de nature et l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses utils et moyens pour sa commodité et avantage?

Bien, me dira l'on, vostre regle serve à la mort; mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encor de la douleur, que la plupart des sages ont estimé le souverain mal, et ceux qui le nioient de parole le confessoient par effect? Possidonius estant extremement tourmenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le fut voir et s'excusa d'avoir prins heure si im-

portune pour l'ouyr deviser de la philosophie : « Jà à Dieu ne plaise, luy dit Possidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir et d'en parler; » et se jetta sur ce mesme propos du mespris de la douleur. Mais cependant elle joüoit son rolle et le pressoit incessamment, à quoy il s'escrivoit : « Tu as beau faire, douleur, si ne diray-je pas que tu sois mal. » Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-il pour le mespris de la douleur ? Il ne debat que du mot, et ce pendant si ces pointures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt-il son propos ? pourquoy pense-il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal ? Icy tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinons du reste, c'est icy la certaine science qui jouë son rolle ; nos sens mesme en sont juges,

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estrivièrre la chatoüillent, et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il est bien sans effroy à la mort ; mais si on le bat, il crie et se tourmente. Forcerons nous la generale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences qu'on leur fait. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant.

*Aut fuit, aut veniet, nihil est præsentis in illa,
Morsque minus pænæ quam mora mortis habet.*

Mille bestes, mille hommes sont plustost mors que menassés ; et à la verité ce que les sages craignent principalement en la mort, c'est la douleur, son avant-coureuse coustumiere. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre les bras de la douleur par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir.

Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers, car je suis l'homme du monde qui luy veux autant de mal et qui la craints autant, pour jusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle ; mais qu'il ne soit pourtant en nous, si non de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par la patience ; qu'il ne soit en nous, quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trampe, je ne le croy pas. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit parmy nous la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution ? Où jouëroyent elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à deffier ?

Avida est periculi virtus.

S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se voir detailler en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuir le mal et la douleur, ce que disent les sages, que des actions également bonnes celle-là est plus souhaitable

à faire où il y a plus de peine. Et à cette cause il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fussent plus advantageuses que celles qu'on faict en toute secreté par pratiques et menées.

Lætius est quoties magno sibi constat honestum.

D'avantage, cela nous doit consoler que naturellement, si la douleur est violente, elle est courte ; si elle est longue, elle est legiere. Tu ne la sentiras guiere long temps si tu la sens trop, elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'autre revient à un. Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame, c'est d'avoir eu trop de commerce avec le corps. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se faut opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruine qui nous menasse.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins comme moy, où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haute, ou plus morne, selon la feuille où l'on les couche, et qu'elle ne prend qu'autant de place en nous que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt*, dict S. Augustin, *quantum doloribus se inseruerunt*. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien que dix coups d'espée en la chaleur du

combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimées grandes, et que nous passons avec tant de ceremonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul conte. Je laisse à part les femmes lacedemonienes ; mais aux Souisses, parmy nos gens de pied, quel changement y trouvez vous, sinon que, trottant après leurs maris, vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoyent hier au ventre ? Et ces Egyptiennes contre-faictes, ramassées d'entre nous, vont elles mesmes laver leurs enfans qui viennent de naistre, et prennent leur baing en la plus prochaine riviere. Un simple garçonnet de Lacedemone, ayant desrobé un renard (car le larrecin y estoit action de vertu, mais par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris) et l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eut rongé le ventre que de se découvrir. Et un autre, donnant de l'encens à un sacrifice, le charbon luy estant tombé dans la manche, se laissa brusler jusques à l'os pour ne troubler le mystere. Et s'en est veu un grand nombre pour le seul essay de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre foëtez jusques à la mort, sans alterer leur visage. Chacun sçait l'histoire de Scevola, qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failli d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adjousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que luy. Et pour monstrier quel il estoit, s'estant faict

apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras jusques à ce que l'ennemy mesme, en ayant horreur, luy osta le brasier. Quoy, celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit? et celuy qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maux qu'on luy faisoit, de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoyent en main, et toutes les inventions des tourmens redoublez les uns sur les autres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy, un gladiateur de Cæsar endura tousjours riant qu'on luy sondat et detaillat ses playes? Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle qui se fist escorcher, pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre? Que ne peuvent elles? Que craignent elles, pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté?

*Vellere quis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam.*

J'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espaignolé, quelle geine ne souffrent elles, guindées et sanglées à tout de grosses coches sur les costez jusques à la chair vive? Ouy, quelques fois à en mourir.

Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus à

main où nous en avons plus affaire, car la chrestienté nous en fournit plus qu'à suffisance. Et après l'exemple de nostre saint guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing très-digne de foy, que le roy S. Loys porta la here jusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa, et que tous les vendredis il se faisoit battre les espauls par son prestre de cinq chainettes de fer, que pour cest effet il portoit tousjours dans une boite. Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement un corps de cuirasse sous un habit de religieux par penitence. Foulques, comte d'Anjou, alla jusques en Jerusalem, pour là se faire foëter à deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours, le vendredy saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre jusqu'à se déchirer la chair et percer jusques aux os? Cela ay-je veu souvent et sans enchantement, et disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui, pour de l'argent, entreprenoient en cela de garantir la religion d'autruy par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les éguillons de la devotion que de l'avarice.

L'opinion est une puissante partie, hardie et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la seurté et le repos, qu'Alexandre et Cæsar ont faict l'inquietude et les difficultez? Teres, le pere de Sitalces, souloit dire que, quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit

advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son pallefrenier. Combien en sçavons nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmi leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des desers inhabitables, et qui se sont jettez à l'abjection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleuz jusques à l'affectation. Le cardinal Borromé, qui mourut dernièrement à Milan, au travers de la desbauche à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austere, que la mesme robe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver ; n'avoit pour son coucher que de la paille, et les heures qui luy restoyent des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouz, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas et tout le temps qu'il y employoit. J'en sçay qui à leur escient ont tiré et proffit et avancement du cocuage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veuë n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant ; mais et les plus plaisans et utiles de nos membres semblent estre ceux qui servent à nous entr'engendrer : toutesfois assez de gens les ont pris en hayne mortelle, pour cela seulement qu'ils estoyent trop aymables, et les ont rejettez à cause de leur pris et valeur. Autant en opina des yeux celuy qui se les creva. Tel, pour arriver à la pauvreté, jetta ses escuz en cette mesme mer que tant d'autres fouillent de toutes pars pour y pescher des richesses. Epicurus dict que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. De vray, ce n'est pas la neces-

sité, c'est plustost l'abondance qui produit l'avarice.

Je veux dire mon experience autour de ce subject. J'ay vescu en trois sortes de condition depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prés de vingt années, je le passay, n'ayant autres moyens que fortuites, et despendant de l'ordonnance et secours d'autruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despence se faisoit d'autant plus allegrement et avec moins de soing qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne fu jamais mieux. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bource de mes amis close : m'estant enjoint au delà de toute autre necessité la necessité de ne faillir au terme que j'avoy prins, lequel ils m'ont mille fois estendu, voyant l'effort que je me faiso pour leur satisfaire, en maniere que j'en rendoy une loyauté mesnagere et aucunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poix et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste et contenter autruy. J'excepte les payements où il faut venir à marchander et conter : car, si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les esloingne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haisse comme à marchander : c'est un pur commerce de menterie et d'impudence. Après une heure de debat et de barquignage, l'un et l'autre abandonne sa parolle et ses sermens pour cinq sous d'amandement. Et si empruntois avec desavantage : car, n'ayant point

le cœur de requerir en presence, j'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict guiere d'effort et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduite de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement que je n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La plus part des mesnagers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'advisent pas premierement que la plus part du monde vit ainsi. Combien d'honnestes hommes ont rejeté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les jours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune? Cæsar s'endebta d'un million d'or, outre son vaillant, pour devenir Cæsar. Et combien de marchans commencent leur trafique par la vente de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes :

Tot per impotentia freta!

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodément, attendant tous les jours de la liberalité du ciel ce qu'il faut à eux disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent n'est guiere moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je voy d'aussi prés la misere au delà de deux mille escuz de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, outre ce que la fortune a dequoy ouvrir cent breches à la pauvreté au travers de nos richesses, et envoyer cul sur pointe toutes nos deffences et levées, je trouve que, par diverses causes, l'indigence se voit aussi souvent logée chez ceux qui ont des biens que chez ceux qui n'en

ont point, et qu'à l'avanture est elle aucunement moins incommode quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses ; et me semble plus miserable un riche malaisé, necessiteux, affaireux, que celui qui est simplement pauvre.

Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir des biens auxquels je me prins si chaudement que j'en fis bien tost des reserves notables selon ma condition, n'estimant que ce fut avoir, si non autant qu'on possede outre sa despence et son usage ordinaire, ny qu'on puisse prendre assurance du bien qui est encore en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car quoy, disoy-je, si j'estois surpris d'un tel ou d'un tel accident ? Et à la suite de ces vaines et vitieuses imaginations, j'allois faisant l'ingenieux à prouvoir par cette superflue reserve à tous inconveniens ; et sçavois encore respondre à celui qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny, que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude. Allois-je en voyage, il ne me sembloit estre jamais suffisamment prouvé ; et plus je m'estois chargé, plus aussi j'avois d'alarme, tantost de la seurté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'autres que je cognoys, je ne m'asseurois jamais assez si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy-je ma boyte chez moy, combien de soubçons et pensements espineux et, qui pis est, incommunicables : j'avois tousjours l'esprit de ce costé. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité j'en tirois peu ou rien, car, comme disoit Bion : Autant se

fache le chevelu comme le chauve qu'on luy arrache le poil ; et depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sus certain monceau , il n'est plus à vostre service. C'est un bastiment qui, comme il vous semble, crollera tout si vous y touchez ; il faut que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer, et au paravant j'engageois mes hardes et vendois un cheval avec bien moins de contrainte et moins enuys que lors je ne faisois bresche à cette bource favorie que je tenois à part. Mais le danger estoit que mal aysément peut-on establir bornes certaines à ce desir et arrester un point à l'espargne : on va tousjours grossissant cet amas et l'augmentant d'un nombre à autre, jusques à se priver vilainement de la jouyssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde et à n'en user point. Dionysius le fils eust sur ce propos bonne grace. On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter, ce qu'il fit, s'en reservant à la desrobbée quelque partie avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesaurizer, il se mit à vivre plus liberallement. Ce qu'entendant, Dionysius luy fit rendre le demeurant de son thresor, disant que, puis qu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je fus quatre ou cinq années en ce point. Je ne sçay quelle bonne fortune m'en jetta hors très-utilement, comme au Siracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon, le plaisir de certain voyage de grande despence ayant mis au pied cette sottie imagination. Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis

ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup et plus reiglée, c'est que je fais courir ma despence quand et quand ma recepte : tantost l'une devance, tantost l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoins presens et ordinaires; aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroyent suffire. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite et non pour acheter des terres, mais pour acheter du plaisir. Je n'ay ny peur que bien me faille ny desir qu'il m'augmente, et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me vois desfaict de cette maladie si commune aux vieux, laquelle j'ay tousjours tenu la moins excusable et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

L'aisance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chacun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir que leur en preste celuy qui les possede. Les accessions externes prennent goust et couleur de l'interne constitution, comme les accoustremens nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir : qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur ; ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout de mesme qu'à un faineant l'estude sert de tourment, à un yvrongne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux et l'exercice geine à un homme delicat et oisif; ainsin est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles

d'elles mesmes, mais nostre foiblesse et lascheté les fait telles. Pour juger des choses grandes et haultes, il faut un'ame de mesme; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre. Un aviron droit semble toutes-fois courbé dans l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui nous persuadent de mespriser la mort et de ne nous tourmenter point de la douleur, n'en empoingnons nous quelcun pour nous? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à autruy, que chacun n'en prend-il celle qui est le plus selon son humeur? Si ce n'est une drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la preigne lenitive pour le soulager. Au demeurant on n'eschappe pas à la philosophie pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs, car on la contraint de nous donner en payement cecy : s'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité.

CHAPITRE XV.

On est puny pour s'opiniastres à une place sans raison.

LA vaillance a ses limites comme les autres vertus, lesquels franchis et outrepassés, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obsti-

nation et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisez à la verité à choisir en l'endroit de leurs confins. De cette consideration est née la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une place qui par les reigles militaires ne peut estre soustenuë. Autrement, sous l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier qui n'arrestast un'armée.

Monsieur le connestable de Mommorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin et se loger aux fauxbourgs S. Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire battre, feist pendre tout ce qui estoit dedans; et encore depuis, accompagnant monsieur le dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les fit pendre et estrangler pour cette mesme raison: comme fit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin, en ceste mesme contrée, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gens ayant esté massacré à la prinse de la place.

Mais d'autant que le jugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepois des forces qui l'assailent, car tel s'opiniatreroit justement contre deux couleuvrines qui feroit l'enragé d'attendre trente canons, ou se met encore en conte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là. Et en advient par ces mesmes termes que tels ont si grande opinion d'eux et de leurs

moiens, que ne leur semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, passent le cousteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : comm' il se voit par les formes de sommation et deffi que les princes d'Orient, les Tamburlans, Mahumets et leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine et pleine d'un commandement barbaresque.

Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un juge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XVI.

De la punition de la couardise.

J'ouy autrefois tenir à un prince et trèsgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort. Luy, estant à table, fait recit du procez du seigneur de Ver vins, qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne. A la verité, c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison que nature a empreintes en nous, et en celles là il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissé en telle imperfection et deffillance : de maniere

que peu de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience ; et sur cette regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et un juge ne puissent estre tenuz de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la coüardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie. Et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas, et qu'avant luy les loix de Grece punissoyent de mort ceux qui s'en estoient fuis d'une bataille, là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis emmy la place publique, vetus de robe de femme, esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte. Il semble aussi que les loix romaines condamnoient anciennement à mort ceux qui avoyent fuy : car Ammianus Marcellinus raconte que l'empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avoyent tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre dégradéz, et après à souffrir mort, suyvant, dict-il, les loix anciennes. Toutes-fois, ailleurs, pour une pareille faute, il en condemne d'autres seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage.

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget, jadis lieutenant de la compagnie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant esté mis par monsieur le mareschal de Chabanes, gouverneur de Fontarrabie au lieu de monsieur de Lude, et l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre dégradé de noblesse, et, tant luy que sa

posterité, déclaré roturier, taillable et incapable de porter armes : et fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse lors que le comte de Nansau y entra, et autres encore depuis. Toutes-fois, quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couârdise qu'elle surpassat toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

CHÂPITRE XVII.

Un traict de quelques ambassadeurs.

J'OBSERVE en mes voyages cette pratique pour apprendre tousjours quelque chose par la communication d'autruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousjours ceux avec qui je confere aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux :

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei tori, et le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti

Car il advient le plus souvent, au rebours, que chacun choisit plustost à discourir du mestier d'autruy que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation

acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin pour acquerir celle de mauvais poëte. Et par ce train, vous ne faictes jamais rien qui vaille.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Par ainsi, il faut travailler de rejeter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibier.

Et à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains si ce sont personnes qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apren principalement le stile et le langage; si ce sont medecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies; si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices et choses pareilles; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages; si courtisans, les meurs et les ceremonies; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne; si ambassadeurs, les menées, intelligences et pratiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre sans m'y arrester, je l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, très-entendu en telles choses. C'est qu'après avoir conté ces belles remonstrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à

Rome, present l'evesque de Macon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs parolles outrageuses contre nous, et, entre autres, que si ses capitaines, soldats et subjects n'estoient d'autre fidelité et suffisance en l'art militaire que ceux du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creut quelque chose, car, deux ou trois fois en sa vie depuis, il luy advint de redire ces mesmes mots, aussi qu'il défia le roy de le combatre en chemise, avec l'espée et le poignard, dans un bateau. Ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, adjouste que lesdicts ambassadeurs, faisans une despesche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ay trouvé bien estrange qu'il fût en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne et dits en si grand'assemblée. Et m'eût semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenuës, affin que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurast au maistre : car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eût semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur et maistre d'escholle, non à celuy qui se doit penser inferieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne

voudroy pas estre servy de cette façon en mon petit fait.

CHAPITRE XVIII.

De la Peur.



*Q*BSTUPUI, *steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.*

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçay guiere par quels ressorts la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une estrange passion, et disent les medecins qu'il n'en est aucune qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gens devenus insensez de peur, et au plus rassis il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle engendre de terribles esblouissemens. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres. Mais parmy les guerriers mesme, où elle devoit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets! des roseaux et des cannes en gens-d'armes et lanciers! nos amis en nos ennemis et la croix blanche à la rouge! Lors que monsieur de Bourbon print Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, print tel effroy à la

premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville, et à peine en fin voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce fût une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneust et, tournant teste, r'entra par ce mesme trou par lequel il estoit sorty plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Juille, lors que S. Pol fut pris sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu : car, estant si fort esperdu de la frayeur que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville, par une canonniere, il fut mis en pieces par les assaillans. Et, au mesme siege, fut memorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure. Pareille rage saisit par foys des armées entieres : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, la frayeur s'estant mise en leur armée, deux grosses troupes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloüe les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat*, jusques à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armée, l'ayant tirassé et secoüé comme pour l'esveiller d'un profond somme, luydit : « Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous

perdiez la vie que si, estant prisonnier, vous veniez à ruyner l'Empire. »

CHAPITRE XIX.

Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après la mort.



*S*ILICET *ultima semper*
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Les enfans sçavent le conte du roi Crœsus à ce propos, lequel ayant esté pris par Cyrus et condamné à la mort, sur le point de l'exécution, il s'escria : « O Solon, Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy fist entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'avertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon, que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, quelques richesses, royautez et empires qu'ils se voyent entre mains, ne se peuvent appeller heureux jusques à ce qu'on leur aye veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui d'un bien léger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : « Voire mais, dit-il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux. »

Tantost des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Egypte : tant cousta à ce grand Pompeius l'alongement de cinq ou six mois de vie. Et, du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, sous qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches, mais après y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. Et mille tels exemples : car il semble que, comme les orages et tempestes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi là haut des esprits envieux des grandeurs de çà bas.

*Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour monsther sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues années, et nous fait crier après Laberius : *Nimirum hac die una plus vixi mihi quam vivendum fuit.*

Ainsi se peut prendre avec raison ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent rang ny d'heur ny de mal'heur, et sont les grandeurs, richesses et puissances, accidens de qualité

à peu prés indifferente, je trouve vray-semblable qu'il aye regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né et de la resolution et assurance d'un'ame réglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy aye veu jouër le dernier acte de sa comedie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens, ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loysir de maintenir toujours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort et de nous il n'y a plus que faindre, il faut parler françois, il faut monstrier ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.*

Voylà pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres : c'est le jour, dict un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruit de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy jusques lors. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou

soy-mesme : « Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en pouvoir resoudre. » De vray, on desrobéroit beaucoup à celuy là, qui le poiserait sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu : mais, en mon temps, trois les plus execrables personnes que je cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des mors réglées et en toute circonstance composées jusques à la perfection. Au jugement de la vie d'autrui, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et seulement.

CHAPITRE XX.

Que philosopher, c'est apprendre à mourir.

CICERO dit que philosopher, ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, et l'embesognent à part du corps, qui est quelque aprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult en fin à ce point de nous apprendre à ne craindre à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre con-

tentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre et à nostre aise, comme dict la sainte parole. Toutes les opinions du monde en sont là, quoy qu'elles en prennent divers moyens, autrement on les chasseroit d'arrivée : car qui escouteroit celuy qui pour sa fin establiroit nostre tourment ?

Or il est hors de moyen d'arriver à ce point de nous former un solide contentement, qui ne franchira la crainte de la mort. Voylà pourquoy toutes les sectes des philosophes se rencontrent et conviennent à cest article de nous instruire à la mespriser. Et bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et autres accidens à quoy la vie humaine est subjecte, ce n'est pas d'un pareil soing : tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle nécessité, la pluspart des hommes passent leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le Musicien, qui vescu cent et six ans d'une entiere santé; qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peut mettre fin quand il nous plaira, et couper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort, elle est inevitable.

*Omnes eodem cogimur, omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura et nos in æter-
Num exitium impositura cymbæ.*

Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment et qui ne se peut aucunement soulager. Nos parlemens renvoyent souvent

executer les criminels au lieu où le crime est commis. Durant le chemin, promenez les par toutes les belles maisons de France, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

*non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium cytharæque cantus
Somnum reducent.*

Pensez vous qu'ils s'en puissent resjouir, et que la finale intention de leur voyage, leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

*Audit iter, numeratque dies, spacioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futura.*

Le but de nostre carriere, c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant sans fiebvre ? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il luy faut faire brider l'asne par la queue,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piege. On faict peur à nos gens seulement de nommer la mort, et la pluspart s'en seignent comme du nom du diable. Et par ce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main

que le medecin ne leur ait donné l'extreme sentence. Et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent!

Parce que cette syllabe fraploit trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoyent appris de l'amollir ou de l'estendre en perifrases. Au lieu de dire : il est mort; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vescu, *vixerunt*. Pourveu que ce soit vie, soit elle passée, ils sont contens. Nous en avons emprunté nostre feu Maistre Jehan. A l'adventure est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'argent. Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier jour de febvrier mil cinq cens trente trois. Comme nous contons à cette heure, commençant en janvier, il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39 ans; il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant, s'empescher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy! les jeunes et les vieux y pensent aussi peu les uns que les autres. Et n'est homme si decrepité, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore un an dans le corps. D'avantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins. Regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis desja pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre; et qu'il soit ainsi, conte de tes cognoissans combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint. Et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée, fais en registre, et j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont mors avant qu'après trente

cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ, or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprise !

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas.*

Je laisse à part les fiebvres et les pleuresis. Qui eût jamais pensé qu'un duc de Bretagne deut estre estouffé de la presse, comme fut celuy là à l'entrée du pape Clement, mon voisin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se jouant, et un de ses ancestres mourut il pas choqué par un pourceau ? Æschilus, menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airre, le voylà assommé d'un toict de tortue qui eschappa des pates d'un aigle en l'air ; l'autre mourut d'un grein de raisin ; un empereur, de l'esgraigneure d'un peigne en se testonnant ; Æmilius Lepidus, pour avoir hurté du pied contre le seuil de son huis ; et Aufidius, pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes : Cornelius Gallus, preteur ; Tigillinus, capitaine du guet à Rome ; Ludovic, fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien, et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisi, le sien de vivre estant expiré ; et Caius Julius, medecin, gressant les yeux d'un patient, voylà la mort qui clost les siens. Et s'il m'y

faut mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vint et trois ans, qui avoit desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion ny de blessure : il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequens et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet ? Qu'import'il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis, et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût ce soubs la peau d'un veau, je ne suis pas home qui y reculasse : car il me suffit de passer à mon aise, et le meilleur jeu que je me puisse donner je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

*Prætulerim delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi.*

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau ; mais aussi quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant à l'improveu et au decouvert, quels tourmens ! quels cris ! quelle rage ! et quel desespoir les accable ! Vites vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ?

Il y faut prouvoir de meilleur heure ; et cette nonchalance bestiale , quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement , ce que je trouve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemy qui se peut eviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couïardise ; mais, puis qu'il ne se peut, puis qu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme,

*Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus timidoque tergo,*

et que nulle trampe de cuirasse vous couvre,

*Ille licet ferro cautus se condat [et] ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput ;*

aprenons à le soutenir de pied ferme et à le combattre ; et, pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le ; n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages : au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espleingue, remachons soudain, et bien quand ce seroit la mort mesme ; et là dessus roidissons nous et efforçons nous. **P**army les festes et la joye, ayons tousjours ce refrain de la souvenance de nostre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous

repassé en la memoire en combien de sortes cette nostre allegresse est en bute à la mort et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche d'un corps d'homme mort pour servir d'avertissement aux conviez.

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Grata superveniet quæ non sperabitur hora.*

Il est incertain où la mort nous attende, attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir. Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection et contrainte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme. »

A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est mal-aisé que l'art et l'industrie aillent guiere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien de quoy je me soye dés toujours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Jucundum cum ætas florida ver ageret.

Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à par moy quelque jalousie ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui, surpris les jours precedens d'une fièvre

chaude et de la mort au partir d'une feste pareille, et la teste pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit.

Je ne ridois non plus le front de ce pensement là que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations; mais, en les maniant et pratiquant au long aller, on les aprivoise sans doute : autrement, de ma part je fusse en continuelle frayeur et frenesie, car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. Ny la santé, que j'ay jouy jusques à present trésvigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschape. De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin; et, si nous pensons combien il reste, sans cet accident qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillars et fievreus, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également prés. Ce que j'ay affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fût ce d'un' heure.

Quelcun, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que je vouloy estre faite après ma mort : je luy dy, comme il estoit vray, que, n'estant qu'à une lieuë de ma maison et sain et gaillard, je m'estoy hasté de l'escire là, pour ne m'asseurer

point d'arriver jusques chez moy. Il faut estre toujours boté et prest à partir, en tant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy.

*Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ?*

Car nous y aurons assez de besongne sans autre surcrois. L'un se plaint plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire ; l'autre, qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille ou contre-rolé l'institution de ses enfans ; l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre.

*Miser ! o miser ! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ.*

Et le bastisseur :

*Manent (dict-il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes.*

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir, et je suis d'avis que non seulement un empereur, comme disoit Vespasien, mais que tout gallant homme doit mourir debout.

Cum moriar, medium solvar et inter opus.

Je veux qu'on agisse sans cesse, que la mort me treuve

plantant mes chous , mais nonchalant d'elle et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un qui, estant à l'extrémité, se pleignoit incessamment de quoy sa destinée coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main sur le quinziésme ou seiziésme de nos roys.

*Illud in his rebus non addunt, nec tibi carum
Jam desiderium rerum super insidet una.*

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetiéres joignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus , le bas populaire, les femmes et les enfans à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et affin que ce continuel spectacle d'ossemens , de tombeaus et de convois nous advertisse de nostre condition.

*Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis.*

Aussi ay-je pris en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination , mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien de quoy je m'informe si volontiers que de la mort des hommes , quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu, ny endroit des histoires que je remarque si attantivement.

On me dira que l'effect surmonte de si loing l'imagination, qu'il n'y a si belle escrime qui ne s'y perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter

donne sans doute grand avantage ; et puis n'est-ce rien d'aller au moins jusques là sans alteration et sans fièvre ? Il y a plus : je reconnoy par experience que nature mesme nous preste la main et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans ses avenues et dans la maladie, j'entre naturellement et de moymesme en quelque dessein de la vie. Je trouve que j'ay bien plus affaire à digerer cette resolution de mourir quand je suis en vigueur et en pleine santé, que je n'ay quand je suis malade : d'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en voy la mort d'une veüe beaucoup moins effrayée. Cela me fait esperer que plus je m'eslongneray de celle-là et approcheray de cette-cy, plus aisément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay essayé en plusieurs autres occurrences ce que dit Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prés, j'ay trouvé que, sain, j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que je les ay senties. L'alegresse où je suis, le plaisir et la force me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celuy-là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, et les conçooy plus poissantes que je ne les trouve quand je les ay sur les espales : j'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobbe le goust de nostre perte et empirement. Que reste-il à un

vieillard de la vigueur de sa jeunesse et de sa vie passée?

Heu! senibus vitæ portio quanta manet!

Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement; mais, conduits par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat et nous y apprivoise, si que nous ne sentons en nous aucune secousse quand la jeunesse meurt, qui est en essence et en verité une mort plus forte que n'est la mort entiere d'une vie languissante et que n'est la mort de la vieillesse : d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos et à son aise pendant qu'elle craint, si elle s'en assure aussi, elle se peut venter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment et la peur, non le moindre desplaisir, loge chez elle.

*Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.*

Elle est renduë maistresse de ses passions et concupis-

cences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres injures de fortune. Gaignons cet avantage qui pourra : c'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers.

*In manicis et
Compedibus, sçavo te sub custode tenebo.
— Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. — Opinor,
Hoc sentit : moriar. Mors ultima linea rerum est.*

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regrettée? Et puis que nous sommes menassez de tant de façons de mort, ne voyons nous pas qu'il y a plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Mais nature nous y force. Sortez, dit-elle, de ce monde comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous vous fites de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'univers, c'est une piece de la vie du monde.

*Inter se mortales mutua vivunt,
Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.*

Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de vostre creation, c'est une partie de vous que la mort; vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy vostre estre que vous jöüyssez est éga-

lement party à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit.

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Si vous avez fait votre prouffit de la vie, vous en estes repeu; allez vous en satisfait.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?

Si vous n'en avez sçeu user, si elle vous estoit inutile, que vous chault-il de l'avoir perduë? à quoy faire la voulez vous encôres?

Cur amplius addere quæris

Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne?

Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu : un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoilles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye et qui entretiendra vos arriere-nepveux; et, au pis aller, la distribution et varieté de tous les actes de ma comedie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au beau branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son rolle, il n'y sçait autre finesse que de recommencer; ce sera tousjours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque,

Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Je ne suis pas délibérée de vous forger autres nouveaux passetemps.

*Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.*

Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite. Aussi avez vous beau vivre, vous n'en rebattrez rien du temps que vous avez à estre mort, c'est pour neant : aussi long temps serez vous en cet estat là, que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrisse.

*Licet quod vis vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit.*

Et si vous metteray en tel estat, duquel vous n'aurez aucun mescontentement.

*In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem.*

Ny ne desirerez la vie que vous plaingnez tant.

*Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Nec desiderium nostri nos afficit ullum.*

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins que rien.

*Multo mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus.*

D'avantage nul ne meurt avant son heure : ce que vous

laissez de temps n'estoit non plus vostre que celuy qui s'est passé avant vostre naissance, et ne vous touche non plus.

*Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit.*

Où que vostre vie finisse, elle y est toute. Pensiez vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse? Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-il pas mesme train que vous allez?

Omnia te, vita perfuncta, sequentur.

Tout ne branle-il pas vostre branle? Y a-il rien qui ne vieillisse quant et vous? Mille hommes, mille animaux et mille autres creatures meurent en cette mesme heure que vous mourez.

*Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.*

Voilà les bons advertissemens de nostre mere nature.

Or j'ay pensé souvent d'où venoit cela qu'aux guerres, le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons : autrement ce seroit un' armée de medecins et de pleurars; et, elle estant tousjours une, qu'il y ait toutes-fois beaucoup plus d'assurance parmy les gens de village et de basse condition qu'és autres. Je croy à la verité que ce sont

ces mines et appareils effroyables dequoy nous l'entourons qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des meres, des femmes et des enfans, la visitation de personnes estonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pasles et éplorez, une chambre sans jour, des cierges allumez, nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs : somme, tout horreur et tout effroy autour de nous. Nous voylà des-ja ensevelis et enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mesmes quand ils les voyent masquez, aussi avons nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent derniere-ment sans peur. Heureuse la mort, et heureuse trois fois, qui oste le loisir aux apprests de tel equipage!

CHAPITRE XXI.

De la force de l'imagination.

FORTIS *imaginatio generat casum,*
 disent les clerics. Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination ; chacun en est feru, mais aucuns en sont transformez. Gallus Vibius banda si bien son ame et la tendy à comprendre et imaginer l'essence et les mouvemens de la folie, qu'il

emporta son jugement mesmé hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par discours. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; et celuy qu'on debandoit pour luy lire sa grace se trouva roide mort sur l'eschafaut, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons et rougissons aux secousses de nos imaginations, et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelques-fois jusques à la mort. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois tout' endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs.

*Ut, quasi transactis sæpe omnibus rebus, profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre, la nuict, des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant, toutesfois l'evenement de Cyppus, roy d'Italie, est memorable, lequel, pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Cræsus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antigonus print la fievre de la beauté de Stratonice trop yivement empreinte en son ame. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenuës en Italie ces siecles passez, et par vehement desir de luy et de sa mere.

Vota puer solvit, quæ fœmina voverat, Iphis.

Passant à Victry le François, je peuz voir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu et veu fille jusques à l'aage de vingt deux ans, nommée Marie. Il est à cett' heure fort barbu et vieil, et ne s'est point marié. Faisant, dict-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent; et est encore en usage entre les filles de là une chanson par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveilles si cette sorte d'accident se rencontre frequent : car, si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement exercée en ce subject que, pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'attacher et incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de saint François. On dict que les corps s'en-enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un prebstre, qui ravissoit son ame en telle extase que le corps en demeuroit longue espace sans respiration et sans sentiment.

Il est vraysemblable que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens et de tels effects extraordinaires vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, où il y a moins de resistance. On leur a si fort saisi la creance qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je suis encore de cette opinion que ces plaisantes

liaisons des mariages, dequoy le monde se voit si plein qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont des impressions de l'apprehension et de la crainte. Car je sçay par experience que tel, de qui je puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit eschoir soupçon de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire un conte à un sien compagnon d'une defaillance extraordinaire en quoy il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint si rudement frapper l'imagination qu'il en encourut une fortune pareille. Cela n'est à craindre qu'aux entreprises où nostre ame se trouve outre mesure tandue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improveues et pressantes. A qui a assez de loisir pour se ravoir et remettre de ce trouble, mon conseil est qu'il divertisse ailleurs son pensement, s'il peut, car il est difficile, et qu'il se desrobe de cette ardeur et contention de son imagination. J'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, amolly et affoibly d'ailleurs. Et à celuy qui sera en alarme des liaisons, qu'on luy persuade hors de là qu'on luy fournira des contre-enchantemens d'un effect merveillex et certain. Mais il faut aussi que celles à qui legitiment on le peut demander ostent ces façons ceremonieuses et affectées de rigueur et de refus, et qu'elles se contraignent un peu pour s'accommoder à la necessité de ce siecle malheureux : car l'ame de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses allarmes, elle se perd aisement; et ce n'est pas tout, car celuy à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et

elle ne l'a fait guiere souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardantes et aspres, et aussi qu'en cette premiere connoissance qu'on donne de soy on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en si grande fievre et despit de cet accident que cette frayeur s'en augmente et luy redouble à toutes les occasions suivantes, et sans quelque contre-mine on n'en vient pas aisément à bout.

Tel à l'adventure par cet effect de l'imagination laisse icy les escruelles, que son compagnon raporte en Espagne. Voylà pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoy praticquent les medecins avant main la creance de leur patient avec tant de fauces promesses de sa guérison, si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur aposeme ? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veüe de la medecine faisoit l'operation; et tout ce caprice m'est tombé presentement en main sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple et souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu long temps un marchand à Toulouse, maladif et subject à la pierre, qui avoit souvent besoing de clisteres et se les faisoit diversement ordonner aux medecins, selon l'occurrence de son mal. Apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voylà couché, renversé et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit nulle injection. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le

patient accommodé comme s'il avoit véritablement pris le clystere, il en sentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres de mesme forme. Mon tesmoin jure que, pour espargner la despence (car il les payoit comme s'il les eût receus), la femme de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en decouvrit la fourbe, et, pour avoir trouvé ceux là inutiles, qu'il fausit revenir à la premiere façon.

Ces jours passez, une femme, pensant avoir avalé un' esplingue avec son pain, crioit et se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée; mais par ce qu'il n'y avoit ny enflure ny alteration par le dehors, un habil' homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie et opinion prise de quelque morceau de pain qui l'avoit piquée en passant, la fit vomir et jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit une esplingue tortue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçay qu'un gentil'homme, ayant traicté chez luy une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoyselle de la troupe print telle horreur qu'en estant tombée en un grand dévoyement d'estomac et fièvre, il fut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se voyent, comme nous, subjectes à la force de l'imagination, tesmoing les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres; nous les voyons aussi japper et tremousser en songe,

hannir les chevaux et se debate; mais tout cecy se peut raporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communiquants leurs fortunes.

Mais c'est bien autre chose que l'imagination agisse quelque fois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui; et, tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle et au mal des yeux qui se chargent de l'un à l'autre,

*Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :
Multaque corporibus transitione nocent ;*

pareillement l'imagination, esbranlée avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offencer l'object estrangier. L'ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie que, animées et courroussées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs et nuisans.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Mais ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer aux corps des enfans qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantasies, tesmoing celle qui engendra le More. Et il fut présenté à Charles, roy de Boheme et empereur, une fille d'auprés de Pise toute velue et herissée, que sa mère disoit avoir esté

ainsi conceüe à cause d'un' image de saint Jean Baptiste pendue en son lit.

Des animaux il en est de mesmes, tesmoing les brebis de Jacob, et les perdris et les lievres que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernièrement chez moy un chat gustomer un oyseau au haut d'un arbre, et, s'estans fchez la veüe ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou ennyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du fauconnier qui, arrestant obstinément sa veüe contre un milan qui estoit amont, gageoit de la seule force de sa veüe le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dit. Car les histoires que je recite, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les tiens : les discours sont à moy et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience ; chacun y peut joindre ses exemples, et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidens humains.

CHAPITRE XXII.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

DEMADES, athenien, condamna un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, sous tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, et que ce profit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris, d'autant qu'il ne se fait nul profit qu'au dommage d'autrui, et qu'à ce conte il faudroit condamner toute sorte de guein. Le marchand ne se fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse; le laboureur, à la cherté des bleds; l'architecte, à la ruine des maisons; les officiers de la justice, aux procez et querelles des hommes; l'honneur mesme et pratique des ministres de la religion se tire de nostre mort et de nos vices. Nul medecin ne prent plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec, ny soldat à la paix de sa ville; ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent et se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie comme nature ne se dement point en cela de sa generale police, car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement

et augmentation de chaque chose, est l'alteration et corruption d'un' autre.

*Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius quod fuit ante.*

CHAPITRE XXIII.

De la coustume, et de ne changer aisément une loy receüe.

CELUY me semble avoir très-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant tousjours à ce faire, gagna cela par l'accoustumance que, tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore : car c'est à la verité une violente et traistresse maistresse d'escole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son autorité; mais, par ce doux et humble commencement l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de nature. J'en croy les medecins, qui quittent si souvent à son autorité les raisons de leur art; et ce roy qui par son moyen rengea son

estomac à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées ; et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les apastoient, comme aussi des sauterelles, formiz, laizards, chauvessouriz ; et fut un crapault vendu six escus en une nécessité de vivres : ils les cuisent et apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres ausquels noz chairs et noz viandes estoient mortelles et venimeuses.

Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy devoient les mains qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet et le lâche, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes et aux dez, et les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre ; l'argent que je luy ay donné (car il gagne sa vie à se faire voir), il l'a emporté en son pied comme nous faisons en nostre main. J'en vy un autre, estant enfant, qui manioit un' espée à deux mains et un' hallebarde, du pli du col à faute de mains, les jettoit en l'air et les reprenoit, lançoit une dague, et faisoit craqueter un foët aussi bien que charretier de France.

Mais on decouvre bien mieux ses effets aux estranges impressions qu'elle fait en nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut elle en nos jugemens et en nos creances ? Y a il opinion si fantasque (je laisse à part la grossiere imposture des religions,

dequoy tant de grandes nations et tant de suffisans personnages se sont veuz enyvrez : car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre à qui n'y est extraordinairement éclairé par une faveur divine); mais d'autres opinions y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix és regions que bon luy a semblé?

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que nostre raison n'estaie et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le doz à celuy qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa cour tend la main, et en autre nation les plus apparens qui sont autour de luy se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure; où, sauf sa femme et ses enfans, aucun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges monstrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement; à quoy cette autre coustume qui est ailleurs a quelque relation: la chasteté n'y est en pris que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste et, engrossées, se faire avorter par medicamens propres, au veu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchans conviez à la nopce couchent avec l'espouse avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité. Si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou

quelqu'un du bas peuple, car lors c'est au seigneur à faire; et si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se void des bordeaux publicz de masles, voire et des mariages; où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont rang non au combat seulement, mais aussi au commandement; où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien poisantes au travers des tetins et des fesses; où en mangeant on s'es-suye les doigts aux cuisses et à la bourse des genitoires et à la plante des pieds; où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement, sauf en la succession du prince; où, pour reigler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoing d'un chacun; où l'on pleure la mort des enfans, et festoye l'on celle des vieillarts; où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes; où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non; où l'on estime si mal de la condition des femmes qu'on y tuë les femelles qui y naissent, et achepte l'on des voisins des femmes pour le besoing; où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque; où les maris ont loy de les vendre, si elles sont steriles; où ils font cuire le corps du trespasé, et puis piler jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin et la boivent; où la plus desirable sepulture est d'estre

mangé des chiens, ailleurs des oiseaux; où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons; où ils combattent en l'eau et tirent seurement de leurs arcs en nageant; où pour signe de subjection il faut hausser les espaules et baisser la teste, et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy; où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde ont encore le nez et levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez, et les prestres se crevent les yeux pour accointer leurs demons et prendre les oracles; où chacun faict un dieu de ce qui luy plaist, le chasseur d'un lyon ou d'un renard, le pescheur de certain poisson, et des idoles de chaque action ou passion humaine: le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux, la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil, et y mange l'on la chair et le poisson crud; où l'on vit soubz cette opinion desnaturée de la mortalité des ames; où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy; où l'on saluë mettant le doigt à terre, et puis le haussant vers le ciel; où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules: elles pissent debout, les hommes croupis; où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer; où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages; où les enfans sont quatre ans en nourrisse, et souvent douze, et là mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour; où les peres ont

charge du chastiment des masles, et les meres à part des femelles, et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds; où on faict circonciare les femmes; où l'on mange toute sorte d'herbes, sans autre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur; où tout est ouvert, et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme, et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs; où ils tuent les pouils avec les dents, comme les magots, et trouvent horrible de les voir escacher soubz les ongles; où l'on ne coupe en toute la vie ny poils ny ongles; ailleurs où l'on ne coupe que les ongles de la droicte, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse; où les peres prestant leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes, en payant; où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils. Icy on vit de chair humaine, là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage; ailleurs les peres ordonnent, des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceux qu'ils veulent estre abandonnez et tuez; ailleurs les vieux maris prestant leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir, et ailleurs elles sont communes sans peché, voire en tel pays portent pour marque d'honneur autant de belles houpes frangées au bord de leurs robes qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encore une chose publique de femmes à part? leur a elle pas mis les armes à la main, faict dresser des armées et livrer des batailles? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend

elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire? Car nous sçavons des nations entieres où non seulement l'horreur de la mort estoit mesprisée, mais l'heur de sa venuë, à l'endroit des plus cheres personnes qu'on eût, festoyée avec grande allegresse. Et quant à la douleur, nous en sçavons d'autres où les enfants de sept ans souffroyent, pour l'essay de leur constance, à estre foëtz jusques à la mort sans changer de démarche ny de visage, et où la richesse estoit en tel mespris que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour relever une bource d'escus. Et sçavons des regions, très-fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires méz et les plus savoureux, c'estoyent du pain, du nasitort et de l'eau. Fit elle pas encore ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept cens ans sans memoire que femme ny fille y ayt fait faute à son honneur?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face ou qu'elle ne puisse, et avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, la royne et emperiere du monde. Quand ceux de Crete vouloyent, au temps passé, maudire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte qu'à peine soit-il en nous de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veüë, il semble que nous soyons nais à la condition de suyvre ce train. Et les communes imagina-

tions que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generalles et naturelles.

Darius demandoit à quelques Grecs pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimans ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eux-mesmes), ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient; mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vray visage des choses.

*Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.*

Autrefois, ayant à faire valoir quelque'une de nos observations, et receüe avec resolute autorité bien loing autour de nous, et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousjours jusques à son origine, j'y trouvay le fondement si chetif et si foible qu'à peine que je ne m'en dégoutasse, moy qui avois à la confirmer en autruy. Et qui se voudra essayer de mesme et se desfaire de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompaigne; mais ce masque arraché,

rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je luy demanderay lors quelle chose peut estre de plus estrange que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit onques; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testamens, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estant escrites ny publiées en sa langue, et desquelles par nécessité il luy faille acheter l'interpretation et l'usage. Je sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce fut un gentil-homme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemagne nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Qu'est-il plus farouche que de voir une nation où par legitime coustume la charge de juger se vende, et les jugemens soyent payez à purs deniers contans, et où legitimement la justice soit refusée à qui n'a dequoy la payer, et aye ceste marchandise si grand credit qu'il se face en une police un quatriesme estat de gens manians les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Église, de la Noblesse et du Peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine autorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'ou il avienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires ; aussi rigoureusement condamnent celles-là un démanti souffert, comme celles icy un démanti revanché ; par le devoir des armes celuy-là soit degradé d'honneur et de noblesse qui souffre un' injure, et par le devoir civil celuy qui s'en venge encoure une peine

capitale? qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faite à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse il en est puny et chastié par les loix; et de ces deux pieces si diverses, se raportant toutesfois à un seul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-cy la guerre en charge; ceux-là ayent le gain, ceux-cy l'honneur; ceux-là le sçavoir, ceux-cy la vertu; ceux-là la parole, ceux-cy l'action; ceux-là la justice, ceux-cy la vaillance; ceux-là la raison, ceux-cy la force; ceux-là la robe longue, ceux-cy la courte en partaige.

Quant aux choses indifferentes, comme vestemens, qui les voudra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où depend leur grace et bien seance originelle, pour les plus monstrueux à mon gré qui se puissent imaginer, je luy donray entre autres nos bonnets carrez, cette longue queuë de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avec son attirail bigarré, et ce vain modelle et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le stille commun. Ains au rebours, il me semble que toutes façons escartées et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraye raison, et que le sage doit, au dedans, retirer son ame de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons et forme receues. La société publique n'a que faire de nos pensées; mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie propre, il la faut pré-

ter et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat très-injuste et très-inique. Car c'est la regle des regles et generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est.

νόμοις ἔπεσθαι τοῖσιν ἐγγύροισι καλόν.

En voicy d'un' autre cuvée. Il y a grand doute s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces jointes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler la moindre que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens ordonna que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la corde au col, afin que, si la nouvelleté n'estoit approuvée d'un chacun, il fût incontinent estranglé. Et celuy de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse asseurée de n'enfraindre aucune de ses ordonnances. L'ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrinys avoit adjousté à la musique ne s'esmoie pas si elle en vaut mieux ou si les accords en sont mieux remplis ; il luy suffit, pour les condamner, què ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette vieille espée roüillée de la justice de Marseille.

Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison, car j'en ay veu des effets très-dommageables. Celle qui nous presse depuis vingt

cinq ou trente ans, elle n'a pas tout exploicté, mais on peut dire avec apparence que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maux et ruines qui se font depuis sans elle et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez,

Heu ! patior telis vulnera facta meis !

Les premiers qui donnent le branle à un estat sont volontiers les premiers absorbez en sa ruïne. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à pareilles injures. Toutes sortes de nouvelle desbauche puisent en cette premiere et fœconde source les images et patrons à troubler nostre police. On lict en nos loix mesmes, faites pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises; et nous advient ce que Thucidides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publiques on les battisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amolissant leurs vrais titres. C'est pourtant, pour reformer nos consciences et nos creances, *honesto oratio est*. Mais le meilleur tiltre de nouvelleté est très-dangereux. Si me semble-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables et une si horrible corruption de meurs que les guerres civiles apportent et les muta-

tions d'estat en chose de tel poix, et les introduire en son pays propre.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme justice et utilité, mais nulle si apparente que l'exacte recommandation de l'obeissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique, et a soubmis son progrez et la conduite d'un si haut effect et si salutaire à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang mesme innocent de tant d'esleuz ses favoriz, et souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruict inestimable. Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suynt les formes et les loix de son pays, et celuy qui entreprend de les regenter et changer. Celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeissance et exemple: quoy qu'il face ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur. L'autre est en bien plus rude party: on ne peut changer qu'on ne juge du mal qu'on laisse, et du bien qu'on prend.

Et Dieu le sçache en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et l'autre party? C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse, où va elle? soubz quel tiltre se jette elle à quartier? Il advient de la leur comme

des autres medecines foibles et mal appliquées : les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschaufées, exasperées et aigries par le conflict, et si nous est demeurée dans le corps. Elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis, en maniere que nous ne la pouvons vuidier non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est-ce que la fortune, reservant tousjours son authorité au dessus de nos discours, nous présente aucune fois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent place, comme quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire : car de se tenir en tout et par tout en bride et en reigle contre ceux qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur avantage, c'est une dangereuse obligation et inégalité : d'autant que la discipline ordinaire d'un estat qui est en sa santé ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages Octavius et Caton, aux guerres civiles l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie que de la secourir aux despens de ses loix et que de rien remuer. Car à la vérité en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'aventure plus sagement fait de baisser la teste et prester un peu au coup que, s'ahur-

tant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds ; et vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vint et quatre heures ; et celuy qui remua pour cette fois un jour du calendrier ; et cet autre qui du mois de juin fit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estans pressez de leur loy qui defendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerans de toute nécessité que Lysander print de rechef cette charge, ils firent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine. Et, de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Periclés luy alleguant qu'il estoit defendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posée, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loüe Philopœmen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la nécessité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers evenemens de mesme conseil.

JAQUES Amiot, grand aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit-il à très-bonnes enseignes, encore que son origine fut estrangere), que durant nos premiers troubles au siege de Roüan, ce prince, ayant esté adverti par la royne, mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement par ses lettres de celuy qui la devoit conduire à chef, qui estoit un gentil'homme angevin ou manceau frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement ; mais, se promenant l'endemain au mont Sainte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Roüan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegée), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un autre evesque, il aperceut ce gentil'homme qui luy avoit esté remarqué, et le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il luy dict ainsi, le voiant desja pallir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher, car je suis instruit de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenans

et aboutissans des plus secretes pieces de cette menée), ne faillez sur vostre vie à me confesser la verité de tout ce dessein. » Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complisses), il n'eust qu'à joindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jetter; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos: « Venez ça. Vous ay-je autres-fois fait desplaisir? ay-je offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere? Il n'y a pas trois semaines que je vous congnois, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort? » Le gentil'homme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party; et qu'aucuns luy avoyent persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté d'extirper en quelque maniere que ce fût un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offence, et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu homicider sans raison. Allez vous en, retirez vous, que je ne vous voye plus icy; et, si vous estes sage, prenez doresnavant en voz entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux là. »

L'empereur Auguste, estant en la Gaule, receut certain advisement d'une conjuration que luy brassoit Lucius Cinna. Il delibera de s'en venger, et manda

pour cest effect au lendemain le conseil de ses amis; mais la nuict d'entredeux, il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius. Et produisoit en se pleignant plusieurs divers discours : « Quoy donq, faisoit-il, sera il dict que je demeureray en crainte et en alarme, et que je lairray mon meurtrier se promener cependant à son ayse? S'en ira il quitte ayant assailly ma teste, que j'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer et par terre? Et après avoir estably la paix universelle du monde, sera il absouz ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier? » Car la conjuration estoit faicte de le tuer, comme il feroit quelque sacrifice. Après cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommençoit d'une vois plus forte, et s'en prenoit à soy-mesme : « Pourquoi vis tu, s'il importe à tant de gens que tu meures? N'y aura-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez? Ta vie vaut elle que tant de dommage se face pour la conserver? » Livia sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receuz? luy fit elle. Fais ce que font les medecins : quand les receptes accoustumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité tu n'as jusques à cette heure rien profité : Lepidus a suivy Salvidienus, Murena Lepidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio. Commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu, pardonne le; de te nuire mes-huy il ne pourra, et profitera à ta gloire. » Auguste fut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de

son humeur, et, ayant remercié sa femme et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on fit venir à luy Cinna tout seul; et, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre et fait donner un siege à Cinna, il lui parla en cette maniere : « En premier lieu je te demande, Cinna, paisible audience. N'interrons pas mon parler, je te donray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que, t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ay en fin rendu si accommodé et si aisé que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'ottroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent tousjours combatu avec moy. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que je ne serois pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie et de telle façon. » Et, le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adjouta il, le fais tu? Est-ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peus pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernièrement un procez par la faveur d'un simple libertin. Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en autre chose que à entreprendre Cæsar? Je le quitte, s'il n'y a que

moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosses et Serviliens te souffrent? et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse? » Après plusieurs autres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dit-il, je te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide que je te donnay autres-fois à ennemy. Que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receüe. » Et se despartit d'avec luy en cette maniere. Quelque temps après, il luy donna le consultat, se pleignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et fut seul fait par luy heritier de ses biens. Or, depuis cet accident qui advint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut jamais de conjuration ny d'entreprise contre luy, et receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de mesmes au nostre, car sa douceur ne lé sceut garantir qu'il ne cheut depuis aux lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence, et au travers de tous nos projects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenemens.

Nous appellons les medecins heureux quand ils arrivent à quelque bonne fin, comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peut maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoin que le hazart et la fortune preste la main à ses opera-

tions. Je croy d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra, car nous n'avons, Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres, car je la mesprise bien tousjours; mais, quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre, et respons à ceux qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyens de soustenir l'effort et le hazart de leur breuvage. Je laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit garnie de dents et de griffes pour se deffendre des assaux qui luy viennent, et pour maintenir cette texture de quoy elle fuit la dissolution. Je crain, au lieu de l'aller secourir ainsi comme elle est aux prises bien estroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or je dy que non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies poëtiques qui emportent leur autheur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bon heur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les reconnoit venir d'ailleurs que de soy et ne les avoir aucunement en sa puissance, non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvemens et agitations extraordinaires qui les poussent au delà de leur dessein? Il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception et sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration et qui l'estonnent. Mais la fortune montre

bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'invention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant lecteur descouvre souvant és escrits d'autruy des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et apperceües, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chacun void comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du sort et du bonheur meslé parmy : car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand chose; plus elle est aigue et vive, plus elle trouve en soy de foiblesse, et se deffie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla, et quand je me prens garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voi, ce me semble, que ceux qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit, et que la pluspart de l'entreprinse ils l'abandonnent à la fortune, et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent tous les coups au delà des bornes de tout discours; il survient des allegresses fortuites et des fureurs estrangeres parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison : d'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'aleguer à leurs gens qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voilà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous aporte l'impuissance de voir et choisir ce qui

est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens et circonstances de chaque chose tirent quant et elle, le plus seur, quand autre consideration ne nous y convieroit, est à mon advis de se rejeter au parti où il y a plus d'honnesteté et de justice, et puis qu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousjours le droit. Comme en ces deux exemples que je vien de proposer, il n'y a point de doute qu'il ne fût plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offence de la pardonner que s'il eust fait autrement. S'il en est mes-advenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein, et ne sçait on, quand il eust pris le party contraire, s'il eust eschapé la fin à laquelle son destin l'appelloit, et si eust perdu la gloire d'une si notable bonté.

Il se void dans les histoires force gens en cette crainte, d'où la plus part ont suivi le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faisoit contr'eux, par vengeance et par supplices; mais j'en voy fort peu ausquels ce remede ait servy, tesmoing tant d'empereurs romains. Celuy qui se trouve en ce dangier ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est-il mal aisé de se garentir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de connoistre les volontez et pensemens interieurs de ceux qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde et estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez, quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousjours maistre de celle d'autruy. Et puis ce continuel soupçon, cette deffiance qui met le prince en doute de tout le

monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion, estant adverty que Callipus espioit les moyens de le faire mourir, n'eust jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoît mieux mourir que vivre en cette misere d'avoir à se garder non de ses ennemys seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect et plus courageusement, quand, ayant eu advis par une lettre de Parmenion que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner, en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté. Fut ce pas exprimer cette resolution que si ses amys le vouloit tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? La vaillance n'est pas seulement à la guerre : ce prince est le souverain patron des actes hazardeux; mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cestuy-cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui preschent aux princes le soubçon et la defiance si attentive, sous couleur de leur prescher leur seurté, leur preschent leur ruyne et leur honte. Rien de noble ne se faict sans hazard. Je sçay un grand de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions, qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune reconciliation de ses anciens ennemys, se tienne à part et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye.

La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye de hautes executions. A une vie royalle et

fameuse, il faut, au rebours, prester peu et porter la bride courte aux soubçons : la crainte et la deffiance attirent l'offence et la convient. Le plus deffiant de nos roys établit ses affaires, principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemys, monstrant avoir entiere fiance d'eux, affin qu'ils la prinsent de luy. A ses legions mutinées et armées contre luy, Cæsar oppoisoit seulement l'autorité de son visage et de ses paroles, et se fioit tant à soy et à sa fortune qu'il ne craingnoit point de l'abandonner et commettre à une armée seditieuse et rebelle.

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peut représenter bien entiere et naïfve que par ceux ausquels l'imagination de la mort et du pis qui peut advenir après tout ne donne point d'effroy, car de la présenter tremblante, encore douteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille : c'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'autruy, de s'y aller soumettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contrainte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance un gentilhomme commandant à une grande province empressé à l'esmotion d'un peuple furieux. Pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu très-asseuré où il estoit et se rendre à cette tourbe mutine, d'où mal luy print et y fut miserablement tué ; mais il ne me semble pas que sa faute fut tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on

le reproche à sa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de douceur, d'humilité et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en flatant que commandant, et en requerant plustost qu'en remonstrant ; et estime que la fermeté, l'autorité et une contenance de parole convenable à son rang et à la dignité de sa charge luy eust mieux succédé, aumoins avec plus d'honneur et de bien-seance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité que l'humanité et la douceur, il recevra bien plustost la reverence et la craincte. Je luy reprocherois aussi qu'ayant pris une si hazardeuse et belle resolution de se jetter foible et en pourpoint emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit avaller entiere et n'abandonner sa constance, là où il luy advint, après avoir recogneu le danger de prés, de se remplir l'ame et le front de repentance, n'ayant plus autre soing que de sa conservation ; si qu'abandonnant son premier rolle de regler et guider, et cedant plustost que s'opposant, il attira cet orage sur soy, employant tous moyens de le fuyr et eschaper.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secretes, et n'en est point où en plus grande seurté on les puisse exercer). Il y avoit publiques notoires apparences qu'il n'y faisoit pas bon pour aucuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa plusieurs et divers conseils, comme en chose difficile et qui avoit beaucoup de poids et de suyte ; le mien fut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doubte, et qu'on s'y

trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoy les autres opinions visoyent le plus), qu'au contraire on sollicitast les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes en l'honneur des assistans et n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et nous engendra dés lors en avant une mutuelle et utile confidence.

La voye qu'y tint Julius Cœsar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement, il essaya par clemence et douceur à se faire aymer de ses ennemys mesmes, se contentant aux conjurations, qui luy estoyent descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty. Cela faict, il print une très-noble resolution d'attendre sans effroy et sans sollicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune : car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

Un estrangier ayant dict et publié partout qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses sujets machineroyent contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius, en estant adverty, le fit appeller à soy pour l'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy fist delivrer un talent et se ventast d'avoir appris de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne et luy fit compter six cens escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un

homme incogneu qu'en recompense d'un très-utile apprentissage, et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis et qu'il ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent.

Il me souvient d'avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint, un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier où il s'estoit tapy, et faillit de le découvrir. Mais luy, sur ce point là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desjà si longtemps duré pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieux de passer une fois le pas que de demeurer tousjours en ceste transe, luy mesme les r'apella et leur trahit sa cachete, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard et hardy : si croy-je qu'encore vaudroit-il mieux le prendre que de demeurer en la fievre continuele d'un accident qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, de tourment et d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quel-

que consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité, en mon enfance, de voir és comedies italiennes tousjours un pedante pour badin, et le surnom de magister n'avoit guiere plus honorable signification parmy nous. Car, leur estant donné en gouvernement et en garde, que pouvois-je moins faire que d'estre jalous de leur reputation? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres; mais en cecy perdois je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne, car Plutarque dit que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains et de mespris. Depuis, avec l'eage, j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *ma-*

gis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame garnie de la connoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus esveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. « A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes et si grandes, il est necessaire, me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un, que la sienne se foule, se contraingne et rapetisse pour faire place aux autres. » Je dirois volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, aussi l'action de l'esprit par trop d'estude, et que l'ame, saisie et embarrassée de tant de diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et que cette grande charge la tienne comme courbe et croupie. Mais il en va autrement, car nostre ame s'elargit d'autant plus qu'elle se remplit, et aux exemples des vieux temps il se voit, tout au rebours, que les plus suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, les plus grands capitaines, et les meilleurs conseillers aux affaires d'Estat, ont esté ensemble les plus sçavans.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois, à la verité, mesprizez par la liberté comique de leur tems, mais au rebours des nostres : car on envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere et inimitable, réglée à certains discours hautains et hors d'usage; ceux-cy, on les des-

deigne comme estans au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie et des mœurs basses et viles après le vulgaire. Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en tout' autre perfection et excellance. Et tout ainsi qu'on dit de ce geometrien de Siracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation pour en mettre quelque chose en pratique à la deffense de sa patrie, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables et des effets surpassans toute creance humaine, desdaignant toutefois luy mesme toute ceste sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu et gasté la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le jouet; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aïse si haute, qu'il paroïsoit bien leur cœur et leur âme s'estre merueilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais leurs imaginations, logées au dessus de la fortune et du monde, leur faisoient trouver les sieges de la justice et les thrones mêmes des roys, bas et viles. Un d'entr'eux, Thalés, accusant quelque fois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie, par pasetemps, d'en montrer l'experience, et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit et du gain, dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles.

Par ainsi je quitte cette raison, et croy qu'il vaut mieux dire que cela vienne à nos maistres d'escole de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences, et qu'à la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ny les escoliers ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus sçavans. De vray, le soing et la despence de nos peres ne vise qu'à nous garnir la teste de science ; du jugement et de la vertu, nulles nouvelles. Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du grec ou du latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement vuide. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grein et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits, ainsi nos pedantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent. Mais, qui pis est, leurs escoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye, inutile à tout autre usage et emploite qu'à compter et jeter. Nous sçavons dire : Cicero dit ainsi, voilà l'opinion de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote ; mais nous, que disons nous nous mesmes ? qu'opinons nous ? que jugeons nous ? Autant en feroit bien un perroquet.

Cette façon me fait justement souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que, quand il escherroit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils supplissent sa place et fussent tous prêts à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier, et pensoit ce sçavoir estre sien par ce qu'il estoit en la teste de ses gens; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies. Nous de mesmes, nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'autruy, et puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formarent si grand capitaine et si advisé, sans l'essay et sans l'experience, les eût prises à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy que nous aneantissons nos forces. Me veus-je armer contre la crainte de la mort, c'est aux despens de Seneca. Veus-je tirer de la consolation pour moy ou pour un autre, je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autruy, au moins

sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστήν, ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός.

Je haï, dict-il, le sage qui n'est pas sage pour soy mesmes.

*Si cupidus, si
Vanus et Euganea quamtumvis vilior agna.*

Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymeroy aussi cher que mon escolier eût passé le temps à jouër à la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le revenir de là, après quinze ou seze ans employez : il n'est rien si mal propre à mettre en besongne ; tout ce que vous y recognoissez d'avantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé qu'il n'estoit party de la maison. Mon vulgaire Perigordin les appelle fort plaisamment *Lettreferits*, comme si vous disiez lettre-ferus, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le paisant et le cordonnier, vous leur voiez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent : ceux cy, pour se vouloir eslever et jandarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'ambarrassant et enpetrant sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles, mais qu'un autre les accommode ; ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade ; ils vous ont des-jà rempli la teste de loix, et si n'ont encore conceu le neud de la cause ; ils sça-

vent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de pasetemps, ayant affaire à un de ceux cy, contrefaire un jargon de propos sans suite, et tissu de toutes pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debatre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit, et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robe.

*Vos, o patritius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.*

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'estand bien loing, il trouvera, comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux, sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui, n'ayant faict autre profession que des lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fut il y a mil' ans, n'avoit toutefois rien de pedantesque que le port de sa robe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtsane, qui sont choses de neant; et hai nos gens qui supportent plus mal-aysément une robe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes quel homme il est. Car au dedans, c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon esciant jetté en propos eslongnez de son gibier et de

son usage : il y voyoit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eût jamais faict autre mestier que la guerre et affaires d'Estat. Ce sont natures belles et fortes,

*Queis arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan,*

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux et qu'elle nous amende, ou elle est vaine et inutile.

Il y a aucuns de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science; les autres y ajoutent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile; et encore que ces deux pieces soyent necessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du jugement : cette icy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette icy. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἢ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῆ.

A quoy faire la science si l'entendement n'y est? Pleût à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience comme elles sont encore de science. Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arrouser, il l'en

faut teindre; et, s'il ne la change, et amende son premier estat imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre mesme, s'il est en main foible et qui n'en sçache l'usage.

A l'aventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux fames, et que François, duc de Bretagne, filz de Jean cinquiesme, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit qu'il l'en aymoît mieux, et qu'une fame estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy en bute, par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme et de la theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, puis qu'elles ne nous aprennent ny à bien penser ny à bien faire?

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, comme les autres nations font les lettres. Et m'a semblé chose digne de très-grande consideration que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la ve-

rité monstrueuse par sa perfection, si songneuse pourtant de la nourriture des enfans comme de sa principale charge, et au gîte mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de l'apprentissage des lettres : comme si cette genereuse jeunesse, desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vailance, prudence et justice. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions; et s'ils condamnoient et loüoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement et apprenoient la justice. Astiages, en Xenophon, demande à Cyrus conte de sa dernière leçon : « C'est, dict-il, qu'en nostre escole un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à un de ses compagnons de plus petite taille, et lui osta son saye, qui estoit plus grand. Nostre precepteur m'ayant faict juge de ce different, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait, car je m'estois arresté à considerer la bien seance, et il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. » Et dict qu'il en fut foité, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de *τύπτω*. Mon regent me feroit une belle harengue *in genere demonstrativo* avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette là. Ils ont voulu couper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent

que nous apprendre la prudence, la prud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay mesmes de l'action, en les formant et moulant vivement non seulement de preceptes et parolles, mais principalement d'exemples et d'œuvres: afin que ce ne fût pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne fût pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfans apprinsent. « Ce qu'ils doivent faire encore estants hommes », respondit-il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dict-on, aux autres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislatureurs, des magistrats et empereurs d'armée; à Athenes on aprenoit à bien dire, et icy à bien faire; là à se desmeler d'un argument sophistique et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez, icy à se desmeler des appats de la volupté et à rabatre d'un courage invincible les menasses de la fortune et de la mort; ceux là s'embesongnoient après les parolles, ceux cy après les choses; là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si, Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts, tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses en-

fans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhétique ou dialectique, mais pour apprendre (ce dict-il) la plus belle science qui soit, asçavoir la science d'obeïr et de commander.

CHAPITRE XXVI.

*De l'Institution des enfans. A Madame Diane de Foix,
Contesse de Gurson.*

JE ne vis jamais pere, pour bossé ou boiteux que fût son fils, qui laissast de l'avoüer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cet affection, qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathématique, et en gros ce à quoy elles visent; mais de y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude de Platon ou d'Aristote, ou opiniaté après quelque science solide, je ne l'ay jamais faict : ce n'est pas mon occupation.

L'Histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge; mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tatons, chancelant, bronchant et chopant; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait : je voy encore du païs au delà, mais d'une veuë trouble et en nuage, que je ne puis desmeler. Et puis, entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict à tous coups, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je vien de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnoistre au prix de ces gens là si foible et si chetif, si poisant et si endormy, je me fay pitié ou desdain à moy mesmes. Si me gratifié-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer aux leurs, et dequoy aussi j'ay au moins cela, qu'un chacun n'a pas, de connoistre l'extreme difference d'entre eux et moy; et laisse ce neant-moins courir mes inventions ainsi foibles et basses comme je les ay produites, sans en replastrer et recoudre les defaux que cette comparaison m'y a descouvert : car autrement j'engendrerois des

monstres, comme font les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant vont semant des lieux entiers des anciens autheurs pour se faire honneur de ce larrecin; et c'est au contraire, car cett' infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage. J'avois trainé languissant après des parolles françoises si exangues, si descharnées et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoient voirement que parolles françoises. Au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche et eslevée jusques aux nuës; si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust esté excusable: c'estoit un precipice si droit et si coupé, que des six premieres parolles je conneuz que je m'envolois en l'autre monde. De là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus onques plus le cœur de m'y ravaler. Si je fardois l'un de mes discours de ces riches peintures, il esclaireroit par trop la bestise des autres.

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soyent ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien: car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire; je ne vise icy qu'à découvrir moy mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouveau apprentissage me change. Je n'ay point l'au-

thorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy.

Quelcun donq', ayant veu l'article precedant, me disoit chez moy l'autre jour que je me devoiy estre un peu estendu sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avoy quelque suffisance en ce subject, je ne pourroi la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse, Madame, pour commencer autrement que par un masle); car, ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra, outre ce que l'ancienne possession que vous avez de tout temps sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche; mais, à la verité, je n'y entens sinon cela que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit où il se traite de la nourriture et institution des enfans. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et fauces, qu'il est mal-aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles et mille autres, combien ils se sont disconvenuz à eux mesmes. Les petits des ours, des chiens, monstrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent, et masquent facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles: d'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent et employe

l'on beaucoup d'aage à dresser des enfans aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre goust. Toutes-fois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousjours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on ne doit s'appliquer aucunement à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons, des mouvemens de leur enfance.

Madame, c'est un grand ornement que la science et un util de merueilleux service, et notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fiere de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, Madame, par ce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur et qui estes d'une race lettrée, car nous avons encore en main les escrits de ces anciens comtes de Foix d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres qui estendront la connoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles, je vous veux dire là dessus une seule fantasie que j'ay contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, ell' a plusieurs autres grandes parties ; mais je n'y touche

point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres et la discipline, non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'autrui), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en tirer un habil'homme qu'un homme sçavant, je voudrois aussi qu'on fût soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine, et qu'on y requist tous les deux, mais plus les meurs et l'entendement que la science, et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de crier à nos oreilles comme qui verseroit dans un antonnoir, et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dict. Je voudrois qu'il corrigest un peu cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençast à la mettre sur le trottoër, luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle mesme, quelquefois luy monstrant chemin, quelquefois luy laissant prendre le devant. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour ; qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait non par le tesmoignage de sa memoire, mais de son jugement. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a

encore bien pris et bien fait sien. C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomac n'a pas fait son operation s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. On ne cherche reputation que de science. Quand ils disent : c'est un homme sçavant, il leur semble tout dire; leur ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte au service des fantasies d'autruy, basse et croupie sous l'autorité de leur leçon. On les a tant assubjectis aux cordes, qu'ils n'ont plus de franches allures : leur vigueur et liberté est esteinte.

Je vy privément à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est : que la touche et reigle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu et tout dict. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et injurieusement interpretée, le mit autrefois et tint long temps en grand accessoire à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par autorité et à credit; les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens; qu'on luy propose cette diversité de jugemens : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute.

Che non men che saper dubbiar m'aggrada.

Car, s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les

leurs, ce seront les siennes. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes, et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premierement qu'à qui les dict après. Les abeilles pilotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thin ny marjolaine : ainsi, les pieces empruntées d'autrui, il les transformera et confondera, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son jugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former.

C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui voyt et qui oyt, c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne; toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes nous le rendons servile et couârd, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la Rethorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler et mettre en besongne. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa rotonda*, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance, et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bon'heure, la langue ne se peut façonner.

Aussi bien est-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens : cette amour naturelle les attendrist trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement, comme il faut, et sans delicatesses ; ils ne le scauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, ny le voir hazarder tantost sur un cheval farouche, tantost un floret au poing, tantost un' harquebouse. Car il n'y a remede qui en veut faire un homme de bien : sans doubte il le faut hazarder un peu en ceste jeunesse, et souvent choquer les regles de la medecine.

*Vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus.*

Et puis l'autorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la connoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine d'exploiter nostre marchandise que d'en acquerir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualitez très-commodes à la conversation des hommes. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre goust. On luy apprendra de n'entrer en discours ou contestations que où il verra un champion digne de sa luite, et là mesmes à n'emploier pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussi tost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesmes par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript : il n'est engagé à aucune cause que par ce qu'il l'ap-preuve, ny ne sera du mestier où se vent à purs

deniers contans la liberté de se pouvoir raviser et reconnoistre.

Que sa conscience et sa vertu reluisent jusques à son parler. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperceue que par luy, c'est un effet de jugement et de sincerité, qui sont les principales qualitez qu'il cherche. On l'avisera, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout; car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance. J'ay veu, cependant qu'on s'entrenoît au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un mason, un passant, il faut tout mettre en besongne et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesmes, et foiblesse d'autrui luy sera instruction. A contreroller les graces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemaigne;

*Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat.*

Il s'enquerra des meurs, des moyens et des alliances de

ce prince, et de celuy-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre et très-utiles à sçavoir.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veut; mais qui veut aussi, c'est un estude de fruit inestimable. Quel profit ne fera-il, en ceste part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souviene où vise sa charge, et qu'il n'imprime pas tant à son disciple où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourût là; qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. Il y a dans cet auther beaucoup de discours estandus très-dignes d'estre sceus, car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, et se contente quelquefois de ne donner qu'une attainte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande : comme ce sien mot, que « les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule sillabe, qui est Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boitie de sa Servitude volontaire. Cela mesme de voir Plutarque trier une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement ayment tant la briefveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son juge-

ment que de son sçavoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux ephores des bons propos, mais trop longs: « O estrangier! tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. »

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de ce commerce des hommes. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous mesmes, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas, d'Athenes, mais du monde. Luy, qui avoit son imagination plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons qu'à nos pieds. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous tient au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant? Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage; et disoit le savoïart que, si ce sot de roy de France eût sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur que celle de son maistre. Mais

qui se presente, comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature en son entiere magesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe très-delicat, celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes soubz un genre, c'est le miroüer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuemens d'estat et changements de fortune nous instruisent à ne faire pas grande recepte de la ñostre. Tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies soubz l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argolets et d'un pouillier qui n'est conneu que de sa cheute. L'orgueil et la fiereté de tant de pompes estrangieres, la magesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure la veüe à soustenir l'esclat des nostres sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde ! Ainsi du reste.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à la-

quelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle. On luy dira,

*Quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis
Quantum largiri deceat; quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locaverit in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur;*

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on connoit le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte,

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre et à sçavoir bien mourir et bien vivre.

*Sapere aude,
Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,
Rusticus exspectat dum defluat amnis, at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.*

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans,

*Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua;*

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphere avant que les leurs propres :

Τί Πλειάδεσσι κάμοι;
Τί δ' ἀστράσι Βούττω;

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, musique, geometrie, rhetorique; et la science qu'il choisira ayant desjà le goust et jugement formé, il en viendra bien tost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre; tantost son gouverneur luy fournira de l'auteur mesme propre à cette fin de son institution, tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschée. Et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, de qui à chaque besoing il retire les munitions qu'il luy faudra, pour après à sa mode les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisans, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit, rien qui vous chatouille; en cette cy l'ame trouve où mordre, où se paistre et où se gendarmer. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie ce soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, de nul usage et de nul pris. Je croy que ces ergotismes en sont cause

qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et horrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gail-lard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : « Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaye, vous n'êtes pas en grand discours entre vous. » A quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ, ou qui cherchent la derivation des comparatifs χειρῶν et βέλτιον, et des superlatifs χειρῖστον et βέλτιστον, qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur silence; mais, quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouir ceux qui les traictent, non les renfroigner et contrister. »

*Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque
Inde habitum facies.*

L'ame qui loge la philosophie doit par sa santé rendre sain encores le corps; elle doit faire luire jusques au dehors son contentement, son repos et son aise, doit former à son mole le port extérieur, et le garnir par consequent d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et allegre, et d'une contenance rassise et debonnaire.

C'est *Barroco* et *Baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi marmiteux et enfumés; ce n'est pas elle, ils ne la connoissent que par ouïr dire. Comment? elle faict estat de serainer les tempestes de la fortune, et d'apprendre la fain et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons grossieres, maniables et palpables. Puis que c'est elle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique l'on?

*Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota.*

On nous aprent à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable, au partir de la nourrisse, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, proüesse, la magnanimité et temperance, et l'assurance de ne rien craindre; et, avec cette munition, il l'envoya encores enfant subjuguier l'empire du monde avec

seulement 30000 hommes de pied, 4000 chevaux et quarante deux mille escuz. Les autres arts et sciences, dict-il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

*Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.*

Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne cet enfant dans un college, je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole; je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehene et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaiz, ny ne veux gaster ses meurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'autruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bon'heure, et n'avoit guieres de tenue. A la vérité, nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceuë, et hommes faicts on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des meurs, sera sa principale leçon, a ce pri-

vilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur, estant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire; » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on quasi dire de toutes les autres sciences : mais quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne doit estre refusée ny aux festins ny aux jeux; et Platon l'ayant conviée à son Convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle, et accommodée au temps et au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires.

*Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocet.*

Ansi sans doute il chomera moins que les autres; mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mesmes et les exercices seront une partie de l'estude : la course, la

luite, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entre-gent, se façonne quant et quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et, comme dict Platon, il ne faut pas les exercer l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à mesme timon.

Au demeurant, toute cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme aux colleges, où, au lieu de convier les enfants aux lettres et leur en donner goust, on ne leur presente à la verité que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force, il n'est rien à mon advis qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endurez pas : endurez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il luy faut mespriser : ostez luy toute mollesse et delicatesses au vestir et coucher, au manger et au boire ; accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux.

Toute estrangeté et particularité en nos meurs et conditions est evitable, comme ennemie de communication et de société : j'en ay veu fuir la senteur des pommes plus que les harquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge à voir de la cresse, d'autres à voir bransler un lict de plume, comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'avanture, à cela quelque propriété occulte, mais on l'esteindroit à mon

advis, qui s'y prendroit de bon' heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que, sauf la biere, mon goust est accommodable a toutes choses dequoy on se pait.

Le corps encore souple, on le doit à cette cause plier à toutes façons et coustumes ; et pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aus exces, si besoing est : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Calisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il folastrera, il se desbauchera avec son prince : je veux qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi eslongné de ces débordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour le nécessité des affaires du roy en Allemagne : il le print de cette mesme façon, et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayans à pratiquer cette nation. J'ai souvent remarqué avec grand'admiration cette merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé, surpassant tantost la somptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lace-

demoniène , autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionië.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.

Tel voudrois-je former mon disciple.

*Quem duplici panno patientia velat
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque.*

Voicy mes leçons, où le faire va avec le dire. Car à quoy sert il qu'on presche l'esprit, si les effects ne vont quant et quant? On verra à ses entreprises s'il y a de la prudence, s'il y a de la bonté en ses actions, de l'indifférence en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau. Il ne faut pas seulement qu'il die sa leçon, mais qu'il la face. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens, que c'estoit par ce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux escritures. Comparez, au bout de 15 ou 16 ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne die plustost plus que moins qu'il ne doit; toutesfois la moictié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses; encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties; et autres cinq pour le moins à les sçavoir brevement

mesler et entrelasser de quelque subtile façon. Laissons cela à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deça de Clery, deux regens qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre ; plus loing derriere eux, je descouvris une troupe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucaut. Un de mes gens s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentil'homme qui venoit après luy. Luy, qui n'avoit pas veu ce trein qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentil'homme, c'est un grammairien, et je suis logicien. » Or nous qui cerchons icy, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentil'homme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien garny de choses, les parolles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous à mon advis que c'est que cela ? ce sont des ombres qui leur viennent de quelques conceptions informes qu'ils ne peuvent desmeler et esclaircir au dedans, ny par consequant produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux mesmes ; et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est à l'acouchement, mais qu'ils ne font que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens que qui a en l'esprit une vive imagination

et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines s'il est muet.

Verbaque prævisam rem non invita sequentur.

Et, comme disoit cet autre, aussi poëtiquement en sa prose, *cum res animum occupavere, verba ambiunt*. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquais ou une harangiere du Petit pont; et si vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu à l'adventure aux regles de leur langage que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benivolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple et naifve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de gouster la viande plus massive et plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoyent venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Policrates : après qu'il les eust bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu, et quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien cameus. Et quoy cet autre? Les Atheniens estoyent à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affeté, se presenta avec un beau discours premedité sur

le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple à sa faveur; mais l'autre, en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dict, je le feray. » Au fort de l'éloquence de Cicero, plusieurs en estoyent tirez en admiration; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit-il, un plaisant consul. » Aille devant ou après, un vif argument, un beau traict est tousjours de saison. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon poeme : laissez luy allonger une courte syllabe s'il veut, pour cela non force; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien joué leur rolle, voylà un bon poete, diray-je, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

*Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est
Posterius facias, præponens ultima primis...
Invenias etiam disjecti membra poetæ,*

Il ne se démentira point pour cela; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tensat, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : « Elle est composée et preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers. » Ayant les choses et la matiere en l'ame disposée et rangée, il mettoit en peu de compte les mots, les pieds et les cesures, qui sont à la vérité de fort peu au pris du reste. Et qu'il soit ainsi : depuis que

Ronsard et du Bellay ont mis en honneur nostre poesie françoise, je ne vois si petit apprentis qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu près comme eux mesmes. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poetes; mais comme il leur a esté bien aisé de représenter leurs rithmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un et les délicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon fait boire, le boire desaltere, parquoy le jambon desaltere. » Si ces sottes finesses luy doivent persuader une mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effect et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë pour courir après un beau mot. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive si le françois n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naif, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, plustost difficile que ennuieux, esloigné d'affectation et d'artifice, desreglé, descousu et hardy: chaque lopin y face son corps; non pedantesque, non fratesque, non pleideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cæsar.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens, de laisser

pendre son reistre, de porter sa cape en escharpe, et un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, et nonchallante de l'art; mais je la trouve encore mieus employée en la forme du parler. Je n'ayme point de tisure où les liaisons et les coutures paroissent : tout ainsi qu'en un corps il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines. Les Atheniens (dict Platon) ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler; les Lacedemoniens, de la briefveté; et ceux de Crete, de la fecundité des conceptions plus que du langage : ceux-cy sont les miens. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoyent ses mignons; les autres λογοφίλους, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire, mais non pas si bonne qu'on la fait; et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce; c'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy mesmes : s'en servira qui voudra.

Feu mon pere, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues estoit la seule cause pourquoy

nous ne pouvions arriver à la perfection de science des anciens Grecs et Romains, d'autant que le langage ne leur couloit rien ; je ne les en croy pas, que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut que en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Alleman, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et trèsbien versé en latine. Cettuy-cy, qu'il avoit faict venir exprés et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eust aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir pour m'accompagner et servir, et soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable, que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloyent en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fit : mon pere et ma mere y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avois plus de six ans avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque ; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet et sans contrainte, j'avois appris du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le

sçavoit, car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux autres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Groucchi, qui a escrit *de comitiis Romanorum*; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Bucanan, ce grand poëte escossois; Marc Antoine Muret, qui m'ont esté precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craingnoient eux mesmes à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dit qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans, et qu'il prenoit le patron de la mienne; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseignoit me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons à la maniere de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car, entre autres choses, il avoit esté conseillé sur tout de me faire gouster la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre desir, et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : je dis jusques à telle superstition que, par ce que aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tandre des enfans de les esveiller le matin en effroy et en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à

coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument ; et ne fus jamais sans homme qui m'en servît.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et le jugement et l'affection d'un si bon pere, auquel il ne se faut nullement prendre s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : le champ sterile et incommode ; car quoy que j'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traitable, j'estois parmi cela si poisant, mol et endormi, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas mesme pour me mener jouer. Ce que je voyois, je le voyois d'un jugement bien seur et ouvert, et soubs cette complexion endormie nourrissois des imaginations bien hardies et des opinions eslevées au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois moussé, et qui n'alloit qu'autant qu'on le guidoit ; l'apprehension, tardive ; l'invention, stupide ; et après tout un incroyable defaut de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa en fin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës, et se rengea à l'usage et à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit aportées d'Italie ; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, très-florissant pour lors et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien ad-

jouster ou soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs suffisans, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des colleges; mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desacoustumance j'ay perdu tout l'usage; et ne me servit cette mienne nouvelle institution que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : car à treize ans que je sortis du college, j'avoy achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la verité sans aucun fruit que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que j'euz aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide. Car environ l'aage de sept ou huict ans, je me desrobois de tout autre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aisé livre que je cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy la jeunesse s'amuse, je n'en connoissois pas seulement le nom, ny fais encore le corps, tant exacte estoit le soing qu'on avoit à mon institution. Je m'en rendois plus lache à l'estude de mes autres leçons contraintes. Là, il me vint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et autres pareilles. Car par là j'enfilay tout d'un train Vergile en l'Æneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, lurré tousjours par la douceur du subject. S'il eût esté

si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse raporté du college que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre noblesse. Il s'y porta bien dextrement, faisant semblant de n'en voir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant que à la desrobée gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres estudes plus necessaires; car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion : aussi n'avoit la mienne autre vice que la pesanteur et paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la stupidité, non pas de la malice.

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes qu'elle digeroit seule et sans aucune communication. Et, entre autres, je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et à la violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprendois? Car avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus,

j'ay soustenu les premiers personnages és tragedies latines de Bucanan, de Puerente et de Muret, qui se representarent en nostre college de Guienne, avec dignité. En quoy Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand et plus noble principal de

France, et m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice que je ne meslouë point aux jeunes enfans de maison, et ay veu nos princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement et louablement. Car j'ay tousjours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbattemens, et d'injustice ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et jeux; la société et amitié s'en augmente, et puis on ne leur sçauroit condonner des passetemps plus reglez que ceux qui se font en presence d'un chacun, et à la veüe mesme du magistrat, et trouverois juste que le magistrat et le prince à ses despens en gratifiast quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle.

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allecher l'appetit et l'affection, autrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de foüet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAPITRE XXVII.

*C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre
suffisance.*

CE n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris autrefois que la creance, c'estoit comme un' impression qui se faisoit en nostre ame ; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes et les malades estoyent plus subjects à estre menez par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sottie presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisoy ainsin autrefois, et si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorceries, ou faire quelque autre compte où je ne puisse pas mordre,

*Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque Thessala,*

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de

ces folies. Et à present je treuve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : non que l'experience m'aye depuis rien fait voir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi resoluement une chose pour fauce et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veuë ? Considerons au travers de combien de nuages et commandant à tastons on nous meine à la connoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté :

*Jam nemo, fessus satiate videndi,
Susplicere in cæli dignatur lucida templa ;*

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables que aucunes autres.

*Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes.*

Celuy qui n'avoit jamais veu de riviere, à la premiere

qu'il rencontra, il pensa que ce fût l'Océan; et les choses qui sont à nostre connoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

*Scilicet et fluvius qui non est maximus, eii est
Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.*

Il faut juger des choses avec plus de reverence de cette infinie puissance de Dieu, et plus de reconnoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vray-semblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens : car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir jusques où va la possibilité.

Quant on trouve dans Froissard, que le conte de Foix sceut en Bearn la defaite du roy Jean de Castille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer; et de ce mesme que nos annales disent, que le pape Honorius, le propre jour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques et les manda faire par toute l'Italie. Car l'autorité de ces tesmoins n'a pas à l'adventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy? si Plutarque, outre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne, à

plusieurs journées de là, fut publiée à Rome et semée par tout le monde, le mesme jour qu'elle avoit esté perdue; et si Cæsar tient qu'il est souvent advenu que la nouvelle a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gens là se sont laissez piper après le vulgaire, pour n'estre pas clair-voyans comme nous? Est-il rien plus delicat, plus net et plus vif que le jugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en jeu? rien plus esloigné de vanité? je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fay moins de conte. En quelle partie de ces deux là le surpassons nous? toutesfois il n'est si petit escolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy face sa leçon sur le progres des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dens Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe: son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire; mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere imprudence. Ce grand saint Augustin tesmoigne avoir veu sur les reliques saint Gervais et Protaise, à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veüe; une femme, à Carthage, estre guerrie d'un cancer par le signe de croix qu'une femme nouvellement baptisée luy fit; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison, avec un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur; et cette terre depuis transportée à l'église, un paralytique y estant apporté avoit esté soudain guerri; une femme en une procession ayant touché à la chasse saint Estienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoir recouvré la veüe qu'elle avoit pieça

perdue, et plusieurs autres miracles où il dict luy mesmes avoir assisté. Dequoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice et imposture? Est-il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, jugement et suffisance?

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traine quant et soy, de mespriser ce que nous n'entendons pas. Car après que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'etrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes des-jà obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble aporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance : il leur semble qu'ils font bien les moderez et les entenduz quand ils quittent et cedent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce, qu'ils ne voyent pas quel avantage c'est à celuy qui vous charge, de commancer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuivre sa victoire, ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legiers sont aucunefois très-importans. Ou il faut se submettre du tout à l'autorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeissance. Et d'avantage, je le puis dire pour l'avoir essayé.

ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans et bien fondez, j'ai trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesmes! combien de choses nous servoyent hier d'articles de foy qui nous sont aujourd'huy vaines mensonges! La gloire et la curiosité sont les deux fleaux de nostre ame. Cette cy nous conduit à mettre le nez par tout, et celle là nous defant de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Amitié.

CONSIDERANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus noble endroit et milieu de chaque paroy pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout au tour, il le remplit de crotèques, qui sont peintures fantas-

ques, n'ayant grace qu'en la variété et estrangeté. Que sont-ce icy aussi, à la verité, que crottesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Je vay bien jusques à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boitie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours auquel il donna nom *La Servitude volontaire*; mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé *Le Contre un*. Il l'escrivit par maniere d'essay, en sa premiere jeunesse, n'ayant pas atteint le dixhuitiesme an de son aage, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça és mains des gens d'entendement, non sans bien grande et meritée recommandation, car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peut faire; et si en l'aage que je l'ay conneu plus avancé, il eût pris un tel desseing que le mien de mestre par escrit ses fantaisies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheroient bien près de l'honneur de l'antiquité: car, notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, et croy qu'il ne

le veit onques depuis qu'il luy eschapa, et quelques memoires sur cet edict de janvier fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques, outre le livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere; et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fut montrée avant que je l'eusse veu, et me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite, que certainement il ne s'en lit guiere de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminé qu'à la société; or le dernier point de sa perfection c'est cetuy-cy. Car des enfans aux peres, c'est plustost respect qu'amitié : l'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux pour la trop grande disparité, et offenceroit à l'adventure les devoirs de nature, car ny toutes les secrettes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfans pour n'y engendrer une messeante privauté, ny les advertissemens et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroyent exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des nations où par usagé les enfans tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfans, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter, et naturellement l'un de-

pend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient jamais là. Il s'est trouvé jusques à des philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing celuy qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, se mit à cracher : « Et cela, dict-il, en est aussi bien sorty ; nous engendrons aussi bien des pouz et des vers. » Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. » C'est à la verité un beau nom et plein de dilection que le nom de frere, et à cette cause en fismes nous luy et moy nostre alliance; mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrampe merueilleusement et relasche cette soudure fraternelle : les freres ayants à conduire le progres de leur avancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se hurtent et choquent souvent. D'avantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaites amitez, pourquoy se trouvera elle en ceux cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques et le plus indulgent jusques à son extreme vieillesse, et estant

d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

*Et ipse
Notus in fratres animi paterni.*

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse à la verité de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

*Neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiam,*

est plus actif, plus cuisant et plus aspre ; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassize, toute douceur et pollissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené après ce qui nous fuit :

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;
Ne piu l'estima poi che presa vede,
Et sol dietro a chi fugge affretta il piede;

aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouist et s'alan- guist; la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujete à sacieté. L'amitié, au rebours, est jouye à mesure qu'elle est desirée, ne s'esleve, se nourrit, ny

ne prend accroissance qu'en la jouissance , comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en connoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais : la premiere maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte et forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir et marché, qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection : là où, en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Joint qu'à dire le vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrisse de cette sainte couture ; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, il est vray-semblable que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble ; mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, et cet' autre licence grecque est justement abhorrée par nos meurs.

Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement

amis et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié, dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un melange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer : il y a, ce semble, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire, ne sçay quelle force divine et fatale, mediatrice de cette union. Ce n'est pas une particuliere consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçay quelle quinte essence de tout ce melange qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne. Jedis perdre, à la verité, ne luy reservant rien qui luy fût propre ny qui fût sien.

Quand Lælius, en presence des consuls romains, lesquels après la condamnation de Tiberius Cracchus poursuivoient tous ceux qui avoyent esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eût voulu faire pour luy, et qu'il eut respondu : « Toutes choses. — Comment, toutes choses? suivit-il. Et quoy! s'il t'eût commandé de mettre le feu en nos temples? — Il ne me l'eût jamais commandé, replica Blosius. — Mais s'il l'eût fait? adjouta Lælius. — J'y eusse obey, respondit-il. » S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession, et ne se devoit départir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus, de laquelle il se pouvoit respondre comme de la

sienne. Mais toutefois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connoissance; et qu'ainsi sa responce ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire, par ce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée, quelque visage qu'elle eût, que je n'en trouvasse incontinent le vray ressort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble, elles se sont considérées d'une si ardante affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que non seulement je connoisoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy qu'à moy-mesme.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitez communes, car j'en ay autant de connoissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre ; mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit : il faut marcher en ces autres amitez la bride à la main, avec prudence et precaution ; la liaison n'est pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. « Aymez le (disoit Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez le comme ayant à l'aymer. »

Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage ordinaire. En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourrisiers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volonteZ en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les stoiciens, et comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de difference, comme bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volonteZ, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary et la femme, voulant inferer par là que tout doit estre à chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si en l'amitié, dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien-faict, qui obligeroit son compagnon : car, cherchant l'un et l'autre, plus que tout autre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy-là qui faict l'honneste et le courtois, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Et pour monstrer comment cela se pratique par

effect, j'en reciteray un ancien exemple, qui y est singulierement propre. Eudamidas corinthien avoit deux amis, Charixenus sycionien, et Aretheus corinthien. Venant à mourir estant pauvre, et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament: « Je legue à Aretheus de nourrir ma mere et l'entretenir en sa vieillesse; à Charixenus, de marier ma fille et luy donner le doüaire le plus grand qu'il pourra. Et au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament s'en moquerent; mais ses heritiers, en ayant esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'entr'eux, Charixenus, estant trespasé cinq jours après, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, et de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour. Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis : car cette parfaicte amitié dequoy je parle est indivisible, chacun se donne si entier à son amy qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volontez pour les conferer toutes à ce sujet. Les amitez communes, on les peut departir : on peut aymer en cestuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses meurs, en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste; mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle

soit double. Le demeurant de cette histoire convient très-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celui d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté; et tout ainsi que celui qui fut rencontré à chevauchons sur un baton, se jouant avec ses enfans, pria celui qui l'y surprit de n'en rien dire jusques à ce qu'il fût pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame le rendroit juge equitable d'une telle action, je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis. Mais, sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver nul bon juge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent laches au pris du goust que j'en ay; et en ce seul point les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

L'ancien Menander disoit celui-là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté : car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy que par la grace de Dieu je l'aye passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poi-

sante, pleine de contentement et de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles sans en rechercher d'autres ; si je la compare, dis-je, toute aux quatre ou cinq années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy,

*Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dii, voluistis) habebo,*

je ne fay que trainer languissant, et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout ; il me semble que je luy desrobe sa part,

*Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.*

j'estois desjà si fait et accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

*Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera?
Nec charus æque nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.*

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire, comme si eût-il bien faict à moy ; car, de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute

autre suffisance et vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

*Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis?*

*O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac? At certe semper amabo.*

Mais oyons un peu parler ce garçon de dix-huit ans.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dédit de le logger icy. Et affin que la memoire de l'auteur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont peu connoistre de prés ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fay nul doubte qu'il ne creût ce qu'il escrivoit, car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant; et sçay d'avantage que, s'il eût eu à choisir, il

eût mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlac, et avoit raison. Mais il avoit un' autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre très-religieusement aux lois sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de sa patrie, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eût bien plustost employé sa suffisance à les esteindre que à leur fournir dequoy les emouvoir d'avantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux-cy. Or, en eschange de cest ouvrage serieux, j'en substitue-
ray un autre, produit en ceste mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué. Ce sont 29 sonnets que le sieur de Poiferré homme d'affaires et d'entendement, qui le connoissoit long temps avant moy, a retrouvé par fortune chez luy, parmy quelques autres papiers, et me les vient d'envoyer : dequoy je luy suis très-obligé, et souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escriis, par-cy par-là, en fissent de mesmes.

CHAPITRE XXIX.

Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boetie à Madame de Grammont, comtesse de Guissen.

MADAME, je ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est desjà vostre, ou pour ce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui jugent mieux et se servent plus à propos que vous de la poësie; et puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive et animée comme vous faites par ces beaux et riches accords dequoy, parmy un million d'autres beautez, nature vous a estrenée. Madame, ces vers meritent que vous les chersiez, car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de mon-

sieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant, comme il les fit en sa plus verte jeunesse et eschaufé d'une belle et noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentent desjà je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subject folatre et desreglé.

SONNETS.

I.

*Pardon, amour, pardon; ó seigneur! je te voüe
 Le reste de mes ans, ma voix et mes escrits,
 Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris :
 Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advoüe.
 Helas! comment de moy ma fortune se joue!
 De toy n'a pas long temps, amour, je me suis ris.
 J'ay failly, je le voy, je me rends, je suis pris.
 J'ay trop gardé mon cœur, or je le desadvoüe.
 Si j'ay pour le garder retardé ta victoire,
 Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire.
 Et si du premier coup tu ne m'as abbatu,
 Pense qu'un bon vainqueur et nay pour estre grand,
 Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
 Il prise et l'ayme mieux, s'il a bien combatu.*

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, je le sens :
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traitz perçans,
Mais arc, traits et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines je porte,
Et des-jà j'ay perdu et le cœur et le sens.
Et quoy? si cest amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croistz, si tu peuz croistre, et amende en croissant.
Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te prometz,
Et pour te refreschir, des souspirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moings en naissant.

III.

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'agrandir et la peine et l'offence?
Plus ne suis fort ainsi que j'ay esté.
La raison fust un temps de mon costé :
Or, revoltée, elle veut que je pense
Qu'il faut servir, et prendre en recompence
Qu'oncq d'un tel neud nul ne fust arresté.
S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy qu'amour, sans que je le deserve,
Sans aucun droict, se vient saisir de moy,
Et voy qu'encor il faut à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison luy serve.

III.

*C'estoit alors, quand les chaleurs passées,
 Le sale Automne aux cuves va foulant
 Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
 Que mes douleurs furent encommencées.
 Le paisan bat ses gerbes amassées,
 Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
 Et des fruitiers son automne croulant,
 Se vange lors des peines avancées.
 Seroit ce point un presage donné
 Que mon espoir est des-jà moissonné?
 Non certes, non. Mais pour certain je pense,
 J'auray, si bien à deviner j'entends,
 Si l'on peut rien prognostiquer du temps,
 Quelque grand fruict de ma longue espérance.*

V.

*J'ay veu ses yeux perçans, j'ay veu sa face claire ;
 (Nul jamais sans son dam ne regarde les dieux)
 Froit, sans cœur me lascia son œil victorieux,
 Tout estourdy du coup de sa forte lumière.
 Comme un surpris de nuit aux champs quand il esclaire,
 Estonné, se pallist si la fleche des cieux
 Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeux,
 Il tremble, et veoit, transi, Jupiter en colere.
 Dy moy, Madame, au vray, dy moy si tes yeux vertz
 Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couvertz?
 Tu les avois, je croy, la fois que je t'ay veüe,
 Au moins il me souvient qu'il me fust lors advis
 Qu'amour, tout à un coup, quand premier je te vis,
 Desbanda dessus moy et son arc et sa veüe.*

VI.

Ce dit maint un de moy : Dequoy se plaint il tant,
 Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere ?
 Qu'a il tant à crier, si encore il espere ?
 Et s'il n'espere rien, pourquoi n'est il content ?
 Quand j'estois libre et sain j'en disois bien autant.
 Mais certes celuy là n'a la raison entiere,
 Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
 S'il se plaint de ma plainte, et mon mal il n'entend.
 Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
 Et puis l'on m'avertit que je ne crie point.
 Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
 A force de parler : s'on m'en peut exempter,
 Je quitte les sonnetz, je quitte le chanter.
 Qui me deffend le deuil, celuy là me guerisse.

VII.

Quant à chanter ton los, par fois je m'aventure,
 Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
 Sondant le moins profond de cette large mer,
 Je tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.
 Je crains, en louant mal, que je te face injure.
 Mais le peuple estonné d'ouir tant t'estimer,
 Ardant de te connoistre, essaie à te nommer,
 Et cherchant ton saint nom ainsi à l'aventure,
 Esbloui n'attaint pas à veoir chose si claire ;
 Et ne te trouve point ce grossier populaire,
 Qui, n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celuy là :
 C'est que s'il peut trier, la comparaison faicte
 Des parfaites du monde, une la plus parfaite,
 Lors, s'il a voix, qu'il crie hardimant : la voylà.

VIII.

Quand viendra ce jour là que ton nom au vray passe
 Par France dans mes vers ? combien et quantes fois
 S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts !
 Souvent dans mes escrits de soy mesme il prend place.
 Maugré moy je t'escriis, maugré moy je t'efface.
 Quand Astrée viendrait, et la foy, et le droit,
 Alors joyeux, ton nom au monde se rendrait.
 Ores, c'est à ce temps que cacher il te face,
 C'est à ce temps maling une grande vergoigne.
 Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdouigne.
 Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ;
 Aye pitié du temps : si au jour je te metz,
 Si le temps ce cognoist, lors je te le prometz,
 Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

IX.

O, entre tes beautez, que ta constance est belle !
 C'est ce cœur assuré, ce courage constant,
 C'est, parmy tes vertus, ce que l'on prise tant :
 Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidelle ?
 Or ne charge donc rien de ta sœur infidele,
 De Vesere ta sœur : elle va s'escartant,
 Tousjours flotant mal seure en son cours inconstant.
 Voy tu comme à leur gré les vens se joüent d'elle ?
 Et ne te repens point, pour droict de ton ainsnage,
 D'avoir des-jà choisi la constance en partage.
 Mesme race porta l'amitié souveraine
 Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre despart
 Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,
 Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Je voy bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas :
De te monstrier Gasconne en France tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquefois aussi bas.
Voys tu le petit Loir, comme il haste le pas?
Comme des-jà parmi les plus grands il se conte?
Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plaint pas?
Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et luy donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,
Si je devine bien, on te cognoistra mieux :
Et Garonne, et le Rhone, et ces autres grands dieux
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,
Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois Properce:
Ils n'ayment pas pour moy, je n'ayme pas pour eux.
Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter :
Chacun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure ;
Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure !

XII.

Quoy ! qu'est-ce ? ô vens, ô nues, ô l'orage !
 A point nommé, quand d'elle m'aprochant,
 Les bois, les monts, les baisses vois tranchant,
 Sur moy d'aguest vous poussez votre rage !
 Ores mon cœur s'embrase d'avantage.
 Allez, allez faire peur au marchant,
 Qui dans la mer les thresors va cherchant :
 Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.
 Quand j'oy les vents, leur tempeste et leur cris,
 De leur malice en mon cœur je me ris.
 Me pensent ils pour cela faire rendre ?
 Face le ciel du pire, et l'air aussi :
 Je veux, je veux, et le declaire ainsi,
 S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aimer encore ne sçavez,
 Ores m'oyant parler de mon Leandre,
 Ou jamais non, vous y debyeز apprendre,
 Si rien de bon dans le cœur vous avez.
 Il oza bien, branlant ses bras lavez,
 Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
 Qui pour tribut la fille voulut prendre,
 Ayant le frere et le mouton sauvez.
 Un soir, vaincu par les flos rigoureux,
 Voyant des-jà ce vaillant amoureux
 Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,
 Parlant aux flos, leur jecta cette voix :
 « Pardonnez moy maintenant que j'y veois,
 Et gardez moy la mort, quand je retourne. »

XIIII.

O cœur léger, ô courage mal seur!
Penses-tu plus que souffrir je te puisse?
O bonté creuze, ô couverte malice,
Traître beauté, venimeuse douceur!
Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur?
Et moy, trop simple, il falloit que j'en fisse
L'essay sur moy, et que tard j'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur?
Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshuy que je pourrois attendre?
Comment de toy pourrois j'estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peut aprendre?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi :
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :
Je sçay aymer, je sçay hayr aussi.
Contente toy de m'avoir jusqu'icy
Fermé les yeux, il est temps que j'y voye,
Et que mes-huy las et honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.
Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy jamais de fermeté?
Tu prens plaisir à ma douleur extreme;
Tu me deffends de sentir mon tourment,
Et si veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne sens, comment veux tu que j'ayme?

XVI.

O, l'ay je dict? *helas!* l'ay je songé?
 Ou si pour vray j'ay dict blaspheme telle?
 S'a fauce langue, il faut que l'honneur d'elle,
 De moy, par moy, desus moy, soit vangé.
 Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé:
 Là donne luy quelque geéne nouvelle;
 Fais luy souffrir quelque peine cruelle;
 Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.
 Or seras tu (je le sçay) trop humaine,
 Et ne pourras longuement voir ma peine;
 Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne?
 A tout le moins, haut je me desdiray
 De mes sonnets, et me desmentiray:
 Pour ces deux faux, cinq cens vrais je l'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
 Si recouvrer astheure je me puis,
 Si j'ay du sens, si plus homme je suis,
 Je t'en mercie, ô bien heureuse lettre!
 Qui m'eust, *helas!* qui m'eust sceu recognoistre,
 Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuys,
 En blasphémant ma dame je poursuis?
 De loing, honteux, je te vis lors paroistre,
 O saint papier! alors je me revins,
 Et devers toy devotement je vins.
 Je te donrois un autel pour ce faict,
 Qu'on vist les traicts de cette main divine.
 Mais de les voir aucun homme n'est digne,
 Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

*J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasme :
De colere eschauffé, mon courage brusloit,
Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,
Je despitois les dieux, et encore ma dame.
Lors qu'elle de loing jette un brevet dans ma flamme,
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.
Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
Que me dites vous d'elle? et je vous prie, voyez
S'ainsi comme je fais, adorer je la dois?
Quels miracles en moy pensez vous qu'elle fasse,
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?*

XIX.

*Je tremblois devant elle, et attendois, transi,
Pour venger mon forfait quelque juste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offence,
Lors qu'elle me dict : « Va, je te prens à mercy.
Que mon loz desormais par tout soit esclarcy :
Employe là tes ans, et sans plus, mes-huy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France ;
Couvre de vers ta faute, et paye moy ainsi. »
Sus donc, ma plume, il faut, pour jouyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.
Sans ses yeux, nos esprits se mourroient languissants.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.*

XX.

*O vous, maudits sonnets, vous qui printes l'audace
 De toucher à ma dame! ô malings et pervers,
 Des Muses le reproche, et honte de mes vers!
 Si je vous feis jamais, s'il faut que je me fasse
 Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
 Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts
 D'Appollon le doré, des muses aux yeux verts,
 Mais vous receut naissants Tisiphone en leur place.
 Si j'ay oncq quelque part à la posterité,
 Je veux que l'un et l'autre en soit desherité.
 Et si au feu vangeur dés or je ne vous donne,
 C'est pour vous diffamer : vivez chetifs, vivez,
 Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez ;
 Car c'est pour vous punir qu'ores je vous pardonne.*

XXI.

*N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
 Que je cesse d'aimer; laissez moy, obstiné,
 Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :
 Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.
 Ainsi me dict la fée, ainsi en Æagrie
 Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
 Et alluma sa souche à l'heure qu'il fust né,
 Et dict : « Toy et ce feu, tenez vous compaignie. »
 Elle le dict ainsi, et la fin ordonnée
 Suyvit après le fil de cette destinée.
 La souche (ce dict l'on) au feu fut consommée,
 Et dés lors (grand miracle) en un mesme moment
 On veid, tout à un coup, du miserable amant
 La vie et le tison s'en aller en fumée.*

XXII.

Quand tes yeux conquerans, estonné, je regarde,
 J'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
 J'y veoy dedans amour luy mesme qui me rit
 Et m'y monstre mignard le bon heur qu'il me garde.
 Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
 C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
 Et d'advoüer jamais ton œil, qui me nourrit,
 D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.
 Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis,
 Ce sont ceux-là, sans plus, à qui je me rendis.
 Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,
 Si ta bouche et tes yeux se veulent desmentir!
 Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les departir,
 Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage.
 Je veoy saulter dedans la gaye liberté,
 Et mon petit archer, qui mene à son costé
 La belle gaillardise et le plaisir volage.
 Mais après, la rigueur de ton triste langage
 Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté;
 Et, condamné, je veoy la dure chasteté,
 Là gravement assise, et la vertu sauvage.
 Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe :
 Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
 Helas ! en cest estrif, combien ay j'enduré !
 Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque assurance,
 Sans cesse nuict et jour à la servir je pense,
 Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIII.

Or, dis-je bien, mon esperance est morte.
 Or est-ce faict de mon aise et mon bien.
 Mon mal est clair : maintenant je veoy bien,
 J'ay espousé la douleur que je porte.
 Tout me court sus, rien ne me reconforte,
 Tout m'abandonne et d'elle je n'ay rien,
 Sinon tousjours quelque nouveau soutien,
 Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.
 Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
 Quelques soupirs des gens de l'advenir.
 Quelqu'un dira dessus moy par pitié :
 Sa dame et luy nasquirent destinez,
 Egalement de mourir obstinez,
 L'un en rigueur et l'autre en amitié.

XXV.

J'ai tant vescu, chetif, en ma langueur,
 Qu'or j'ay veu rompre, et suis encor en vie,
 Mon esperance avant mes yeux ravie,
 Contre l'escueil de sa fiere rigueur.
 Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
 Elle n'est pas de ma peine assouvie ;
 Elle s'en rit, et n'a point d'autre envie
 Que de tenir mon mal en sa vigueur.
 Donques j'auray, mal' heureux en aimant,
 Tousjours un cœur, tousjours nouveau tourment.
 Je me sens bien que j'en suis hors d'halaine,
 Prest à laisser la vie soubz le faix ;
 Qu'y feroit-on sinon ce que je fais ?
 Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI.

*Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
 J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
 Si j'ay du mal, elle le veut aussi.
 J'accompliray mes peines ordonnées.
 Nymphes des bois, qui avez, estonnées,
 De mes douleurs, je croy, quelque mercy,
 Qu'en pensez vous? puis-je durer ainsi,
 Si à mes maux trefves ne sont données?
 Or, si quelqu'une à m'escouter s'encline,
 Oyez pour Dieu ce qu'ores je devine.
 Le jour est prés que mes forces jà vaines
 Ne pourront plus fournir à mon tourment.
 C'est mon espoir, si je meurs en ayant,
 A donc, je croy, failliray-je à mes peines.*

XXVII.

*Lors que lasse est de me lasser ma peine,
 Amour, d'un bien mon mal refreschissant,
 Flate au cœur mort ma playe languissant,
 Nourrit mon mal et luy faict prendre alaine.
 Lors je conçoÿ quelque esperance vaine;
 Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent
 Que mon espoir se renforce en croissant,
 Pour l'estoufer cent tourmens il m'ameine
 Encor tous frez : lors je me veois blasmant
 D'avoir esté rebelle à mon tourmant.
 Vive le mal, ô dieux, qui me devore!
 Vive à son gré mon tourmant rigoureux!
 O bien-heureux, et bien-heureux encore,
 Qui sans relasche est tousjours mal'heureux!*

XXVIII.

*Si contre amour je n'ay autre deffence,
 Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
 Et après moy les roches rediront
 Le tort qu'il faict à ma dure constance.
 Puis que de luy j'endure cette offence,
 Au moins tout haut mes rithmes le diront,
 Et nos neveux, alors qu'ils me liront,
 En l'outrageant m'en feront la vengeance.
 Ayant perdu tout l'aise que j'avois,
 Ce sera peu que de perdre ma voix.
 S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,
 Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
 Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
 Quelque pitié, mais non pas de mercy.*

XXIX.

*Jà reluisoit la benoïste journée
 Que la nature au monde te devoit,
 Quand des thresors qu'elle te reservoit
 Sa grande clef te fust abandonnée.
 Tu prins la grace à toy seule ordonnée,
 Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit,
 Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
 En est par fois elle mesme estonnée.
 Ta main de prendre en fin se contenta ;
 Mais la nature encor te presenta,
 Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.
 Tu n'en prins rien, mais en toy tu l'en ris,
 Te sentant bien en avoir assez pris
 Pour estre icy royne du cœur des hommes.*

CHAPITRE XXX.

De la Moderation.

COMME si nous avons l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniemment les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, comme il advient quand nous l'embrassons d'un desir trop aspre et trop violant. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excés en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excés y est, ils se jouent de la subtilité des parolles.

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.*

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter immoderément en une action juste et vertueuse. A ce biaiz se peut accommoder la parole divine : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages. »

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est très-legitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restraintre. Il me semble avoir leu autresfois chez saint Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parantes és degrez deffendus, ceste raison parmy les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immodérée : car, si l'affection maritalle s'y trouve entiere et parfaite

comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parantelle, il n'y a point de doute que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrières de la raison, soit en l'amitié, soit aux effects de la jouissance.

Les sciences qui reglent les meurs des hommes, comme la religion et la philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée et secrette qui se desrobe de leur cognoissance et jurisdiction. Je veux donc de leur part apprendre encore cecy aux maris (car il y a grand dangier qu'ils ne se perdent en ce débordement) c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'acointance de leurs femmes, ils sont merueilleusement reprovez, si la moderation n'y est observée; et qu'il y a dequoy faillir en licence et desbordement en ce sujet là, comme en un sujet estrange et illegitime.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux et meslé à quelque peu de severité; ce doit estre une volupté prudente et conscientieuse. Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute si, lors que nous sommes sans l'esperance de cet usage, comme lors que les femmes sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher cette accointance : cela tiens je pour certain qu'il est beaucoup plus saint de s'en abstenir. Certaine nation abomine la conjonction avec les femmes enceintes, comme elle faict aussi avec celles qui ont leurs flueurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge et, cela fait, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seule-

ment loy de recommencer : noble et genereux exemple de mariage.

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins ; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient et qu'il falloit tout à fait lascher la bride à la desbauche, il les r'envoyoit en leur privé, pour ne les faire participantes des excez de leurs appetits desreglez et immoderez, et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation et ce respect. Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien employées à toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garson desbauché, Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur. Il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse qui aussi l'en pria, disant que c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un capitaine. Ælius Verus l'empereur respondit à sa femme, sur ce propos, comme elle se plaignoit dequoy il se laissoit aller à l'amitié d'autres femmes, qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive volupté. Il n'est en somme aucune si juste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouter un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif si par art et par estude il n'augmente sa misere,

Fortunæ miseræ auximus arte vias ;

quoy que nos medecins spirituels et corporels, comme par complot fait entre eux, ne trouvent aucune voye à la guerison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur et la peine. Les veilles, les jeusnes, les haïres, les exils lointains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et autres afflictions, ont esté introduites pour cela : mais en telle condition que ce soyent veritablement afflictions et qu'il y ait de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on fut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce que l'on luy avoit enjoint pour peine luy tournoit à commodité ; parquoy ils se raviserent de le rappeler près de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur chastiment à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguïseroit la santé et l'alegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire ; non plus qu'en l'autre medecine les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prend avec goust et plaisir. L'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir ; et icy faut la regle commune, que les choses se guerissent par leurs contraires, car le mal y guerit le mal.

Cette impression se raporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui fut universellement embrassée en toutes religions. Car en ces nouvelles

terres decouvertes en nostre aage, pures encore et vierges au pris des nostres, l'usage en est aucunement receu par tout : toutes leurs idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brule vifs, et demy rotis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les escorche vives, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gens sacrificables, vieillars, femmes, enfans, vont, quelques jours avant, questant eux mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie chantans et dançans avec les assistans.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, après luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combatans, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui fut sous le ciel, luy adjousterent qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bien venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce compte : aucuns de ces peuples, ayants esté batuz par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié. Les messagers lui presenterent trois sortes de presens, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq

esclaves. Si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons d'avantage. Si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes. Si tu es homme, prends les oiseaux et les fruicts que voicy.

CHAPITRE XXXI.

Des Cannibales.

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoioient au devant, « Je ne sçay, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelloyent toutes les nations estrangieres barbares), mais la disposition de cette armée que je voy n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur païs. Voylà comment il se faut garder de s'atacher aux opinions vulgaires, et faut juger les choses par la voye de la raison, non de la voix commune.

J'ay eu longtemps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cest autre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit où Vilegaignon print terre, qu'il surnomma la France antartique. Cette descouverte d'un païs infini de terre ferme semble de grande consideration. Je ne sçay si je me

puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de grans personnages ayans esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, comme on dict, et le dit on de ceux, ausquels l'appetit et la faim font plus desirer de viande qu'ils n'en peuvent empocher. Je crains aussi que nous avons beaucoup plus de curiosité que nous n'avons de capacitez: nous embrassons tout, mais je crains que nous n'entreignons rien que du vent.

Platon introduit Solon racontant avoir appris de prestres de la ville de Saïs en Ægypte, que jadis et avant le deluge il y avoit une grande isle, nommée Athlantide, droict à la bouche du destroit de Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoyent de la largeur d'Afrique jusques en Ægypte, et de la longueur de l'Europe jusques en la Toscane, entreprendrent d'enjamber jusques sur l'Asie, et subjuguier toutes les nations qui bordent la mer Mediterranée jusques au golfe de la mer Majour; et pour cet effect traverserent les Espagnes, la Gaule, l'Italie, jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent: mais que quelques temps après, et les Atheniens et eux et leur isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable que cet extreme ravage d'eaux ait faict des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sycile d'avec l'Italie:

Hæc loca vi quondam et vasta convulsa ruina

*Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus
Una foret;*

Chipre d'avec la Surie, l'isle de Negrepont de la terre ferme de la Beoce; et joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon et de sable les fossez d'entre-deux.

*Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.*

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir; car elle touchoit quasi l'Espagne, et ce seroit un effect incroyable d'inundation de l'en avoir reculée, comme elle est, de plus de douze cens lieuës; outre ce que les navigations des modernes ont des-jà presque découvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avec l'Inde orientale d'un costé, et avec les terres qui sont sous les deux poles d'autre part; ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvemens maladifs et fievreux en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordogne fait de mon temps vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire; car, si elle fût tousjours allée ce train, ou deût aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversée. Mais il leur prend des changements: tantost elles s'espencent d'un costé, tantost d'un

autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, voit une siene terre ensevelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le feste d'aucuns bastimens paroist encore; ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que depuis quelque temps la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre, et marche ainsi: ces sables sont ses fourriers.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des merveilles inouies est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois, s'estant jettez au travers de la mer Athlantique, hors le destroit de Gibraltar, et navigué long temps, avoient descouvert en fin une grande isle fertile, toute revestué de bois et arrousée de grandes et profondes rivieres, fort esloignée de toutes terres fermes; et qu'eux, et autres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes et enfans et commencerent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffence expresse, sur peine de mort, que nul n'eût plus à aller là, et en chasserent ces nouveaux habitans, craignants, à ce que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux mesmes, et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Cet homme que j'avoy estoit homme simple et

grossier : qui est une condition propre à rendre véritable tesmoignage, car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais il les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestant volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très-fidele, ou si simple, qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces, et qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel; et outre cela, il m'a faict voir à diverses fois plusieurs matelots et marchans qu'il avoit cogneuz en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudroit des topographes, qui nous fissent narratiōn particuliere des endroits où ils ont esté. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent avoir ce privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroy que chacun escrit ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait; non en cela seulement, mais en tous autres subjects: car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutes-fois, pour faire courir ce petit lopin, d'crire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y

a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray il semble que nous n'avons autre touche de la vérité et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est tousjours la parfaite religion, la parfaite police, perfect et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses, les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietéz, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt ederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage ; non pas la tissure de la chetive et vile araignée.

Ces nations me semblent donq ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venuë plutost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplait que Licurgus et Platon ne l'ayent eüe; car, il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la poësie a embelly l'age doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une nayfveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat, ny de superiorité politique, nul goust de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contrats, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oytives, nul respect de parenté que commun, nuls vestemens, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouies. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection!

Hos natura modos primum dedit.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de païs très-plaisante et bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et hautes montaignes, ayant, entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, qui les avoit pratiquez à plusieurs autres voyages, il leur fit tant d'horreur en cette assiete qu'ils le tuerent à coups de traict avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastimens sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorse de grands arbres, tenans à terre par un bout et se soustennans et appuyans l'un contre l'autre par le feste, à la mode d'aucunes de noz granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanq et de paroy. Ils ont du bois si dur et si ferme, qu'ils en coupent et en font leurs espées et des grils à cuyre leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspenduz contre le toict comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soudain après s'estre levez, pour toute la journée, car ils ne font autre repas que celuy là. Ils ne boyvent pas lors, comme Suidas dict de quelques autres peuples d'Orient qui beuvoient hors du

manger; ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clarets. Ils ne le boyvent pas que tiede. Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours; il a le goust un peu piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont guiere accoustumé; c'est une boisson très-agreable à ceux qui y sont duits. Au lieu du pain, ils mangent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confit. J'en ay tasté, il a le goust doux et un peu fade. Toute la journée se passe à dancier. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusement cependant à chauffer leur breuvage, qui est le principal office qu'ils reçoivent d'elles. Il y a quelqu'un des vieillars qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à autre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, et entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées, et bracelets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadance en leur dancier. Ils sont ras par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans

autre rasouër que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles, et celles qui ont bien meritè des dieux, estre logées à l'endroit du ciel où le soleil se leve; les maudites, du costé de l'occident.

Ils ont je ne sçay quels prestres et prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste et assemblée solennelle de plusieurs vilages, (chaque grange, comme je l'ay descrite, faict un vilage, et sont environ à une lieuë françoise l'une de l'autre). Ce prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir; mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre et affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir, et les evenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprises; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est à telle condition que s'il faut à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predict, il est haché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faux prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le void plus.

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant autres armes que des arcs ou des espées de bois apointées par un bout, à la mode des langues de nos espieuz. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang, car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun raporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il

a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre fait une grande assemblée de ses connoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, et donne au plus fidelle de ses amis l'autre bras à tenir de mesme; et eux deux en presence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Après cela, ils le rostissent et en mangent en commun, et envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour représenter une extreme vengeance : et qu'il soit ainsi, ayant apperceu que les Portuguois, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre après, ils penserent que ces gens icy de l'autre monde, comme ceux qui avoyent semé la connoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy, jugeans bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par

geénes un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger après qu'il est trespasé.

Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoicque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne à quoy que ce fût pour nostre besoin, et d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres, estans assiegez par Cæsar en la ville de Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillars, des femmes et toutes autres personnes inutiles au combat.

*Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi,
Produxere animas.*

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors ; mais il ne s'y trouva jamais aucune opinion si desreglée qui excusat la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donq bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en

debat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement, ceux de mesme aage, freres; enfans, ceux qui sont au dessous; et les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu: car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute de nulle chose nécessaire, ny faute encore de ceste grande partie, de sçavoir heureusement jouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour: ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus; mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieux la mort, que de relascher, ny par contenance, ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun qui n'ayme mieux estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, et leur fournissent de toutes les commoditez dequoy ils se peuvent adviser, affin

que la vie leur soit d'autant plus chere; et les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des aprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'en fuyr, pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, et d'avoir faict force à leur vertu et leur constance.

Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye et solide victoire; tous les autres avantages que nous gaignons sur nos ennemis, ce sont avantages empruntez, ils ne sont pas nostres: c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition; c'est un coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy, et de luy faire siller les yeux par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lache et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le pris d'un homme consiste au cœur et en la volonté, c'est là où gist son vray honneur; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, qui pour quelque dangier de la mort voisine ne relasche aucun point de sa constance et assurance, qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veuë ferme et desdaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la

fortune, il est vaincu par effect, et non pas par raison; c'est son mal'heur qu'on peut accuser, non sa lacheté: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur lacheté et le nombre des batailles perduës contre les leurs. J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiment trétous et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeux, qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes; vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore. Savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier, crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la mouë. De vray, ils ne cessent jusques au dernier soupir de les braver et deffier de parole et de contenance. Sans mentir, au pris de nous, voilà des hommes bien sauvages; car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons: il y a une merveilleuse distance entre leur constance et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputa-

tion de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amité et bien-veillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Et afin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'autorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance. Outre celuy que je vien de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay un'autre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy ; arreste toy couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preferée à tous les autres serpens. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ay assez de commerce avec la poësie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacreontique. Leur langage, au demeurant, c'est le plus doux langage du monde, et qui a le son le plus agreable à l'oreille ; il retire fort aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorans combien coutera un jour à leur repos et à leur bon heur la connoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra

leur ruyne, comme je presuppose qu'elle soit desja avancée, bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre, furent à Roüan du temps que le feu roy Charles neufiesme y estoit. Le roy parla à eux long temps, on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville; après cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable. Ils respondirent trois choses d'où j'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry, mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portans barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable que ils parloient des Suisses de sa garde), se sous-missent à obeyr à un enfant, et qu'on ne choissoit plus tost quelqu'un d'entr'eux pour commander; secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avoyent aperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et bien souls, et que leurs moitez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer guiere de plaisir. Sur ce que je

luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit marcher le premier à la guerre; De combien d'hommes il estoit suyvy? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes; Si hors la guerre toute son autorité estoit expirée? il dict qu'il luy en restoit cela que, quand il visitoit les vilages qui dépendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal; mais quoy! ils ne portent point de haut de chausses.

CHAPITRE XXXII.

Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.

LE vray champ et subject de l'imposture sont les choses inconnuës, d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, et puis, n'estant point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combatre, d'où il advient qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez que ceux

qui nous content des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, judiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*. Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes et contrerolleurs ordinaires des dessains de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chaque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses operations; et quoy que la varieté et discordance continuelle des evenemens les rejette de coin en coin, et d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mes-advient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste, rapportant leur heur ou malheur à la raison divine, et luy submettant leur jugement et discours.

Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnoissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par le bon-heur et prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'autoriser par les evenemens : car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenemens viennent à leur tour contraires et desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion,

ceux qui eurent l'avantage au rencontre de la Rochelabeille, faisans grand feste de cet accident, et se servans de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent après à excuser leurs defortunes de Mont-contour et de Jarnac sur ce que ce sont verges et chastiemens paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux mouldures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gagnée ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de don Joan d'Austria, mais il a bien pleu à Dieu en faire autresfois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal-aysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius et Leon son pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps de mors si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garderobe, tous deux y rendirent subitement l'ame), et exagerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoi! Irenée se trouve engagé en mesme fortune. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plait au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veüe.

CHAPITRE XXXIII.

De fuir les voluptez au pris de la vie.

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la plupart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre tourment et incommodité, c'est choquer les reigles mesmes de nature, comme disent ces vieilles regles,

Ἡ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
 Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
 Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἔστιν ἢ ζῆν ἀθλίως.

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et autres faveurs et biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez affaire à nous persuader de les abandonner, sans y ajouter cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ny commander, ny pratiquer, jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande autorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et tumultuaire, et de se retirer de cette presse du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique, surquoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je suis d'adviz (dict-il) que tu quites cette vie là, ou la vie tout à faict; bien te conseille-je de suivre la plus

douce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal nouë pourveu que, s'il ne se peut autrement destacher, tu le rompes. Il ny a homme si couïard qui n'ayme mieux tomber une fois que de demeurer tousjours en branle.» J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation chrestienne.

S. Hilaire, evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie Arriene, estant en Syrie, fut adverti qu'Abra sa fille unique, qu'il avoit laissée par deçà avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens seigneurs du païs, comme fille très-bien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage. Il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostat son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien autre pouvoir et magnificence, qui luy feroit presens de robes et de joyaux de pris inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre le goust et l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par veux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde et de l'appeller à soy, comme il advint: car bien-tost après son retour elle luy mourut, dequoy il monstra une singuliere allegresse. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne

prennent que subsidierement; et puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle sollicita son mary avec extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy bientost après, il ne fut jamais mort embrassée avec si grand contentement.

CHAPITRE XXXIIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visages. Y a il action de justice plus expresse que celle icy? Le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement. Le pape y estant arrivé

avant le fils et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme, y arrivant sur le point de la collation et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour : en maniere que le pere en mourut soudain; et le fils, après avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut réservé à un' autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se jouë à nous : le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandome, et le seigneur de Liques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, estans tous deux serviteurs de la sœur du sieur de Fongueselles, quoy que de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta; mais le mesme jour des nopces, et qui pis est, avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche près de Saint Omer, où le sieur d'Estrée se trouvant le plus fort, le fait son prisonnier; et pour faire valoir son avantage, encore fallut il que la damoiselle,

*Conjugis ante coacta novi dimittere collum
 Quam veniens una atque altera rursus hyems
 Noctibus in longis avidum saturasset amorem,*

luy fit elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il fist, la noblesse françoise ne refusant jamais rien aux dames.

Quelque fois il luy plait envier sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis, assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine ;

et Bouchet emprunte de quelqu'autheur, que le roy Robert, assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solemnizer la feste saint Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegant pour nous la ville d'Eronne, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre recheut toutes-fois tout empanné si droit dans son fondement, que les assiegez n'en vusirent pas moins.

Quelquefois elle fait la medecine : Jason Phereus, estant abandonné des medecins pour une apostume qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps si à point, que son apostume en creva, et guerit. Surpassa elle pas Protogenes en la science de son art ? cettuy-cy estoit peintre, et ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besogne, prit son esponge, et comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre pour tout effacer : la fortune porta tout à point le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre. N'adresse elle pas quelquefois nos conseils et les corrige ? Isabel, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume, avec une armée en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue si

elle fût arrivée au port qu'elle avoit projeté, y estant attendue par ses ennemis; mais la fortune la jetta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seurté. Et cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer ce vers :

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται;

La fortune a meilleur advis que nous.

Pour la fin, en ce fait icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius pere et fils, proscripts par les triumvirs à Romme, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans. Ils se coururent sus, l'espée au poing; elle en dressa les pointes et en fit deux coups esgallement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entrembrasser en cet estat d'une si forte estrainte, que les bourreaux coupèrent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousjours pris en ce noble neud, et les playes jointes, humant amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

CHAPITRE XXXV.

D'un defaut de nos polices.

FEU mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autrefois qu'és commandemens qui luy estoyent tombez en main, il avoit desiré de mettre en train qu'il y eust certain lieu designé, auquel ceux qui eussent besoin de quelque chose se peussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, « Tel cherche compagnie pour aller à Paris, tel cherche un serviteur de telle qualité, tel cherche un maistre, tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publique; car à tous coups, il y a des conditions qui s'entrecherchent, et pour ne se pouvoir rencontrer laissent les hommes en extreme necessité.

J'entens, avec une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veüe deux très-excellens personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur soul à manger : Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemagne; et croy qu'il y a mil' hommes qui les eussent appelez avec très-avantageuses conditions, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu que je ne sache tel

homme qui souhaiteroit de bien grande affection que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouïsse, à mettre à l'abry de la nécessité les personnages rares et remarquables en quelque sorte de valeur, que le mal'heur combat quelquefois jusques à l'extrémité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat qu'il ne tiendroît qu'à faute de bon discours s'ils n'estoyent contens.

CHAPITRE XXXVI.

De l'usage de se vestir.

QU que je vueille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant ell' a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisoy, en cette saison frileuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernièrement trouvées est une façon forcée par la chaude temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'origi- nele des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dit la sainte parole, est subject à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles des controuvées, de recourir à la ge-

neralle police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'éguille, pour maintenir son estre, il est à la verité mécreable que nous soyons seuls produits en estat deffectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux et tout ce qui vit se treuve naturellement équipé de suffisante couverture pour se deffendre de l'injure du temps,

*Propterea que fere res omnes aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ,*

aussi estions nous : mais, comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint et estouffé nos propres moyens par les moyens empruntez et estrangiers. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aucune connoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre ; et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours decouverte. Si nous fusions nez avec condition de cotillons et de greguesques, il ne faut faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la baterie des saisons, comme elle a garny le bout des doigts et plante des pieds. Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plain hyver, aussi scarrebillat que tel qui se tient ammitoné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, respondit-il, vous avez bien

la face découverte : or moy je suis tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu, il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy-mesme : « Suivez, dict-il, ma recepte de charger sur vous tous vos accoustremens, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa jusques à l'extreme vieillesse ne peut estre induit à aller la teste couverte par froid, orage et pluye qu'il fit; et le roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit tousjours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste découverte, soit qu'il fit soleil ou qu'il pleût; et autant en dict on de Hannibal,

*Tum vertice nudo
Excipere insanos imbres cælique ruinam.*

Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy, après le nostre, qui est à la verité un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte jamais gans, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro dict que, quand on ordonna que nous tinions la teste découverte en presence des dieux ou du magistrat, on le fit plus pour nostre santé, et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous biguarrer (non pas moy, car je ne m'ha-

bille guiere que de noir ou de blanc , à l'imitation de mon pere), adjoustons d'une autre piece, que le capitaine Martin du Bellay dict, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de coignée, se debitoit aux soldats par poix, et qu'ils l'emportoient dans des paniers. Et Ovide à deux doigts prez :

*Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina, nec hausta meri, sed data frustra bibunt.*

Les gelées sont si aspres en l'emboucheure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaits, l'esté venu, il y gaigna contre eux encore une bataille navale. Sur le subject de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi jamais ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVII.

Du Jeune Caton.

JE n'ay point cette erreur commune de juger d'autrui selon moy, et de rapporter la condition des autres hommes à la mienne. Je croy aysément d'autrui beaucoup de choses où mes forces ne peuvent atteindre. La foiblesse que je sens en moy n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la vertu et valeur de ceux qui le meritent. Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nuës la hauteur d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement réglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de la corruption et débauche : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que le goust mesme de la vertu en est à dire; et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de colliege. *Virtutem verba putant, ut lucum ligna*; il ne se recognoit plus d'action purement vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence, car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance et autres telles causes estrangeres, nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerçons lors, elles peuvent estre

dictes telles pour la consideration d'autruy et du visage qu'elles portent en public, mais chez l'ouvrier ce n'est aucunement vertu; il y a une autre fin proposée : elle n'advoue rien que ce qui se fait en sa consideration et pour elle seule.

Qui plus est, nos jugemens sont encore malades et suyvent la corruption de nos meurs. Je voy la plupart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur trouvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils le font soit par malice ou par ce vice de ramener leur creance à leur portée, dequoy je viens de parler, soit, comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veuë assez forte et assez nette pour imaginer et concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naifve : comme Plutarque dict que de son temps il y en avoit qui attribuoient la cause de la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar : dequoy il se picque avecques raison ; et peut on juger par là combien il se fût encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Ce personnage là fut veritablement un patron que nature choisit pour monstrer jusques où l'humaine fermeté et constance pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce riche argument : je veux seulement faire luitier ensem-

ble les traits de cinq poètes latins sur la louange de Caton :

Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare major,

dict l'un ;

Et invictum, devicta morte, Catonem,

dict l'autre ; et l'autre, parlant de guerres civiles d'entre Cæsar et Pompeius :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Et le quatriesme, sur les louanges de Cæsar :

*Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.*

Et le maistre du cœur, après avoir étalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette maniere :

His dantem jura Catonem.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

QUAND NOUS rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut très-mauvais gré à son fils de luy avoir présenté la teste du roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combatant contre luy, et que l'ayant veü il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine pleura aussi la mort du duc Charles de Bourgogne qu'il venoit de deffaire, et en porta le deuil en son enterrement; et que en la bataille d'Auroy, que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespasé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain :

Et cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara hor' bruna.

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veüë comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence et societé au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas

croire que cette contenance fût toute fausse et contre-faite, comme estime cet autre :

*Tutumque putavit
Jam bonus esse socer; lachrimas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto.*

Car, bien que à la vérité la plupart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois estre vray,

Hæredis fletus sub persona risus est,

si est-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer comme nos ames se trouvent souvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encor la place et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement aux enfans, qui vont tout naïvement après la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose; mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, que encore au départir de sa famille et de ses amis il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met-il le piéd à l'estrieu d'un vi-

sage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschaufe le cœur des filles bien nées, encore les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leur espous, quoy que die ce bon compaignon :

*Estne novis nuptis odio Venus, anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lachrimulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me divi, vera gemunt, juverint.*

Ainsi il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye, ce sont vrayes et non feintes imprecations; mais, cette fumée passée, qu'il ayt besoing de moy, je luy bien feray volontiers, je tourne à l'instant le feuillet. Qui pour me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere qu'il envoyoit noyer, sentit toutesfois l'émotion de cet adieu maternel, et en eust horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continuë, mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entre deux :

*Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assidue cælum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen;*

ainsin eslance nostre ame ses pointes diversement et imperceptiblement.

Nous avons poursuivy avec resoluë volonté la vengeance d'une injure, et resenty un singulier contentement de la victoire, nous en pleurons pourtant : ce n'est pas de cela que nous pleurons; il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, et se la represente par un autre visage : car chaque chose a plusieurs biâis et plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitez, saisissent nostre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition; mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe.

*Nil adeo fieri celeri ratione videtur
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quam res se perciet ulla
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.*

Et à cette cause, voulans de toute cette suite continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran, mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons luy en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXIX.

De la Solitude.

FAISSONS à part ceste longue comparaison de la vie solitaire à l'active; et quant à ce beau mot dequoy se couvre l'ambition et l'avarice : « Que nous ne sommes pas nez pour nostre particulier, ains pour le publicq, » rapportons nous en hardiment à ceux qui sont en la danse; et qu'ils se battent sur la conscience, si au rebours les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plutost pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle monstrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'ambition que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude, car que fuit elle tant que la société? que cherche elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoy bien et mal faire par tout : toutefois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part c'est la plus grande, » ou ce que dit l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon, »

*Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
Thebarum portæ vel divitis ostia Nili,*

la contagion est très-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieux, ou les haïr : tous les deux sont dangereux, et de leur ressembler par ce qu'ils sont beau-

coup, et d'en haïr beaucoup parce qu'ils sont dissemblables. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesmes la veue : il portera s'il est besoing cela, mais s'il est en luy, il es-lira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autrui. Charondas chastioit de griefves punitions ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie.

Or la fin, ce crois-je, en est tout' une, d'en vivre plus à loisir et à son aise. Mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin; souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez; il n'y a guiere moins de tourment au gouvernement d'une famille qu'en un estat entier : où que l'ame soit empeschée, elle y est toute; et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la cour et du marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie.

*Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert.*

L'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée,

*Et
Post equitem sedet atra cura.*

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres et

dans les escoles de philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la here, ny les jeunes, ne nous en démeslent :

Hæret lateri letalis arundo.

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : « Je croy bien, dit-il, il s'estoit emporté avecques soy. »

*Quid terras alio calentes
Sole mutamus? patria quis exul
Se quoque fugit?*

Si on ne se descharge premierement, et son ame, du fais qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple, ce n'est pas assez de changer de place; il se faut escarter des conditions populaires qui sont en nous, il se faut sequestrer et r'avoir de soy.

*Rupi jam vincula, dicas :
Nam luctata canis nodum arripit; attamen illi,
Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.*

Nous emportons nos fers quand et nous : ce n'est pas une entiere liberté, nous tournons encore la veuë vers

ce que nous avons laissé, nous en avons la fantasie plaine.

*Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcilia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus desidiesque?*

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut échaper à elle mesme,

In culpa est animus qui se non effugit unquam.

Ainsin il la faut ramener et retirer en soy : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouïr au milieu des villes et des cours des roys; mais elle se jouyt plus commodément à part. Or, puis que nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy, gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embracement de sa ville où il avoit perdu femme, enfans et chevance, Démétrius Poliorcetes, le voyant, en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage. Il respondit que non, et qu'il n'y avoit Dieu mercy rien perdu sien. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les barbares, Paulinus,

qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte, car tu sçais qu'il n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. » Les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encore en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent garantir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, et sur tout de la santé, qui peut; mais non pas s'y attacher en maniere que tout nostre heur en despende : il se faut reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous établissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle acointance ou communication estrangiere n'y trouve place; discourir et y rire comme sans femme, sans enfans et sans biens, sans train et sans valetz, afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme, elle se peut faire compagnie; elle a dequoy assaillir et dequoy defendre, dequoy recevoir et dequoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,

In solis sis tibi turba locis.

En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grim pant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy,

en bute de tant de harquebuzades; et cet autre tout cicatricé, transi et paslé de faim, deliberé de crever plutost que de luy ouvrir la porte, penses tu qu'ils y soyent pour eux? pour tel à l'aventure qu'ils ne virent onques et qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oysiveté et aux delices. Certuy-cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir après minuit d'un' estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographie d'un mot latin. Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos et la vie à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fauce monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfans et de nos gens. Nos affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encores à nous tourmenter et rompre la teste de ceux de nos voisins et amis.

*Vah! quemquamne hominem in animum instituere, aut
Parare, quod sit charius quam ipse est sibi?*

Or c'est assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie; ramenons à nous et à nostre vray profit nos cogitations et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa re-traicte, elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprises. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions

bagage, prenons de bon'heure congé de la compagnie; despétons nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous.

Il faut desnoüer ces obligations si fortes, et meshuy aymer ce-cy et cela, mais n'espouser rien que soy. C'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas joint et colé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il y a des complexions plus propres à ce precepte les unes que les autres. Celles qui ont l'aprehension molle et lache, et un' affection et volonté difficile, et qui ne se prend pas aysément, desquels je suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront plus aisément à ce conseil que les ames actives et tendues qui embrassent tout et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent et qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas; ny la raison, ny la nature ne le veulent: pourquoy contre ses loix asservirons nous nostre contentement à la puissance d'autrui? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont fait par devotion et quelques philosophes par discours, se servir soy-mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur: ceux là pour, par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre; ceux-cy pour, s'estant logez en la plus basse

marche, se mettre en seurté de nouvelle cheute, c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes facent leur cachete mesmes glorieuse et exemplaire :

*Tuta et parvula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis.
Verum, ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere et solos aio bene vivere quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.*

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant; il me suffit, sous la faveur de la fortune, me preparer à sa défaveur et me représenter, estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joutes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix. Je voy jusques à quels limites va la nécessité naturelle; et considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué et plus sain que moy, je me plante en sa place, j'essaye de chausser mon ame à son biaiz. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, je me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience; et ne puis croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas, en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme et des biens qui naissent de

moy. Je voy des jeunes hommes gaillards qui ne laissent pas de porter dans leurs coffres une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut il faire; et encore, si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assopissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse, autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venuz chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun : le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec moderation,

Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste; ell' a des parties plus nobles et excusables, comme le soing des jardinages, que Xenophon attribue à Cyrus; et se peut trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tandu et plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

*Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.*

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude :

« Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Ciceron, qui dict vouloir employer sa solitude et sejour des affaires publiques à s'en acquerir par ses escrits une vie immortelle.

Usque adeone

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Ny la fin ny le moyen de ce conseil ne me contente. Nous retombons tous-jours de la fievre en chaud mal. Premièrement, cette occupation des livres est aussi peñible que toute autre, et autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnagier, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrais plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine : car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Ægyptiens appelloient Philistas. Et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite. Les livres sont plaisans; mais si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : je suis de ceux qui pensent que leur fruict ne sçauroit

contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner par art certaines regles de vivre pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié et dégousté de la vie commune, doit former cette-cy aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de tourment, quelque visage qu'il porte, et fuir en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et choisir la route qui est plus selon son humeur :

Unusquisque sua noverit ire via.

Au menage, à l'estude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant, ou la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embe-soignement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire après soy l'autre extremité d'une molle oysiveté et assopie. Il y a des sciences steriles et épineuses, et la plus part forgées pour le service de la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme, pour moy, que des livres ou plaisans et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent, et conseillent à regler ma vie et ma mort,

*Tacitum sylvas inter reptare salubres,
Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.*

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse; moy qui l'ay molle et commune, il faut que j'ayde à me soutenir par les commoditez corporelles; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoyent plus selon mon goust, j'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir, à tout nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres :

*Carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis : cinis et manes et fabula fiet.*

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte : la plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition; la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras et les jambes hors de la presse; leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas ?

Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, et pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faucée dans la troupe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepois l'advis de deux philosophes, et de deux sectes très-differentes, escrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour du maniemment des affaires et des grandeurs les retirer à la solitude. « Vous avez (disent-ils) vescu na-

geant et flotant jusques à present, venez vous en mourir au port ; vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit : à cette cause, défaites vous de tout soing de nom et de gloire. Il est dangier que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop, et vous suive jusques dans vostre taniere : quittez avecq les autres voluptez celle qui vient de l'approbation d'autruy ; et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille : elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui comme on demanda à quoy faire il se pénoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guiere de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray : vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous-mesmes. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple ; c'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté et de son repos : il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous mesmes. Retirez vous en vous, mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner ; il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compaignie. Jusques à ce que vous vous soiez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et jusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, presentez vous tousjours en l'imagination Caton, Pho-

cion et Aristides, en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes, et établissez les contrerolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence les remettra en train ; ils vous contiendront en cette voie de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitées cogitations où elle se puisse plaire ; et ayant entendu les vrais biens desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers.

CHAPITRE XL.

Consideration sur Ciceron.

ENCOR' un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escries de Cicero et de ce Pline (nullement retirant, à mon advis, aux humeurs de son oncle) infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : entre autres qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres ; et la fortune, comme par despit, a faict durer jusques à nous la vanité

de ces requestes, et pieça fait perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées écrites à leurs amis : en maniere que, aucunes ayant failly leur saison pour estre envoyées, ils les font ce néantmoins publier, avec cette digne excuse qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse? Que feroit pis un simple maistre d'école qui en gaignat sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escrits : ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies et toutes les mignardises et delices du langage latin à un serf afriquain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advouë luy mesme; et on me feroit desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mes-advenantes à son rang, quoy qu'elles soient autrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : comme qui loueroit un roy d'estre

bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebousier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule et à la suite de celles qui luy sont propres : à sçavoir de la justice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'éloquence et connoissance des bonnes lettres. Les compagnons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, loüoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy.

*Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.*

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien dancer :

*Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent ;
Hic regere imperio populos sciat.*

Plutarque dict d'avantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins nécessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispencé son loisir, et l'estude, qui devoit estre employé à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouy ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, luy dict-il, de chanter si bien ? » Et à ce

mesme Philippus, un musicien contre lequel il debatoit de son art : « J'à à Dieu ne plaise, sire, dit-il qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieux que moy. » Un roy doit pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit en son invective, de cette maniere : « Et bien, qu'es-tu pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes, es-tu archier ? es-tu piquier ? — Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le vantoit d'estre excellent joüeur de flutes. Et disent les sages que pour le regard du sçavoir il n'est que la philosophie, et pour le regard des effets, que la vertu, qui generalement soit propre à tous degrez et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces autres deux philosophes, car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis ; mais c'est d'autre façon, et s'accommodant pour une bonne fin à la vanité d'autruy : car ils leur mandent que si le soing de se faire connoistre aux siècles advenir et de la renommée les arreste encore au maniemment des affaires, et leur fait craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, car ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que, ne fût que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi conneu et fameus que pourroient faire leurs actions publiques. Et, outre cette difference, encore ne sont ce pas lettres vuides et descharnées, qui ne se soutiennent que par un delicat chois de mots entassez et rangez à une juste cadence, ains farcies

et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous aprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

J'adjousteray encore un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en public, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son aise. Eros, l'un de ses serfs, le vint advertir que l'audience estoit remise au lendemain. Il en fut si aise qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle. Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent que je puis quelque chose. J'ay naturellement un stile comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negotiations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, coupé et difficile; et ne m'entens pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service: je n'en crois pas tant et me desplaist d'en dire guiere outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present, car il ne fut jamais si abjecte et servile prostitution de presentations: là vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hay à mort de sentir au flateur : qui faict que je me jette naturellement à un parler sec et qui tire, à qui ne me cognoit d'ailleurs, un peu vers le dedaigneux. Ceux que j'ayme me mettent en peine s'il faut que je le leur die, et m'offre maigrement et fierement à ceux à qui je suis : il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens. J'en ay, ce crois-je, cent divers volumes : celles de Hannibal Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames estoit en nature, lors que ma main estoit véritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oysive, embabouinée de cette fureur. J'escri mes lettres tousjours en poste, et si precipiteusement que, quoy que je peigne insupportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main que d'y en employer un' autre, car je n'en trouve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais ; j'ay accoustumé les grands qui me connoissent, à y supporter des litures et des tras-seures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traine, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project, le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere. Comme j'ayme mieux composer deux lettres que d'en clorre et plier une, et resigne tousjours cette charge à quelque autre : de mesme, quand la matiere est achevée, je donnois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces lon-

gues harengues, offres et prieres que nous logeons sur la fin, et desire que quelque nouvel usage nous en discharge ; comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres, pour ausquels ne broncher j'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gens de justice et de finance. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estant si chèrement acheptez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offence. Je trouve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer sa gloire.

DE toutes les resveries du monde, la plus receüe et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prise :

La fama, ch' invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, et par si bella,

E un' echo, un sogno, anzi del sogno un' ombra
Ch' ad ogni vento si dilegua et sgombra.

Et des humeurs des-raisonnables des hommes il semble que les philosophes mesmes se défacent plus tard et plus envis de ceste-cy que de nulle autre : c'est la plus revesche et opiniastre, il n'en est guiere de laquelle la raison accuse si clairement la vanité ; mais elle a ses racines si vives en nous que je ne sçay si jamais aucun s'en est peu nettement deffaire. Après que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre votre discours une inclination si intestine que vous avez peu que tenir à l'encontre : car, comme dit Cicero, ceux mesmes qui la combatent, encores veulent-ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoin de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'estrener autruy de sa gloire, il ne se voit guieres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cymbres, ayant fait tous ses efforts d'arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se mit luy-mesmes entre les fuyards et contrefit le coüard, affin qu'ils semblasent plustost suivre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'autruy. Quand l'empereur Charles cinquiesme passa en Provence, l'an mil cinq cens trente sept, on tient que Anthoine de Leve, voyant son maistre resolu de ce voiage et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutefois le contraire et le desconseilloit,

à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en fût attribué à son maistre, et qu'il fût dict son bon advis et sa prevoiance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolans Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut-louans jusques à dire qu'il n'avoit pas laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particuliere pour la rendre au public : « Ne me dites pas cela, fit-elle, je sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillans qu'il n'estoit. » En la bataille de Crecy; le prince de Gales, encores fort jeune, avoit l'avant-garde à conduire. Le principal effort du rencontre fust en cest endroit. Les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvant en dur party d'armes, mandarent au roy Edoüard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils, et lui ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Je luy ferois, dit-il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si long temps soustenu; quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne. » Et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y fust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eût attribué l'avantage de tout cet exploit. Plusieurs estimoyent à Romme, et se disoit communément que les principaux beaux-faits de Scipion estoient deus à Lælius, qui toutesfois alla tousjours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Spartes, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds pour

autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dit-il, parce que le peuple sçait bien obeyr. »

CHAPITRE XLII.

De l'inegalité qui est entre nous.

PLUTARQUE dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, je trouve si loing d'Epaminundas, comme je l'imagine, jusques à tel que je connois, je dy capable de sens commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque; et pense qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste : c'est à dire que le plus excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche que n'est cet homme d'un autre homme grand et excellent. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous loüons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

Volucrem

*Sic laudamus equum, facili eui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo,*

non de son harnois ; un levrier de sa vitesse, non de son colier ; un oyseau de son aile, non de ses longes et sonettes. Pourquoi de mesmes n'estimons nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche ; si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud et à descouvert ; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vandre, c'est par les parties moins necessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus nobles et les plus utiles :

*Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt, ne, si facies, ut sæpe, decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.*

Pourquoy, estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? Il ne nous faict monstre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles on peut vrayement juger de son estimation : c'est le pris de l'espée que vous cherchez, non de la guaine. Vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillé : il le faut juger par luy mesme, non par ses atours. Et, comme dit très-plaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la hauteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans

ses eschaces : qu'il mette à part ses richesses et honneurs; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et allegre? Quelle ame a il? Est elle belle, capable et heureusement garnie de toutes ses pieces? Est elle riche du sien, ou de l'autruy? La fortune n'y a elle que voir? Si les yeux ouverts elle attend les espées traites; s'il ne luy chaut par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable et contente, c'est ce qu'il faut veoir, et juger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est-il

Sapiens, sibi que imperiosus?

*Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent?
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis? et in seipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari,
In quem manca ruit semper fortuna?*

Un tel homme est cinq cens brasses au dessus des royaumes et des duches : il est luy mesmes à soy son empire et ses richesses; il vit satisfait, content et allegre. Et à qui a cela, que reste-il?

Nonne videmus

*Nil aliud sibi naturam latrare nisi ut, quoi
Corpore se junctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, cura semotu' metuque?*

Comparez à celuy là la tourbe de nos hommes, ignorante, stupide et endormie, basse, servile, pleine de fiebvre et de fraieur, instable et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent

et tempestent, pendante toute d'autry ; il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre : et toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat ; là où, si nous considerons un paisan et un roy, il se presente soudain à nos yeux un' extreme disparité, qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses : car, comme les joueurs de comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur ; mais tantost après, les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur nayfve et originelle condition. Aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

*Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat,*

voyez le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'aventure plus vil que le moindre de ses subjects. La couïardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie, l'agitent comme un autre :

*Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor, miseros tumultus
Mentis et curas laqueata circum
Tecta volantes ;*

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

*Re veraque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.*

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espauls, les archiers de sa garde l'en deschargeront ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'asseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnettades le remettront elles? Ce ciel de lict de velours, tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une verte colique.

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.*

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoient à croire qu'il estoit fils de Jupiter. Un jour, estant blessé, regardant escouler le sang de sa plaie: « Et bien, qu'en dites vous? fit-il, est-ce pas icy un sang vermeil et purement humain? Il n'est pas de la façon de celuy que Homere fait escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du Soleil; et luy au contraire: « Celuy, dit-il, qui vuide ma chaize percée, sçait bien qu'il n'en est rien. » C'est un homme pour tous potages, et si de soy-mesmes c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

*Puellæ
Hunc rapiant; quidquid calcaverit hic, rosa fiat.*

Quoy pour cela, si c'est une ame grossiere et stupide?

La volupté mesme et le bonheur ne s'aperçoivent point sans vigueur et suffisance :

*Hæc perinde sunt ut illius animus qui ea possidet :
Qui uti scit, ei bona ; illi qui non utitur recte, mala.*

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encores faut il avoir du goust pour les savourer : c'est le jouïr, non le posséder, qui nous rend heureux.

*Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas : valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti.
Qui cupit aut metuit, juvat illum sic domus aut res
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram...
Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis acescit.*

Il est un sot, son goust est mousse et hebeté ; il n'en jouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois duquel on l'a paré. Et puis, où le corps et l'esprit sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes ? veu que la moindre picqueure d'espingle, veu que la moindre passion de l'ame est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la moindre strette que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Majesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro,

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs ? S'il est en colere, sa principauté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol ? Or, si

c'est un habile homme et bien né, la royauté n'ajoute rien à son bon'heur :

*Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Divitiarum poterunt regales addere majus;*

il voit que ce n'est que biffe et piperie; voire à l'aventure, il sera de l'avis du roy Seleucus, que qui sçauroit le poix d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre: il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler autrui, puis qu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux, considerant l'imbecillité du jugement humain et la difficulté du choisés choses nouvelles et douteuses, je suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre que de guider, et que c'est un grand sejour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracée et à respondre que de soy :

*Ut satius multo jam sit, parere quietum
Quam regere imperio res velle.*

Joint que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon, dict davantage, qu'à la jouissance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez, d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigre-douce pointe que nous y trouvons.

*Pinguis amor nimiumque potens in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet.*

Pensons nous que les enfans de cœur prennent grand plaisir à la musique? La sacieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois rejouyssent ceux qui ne les voyent pas souvent et qui ont désiré de les voir ; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et mal plaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en jouyt à cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif ne sçauroit prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous res-jouissent, mais aux jouëurs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, et c'est leur feste, de se pouvoir quelque fois travestir et démettre à la façon de vivre basse et populaire.

*Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cænæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem.*

Et outre cela, je croy, à dire la verité, que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la jouyssance des principales voluptez : ils sont trop esclairez et trop en butte. Et je ne sçay comment on requiert plus d'eux de cacher et couvrir leur faute. Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mespris et desdain des loix ; et outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent encore le plaisir de gourmander et sousmettre à leurs pieds les observances publiques. Et souvent, à cette cause, la

montre et publication de leur vie blesse plus que le vice mesme. Chacun craint à estre espïé et contrerollé : ils le sont jusques à leur contenance et à leurs pensées, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en juger; outre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au visage paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoy les poëtes feignent les amours de Jupiter conduites sous autre visage que le sien; et de tant de pratiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur et majesté.

Mais revenons à Hyeron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs, et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une facheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardans inconnuz, j'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les asnes estoyent en cela de meilleure condition que les roys : leurs maistres les laissent paistre à leur aise, là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tombé en fantasie, que ce fût quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement d'avoir une vingtaine de contrerolleurs à sa chaise percée, ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires : chaque

degré de fortune a quelque image de principauté. Cæsar appelle roytelets tous les seigneurs ayant justice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos roys. Et voyez aux provinces esloingnées de la cour, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets, et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoit que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez, et le pois de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui ayment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise.

Mais sur tout Hieron fait cas dequoy il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celuy qui me doit, veuille-il ou non, tout ce qu'il peut? Puis-je faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur : ces respects se doivent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,

*Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre tam laudare.*

Vois-je pas que le meschant, le bon roy, celui qu'on haït, celui qu'on ayme, autant en a l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offencent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendray-je en cette part-là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy, car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coustume ou pour en tirer leurs aggrandissemens et commoditez particulieres ; tout ce qu'ils me dient, tout ce qu'ils me font, ce n'est que fard et piperie, leur liberté estant toute bridée par la grande puissance que j'ay sur eux. Je ne voy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un jour Julien l'empereur de faire bonne justice : « Je m'en orgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui ozassent accuser ou meslouër mes actions contraires, quand elles y seroient. »

Toutes les vraies commoditez qu'ont les princes leurs sont communes avec les hommes de moyenne fortune ; c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez et se paistre d'ambrosie : ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre ; leur acier n'est

pas de meilleure trempe que celuy dequoy nous nous armons, leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reverée et si fortunée, la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée; et quelque temps après, la nécessité des affaires publiques requerant qu'il revînt en prendre la charge, il respondit à ceux qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que j'ay moymesme planté chez moy, et les beaux melons que j'y ay semez. »

A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes autres choses estant esgales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprise? — Pour me faire maistre de l'Italie, respondit-il soudain. — Et puis, suyvit Cyneas, cela faict? — Je passeray, dict l'autre, en Gaule et en Espagne. — Et après? — Je m'en iray subjuguier l'Afrique; et en fin, quand j'auray mis le monde en ma subjection, je me reposeray et vivray content et à mon aise. — Pour Dieu, sire, fit lors Cyneas, dictez moy à quoy il tient que vous ne soyez dés à present, si vous voulez, en cest estat? Pourquoi ne vous logez vous dés cette heure où vous dictez aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard que vous jettez entre deux? »

*Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas.*

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que je trouve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam.*

CHAPITRE XLIII.

Des Loix somptuaires.

LA façon dequoy nos loix essayent à regler les foles et vaines despences des tables et vestemens, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en dégouster les hommes : car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en credit ces vanitez là, et faire croistre l'envie à chacun d'en user? Que les roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres : tels excez sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, et nos degrez (ce que j'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incom-

modité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aisément et soudain le pied de son autorité. A peine fusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la cour, il est certain que desjà, à l'opinion d'un chacun, les soyes estoient venuës à telle vilité que, si vous en voyez quelqu'un vestu, vous en faisiez soudain argument que c'estoit quelque homme de peu : elles estoient demeurées en partage aux medecins et aux chirurgiens ; et quoy qu'un chacun fust à peu près vestu de mesme, si y avoit-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpains crasseux de chamois et de toile ; et la pollisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris. Que les rois et les princes commencent à quitter ces despences, ce sera faict en un mois sans edict et sans ordonnance, nous irons trestous après. La loy devroit dire, tout au rebours, que le cramoisy et l'orfeverie est defenduë à toute espece de gens, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les meurs corrompuës des Locriens. Ses ordonnances estoient telles : Que la femme de condition libre ne puisse mener après elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yvre, ny ne puisse sortir hors de la ville de nuict, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publique et putain ; que, sauf les ruffiens, à l'homme ne loise porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi, par ces excep-

tions honteuses, il divertissoit ingenieusement les personnes des superfluitez et delices pernicieuses. C'estoit une très-utile maniere d'attirer par honneur et ambition les hommes à l'obeissance.

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy, car le reste de la France prend pour patron ce qui se faict à la court : ces façons vitieuses naissent près d'eux. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chaussure qui montre si à découvert nos membres plus honteux; ce monstrueux grossissement de pourpains qui nous faict tous autres que nous ne sommes, si incommode à ceux qui ont à s'armer; ces longues tresses de poil effeminées; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons et nos mains en les saluant, ceremonie deuë autresfois aux seuls princes; et qu'un gentil-homme se trouve en lieu de respect, sans espée à son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons decouverts bien loing autour d'eux en quelque lieu qu'ils soient, et comme autour d'eux, autour de cent autres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vitieuses : elles se verront incontinent esvanouyes et descriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous voyons fendiller l'enduit et la crouste de nos parois.

CHAPITRE XLIIII.

Du Dormir.

LA raison nous ordonne bien d'aller tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train; et ores que le sage ne doive donner aux passions humaines de se fourvoier de la droicte carriere, il peut bien, sans interest de son devoir, leur quitter, aussi d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy battroit plus fort, allant à l'assaut qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, j'ay remarqué pour chose rare, de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprises et importans affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dort si profondement et si haute matinée, que Parmenion fut contraint d'entrer en sa chambre, et approchant de son lit, l'appeler deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuit, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs et affilé le tranchant d'une espée dequoy il se vouloit donner, n'attendant

plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesmes cecy : car Caton estant prest à se deffaire, pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine; et celui qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les senateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, et se r'enfonçant dans le lict, se remit encore à sommeiller jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur parlement. Encore avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menassoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armée, lors de l'émotion de Catilina; auquel decret Caton seul insistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menasses au Senat; mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il failloit venir à l'execution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius, se devoit trouver accompagné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques et beaucoup de gens de bien, en estoient en grand soucy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy voyoient préparé;

mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde ; et, après avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de ces trois hommes, par le reste de leur vie, nous peut faire juger, en toute seureté, que cecy leur parloit d'une ame si loing enlevée au dessus de tels accidents, qu'ils n'en daignoient entrer en émotion, non plus que d'accidens ordinaires.

En la bataille navale que Augustus gagna contre Sextus Pompeius, en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fausit que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder, les yeux ouverts, l'ordonnance de son armée, et de n'avoir osé se presenter aux soldats jusques à ce qu'Agrippa luy vint annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius, qui fit encore pis, car le jour de sa dernière journée contre Sylla, après avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se peut-il esveiller de la route et fuite de ses gens, n'ayant rien veu du combat ; ils disent que ce fut pour estre si extrêmement aggravé de travail et de faute de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos les mede-

cins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en dépende, car nous trouvons bien qu'on fit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline en allegue qui ont vescu long temps sans dormir.

CHAPITRE XLV.

De la Bataille de Dreux.

Il y eut tout plein de rares accidens en nostre bataille de Dreux; mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de monsieur de Guise, mettent volontiers en avant qu'il ne se peut excuser d'avoir fait alte et temporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit monsieur le Connestable, chef de l'armée, avecques l'artillerie, et qu'il valoit mieux se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, qu'attendant l'avantage de le voir en queuë, souffrir une si lourde perte; mais outre ce que l'issuë en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confesera aisément, à mon advis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine mais de chaque soldat, doit regarder la victoire en gros, et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doivent divertir de ce point là. Philopœmen, en une rencontre

contre Machanidas, ayant envoyé devant pour attaquer l'escarmouche bonne troupe d'archers et gens de traict, et l'ennemy après les avoir renversez s'amusant à les poursuivre à toute bride, et coulant après sa victoire le long de la bataille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en émeussent, il ne fut d'avis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gens; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vit tout à fait abandonnez de leurs gens de cheval; et bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit à heure que, pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en vint aisément à bout, et cela fait se mit à poursuivre Machanidas. Ce faict est germain à celuy de monsieur de Guise.

En cette aspre bataille d'Agésilas contre les Bœotiens, que Xenophon qui y estoit dict estre la plus rude qu'il eust onques veu, Agésilas refusa l'avantage que fortune luy presentoit de laisser passer le bataillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en previst, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et, pour monstrier sa proesse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste. Mais aussi y fut-il bien battu et blessé, et contraint en fin de se demesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils furent passez, prenant garde qu'ils marcheoyent en desordre comme ceux qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les fit suivre

et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut-il tourner en fuite à val de route, ains se retirarent le petit pas, monstrant tousjours les dens, jusques à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI.

Des Noms.

QUELQUE diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De mesme, sous la consideration des noms, je m'en voy faire icy une galimafrée de divers articles.

Chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçay comment, en mauvaise part : et à nous Jehan, Guillaume, Benoit.

Item, il semble y avoir en la genealogie des princes certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomées à ceux d'Ægypte, de Henris en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres; et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry

second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande, que pour passe-temps s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe qui fut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portans ce nom, sans mettre en conte les simples gentils-hommes et serviteurs. Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistans, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoyt celles qui se commençoient par *M* : mouton, marcassin, merlus, marsoin, ainsi des autres.

Item, il se dit qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation ; mais encore, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau et qui aisément se puisse comprendre et mettre en memoire, car les roys et les grands nous en connoissent plus aisément et oublient plus mal volontiers ; et de ceux mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se presentent le plus facilement en la bouche. J'ay veu le roi Henry second ne pouvoir jamais nommer à droit un gentil-homme de ce quartier de Gascogne ; et à une fille de la royne il fut luy mesme d'avis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers.

Item, on dit que la fondation de nostre Dame la Grand', à Poitiers, prit origine de ce que un jeune homme débauché, logé en cet endroit, ayant recouvert une garce et luy ayant d'arrivée demandé son nom, qui es-

toit Marie, se sentit si vivement espris de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge, mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amanda tout le reste de sa vie ; et qu'en consideration de ce miracle, il fut basti, en la place où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'église que nous y voyons.

Item, dira pas la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeissance, de paix et de toute espece de vertu, mais d'avoir passé jusque à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentans de la foy ? Un gentil'homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au pris du nostre, n'oublioit pas de mettre en conte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps, Don Grumedan, Quedragan, Agesilan ; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoyent esté bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel.

Item, je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'un' oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement, mais des-jà l'usage par le credit de son Plutarque nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car en faisant de Vaudemont *Vallemon-*

tanus, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes et en perdons la connoissance.

Pour clorre nostre conte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mesconnoistre les races. Un capdet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté connu et honoré, ne peut honnestement l'abandonner; dix ans après sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesmes : devinez où nous sommes de la connoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de nostre maison royalle, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations que, de mon temps, je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent de titres genealogiques, nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ait anté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoynes à falsification. Combien avons nous de gentils-hommes en France qui sont de royalle race selon leurs comptes! plus, ce croys-je, que d'autres. Fut il pas dict de bonne grace par un de mes amys? ils estoyent plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un autre, lequel autre avoit à la verité quelque prerogative de titres et d'alliances, eslevées au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun cherchant à s'egaler à luy alleguoit, qui un' origine, qui un' autre,

qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique ; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'outremer. Comme ce fut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compaignon ; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Après sa farce, il leur dict mille injures : « Contentez vous, de par Dieu ! de ce que nous sommes, nous sommes assez si nous le sçavons bien maintenir ; ne desadvouons pas la fortune et condition de nos peres, et oston ces sotes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seurté non plus que les surnoms. Il porte d'azur semé de trefles d'or, à une pate de lyon de mesme, armée de gueules, mise en face. Quel privilege a cette figure pour demeurer particulièrement en une maison ? un gendre la transportera en une autre famille, quelque chetif acheteur en fera ses premieres armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de prés, et pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se bouleverse le monde ; où asseons nous cette renommée que nous allons questant avec si grand' peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle

touche. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages? ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aisez à varier, que je demanderois volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin ou Gueaquin? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ. mit T. en procez, car

*Non levia aut ludicra petuntur
Præmia;*

il y va de bon : il est question laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, blessures, prisons et services faits à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peinture. Et l'historien Suetone n'a aymé que le sens du sien, et en ayant privé Lénis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la réputation de ses escrits. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eut honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa veuë tant de navigations et charges par mer et par terre au capitaine Poulin et au baron de la Garde?

Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? Et puis qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompée le Grand?

Mais, après tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespasé, ou à cet autre homme qui eut la teste tranchée en Ægypte, et qui joignent à eux cette voix glorifiée et ces traicts de plume ainsin honorez, pour qu'ils s'en adventagent?

Id cinerem et manes credis curare sepultos?

Toutesfois,

Ad hæc se

*Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator
Erexit; causas discriminis atque laboris
Inde habuit, tanto major famæ sitis est quam
Virtutis.*

CHAPITRE XLVII.

De l'Incertitude de nostre jugement.



'EST bien ce que dict ce vers :

Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα.

il y a prou loy de parler par tout, et pour et contre. Pour exemple :

Vincè Hannibal, et non seppe usar' poi
Ben la vittoriosa sua ventura.

Qui voudra estre de ce party, et faire valoir avecques

nos gens la faute de n'avoir dernièrement poursuivy nostre pointe à Montcontour, ou qui voudra accuser le roy d'Espagne de n'avoir sceu se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint Quentin, il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvrée de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accr oistre, des-jà par trop empesché à digerer ce qu'il en a ; il en a sa brassée toute comble, il n'en peut saisir davantage, indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel profit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus ? Quell' esperance peut on avoir qu'il ose un' autre fois attaquer ceux-cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuivre tous rompus et effrayez ?

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror.

Mais en fin, que peut il attendre de mieux que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime où le nombre des touches donne gain : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche ou Cæsar eut du pire près la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu si leur capitaine eust sceu vaincre : et luy chassa bien autrement les esperons quand ce fut à son tour.

Mais pourquoy ne dira l'on aussi, au contraire, que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne

sçavoir mettre fin à sa convoitise; que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite, et que de se rejeter au dangier après la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune; que l'une des plus grandes sagesse en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemy au desespoir. Sylla et Marius en la guerre sociale ayant défaict les Marses, en voyant encore une troupe de reste qui par desespoir se revenoient jeter à eux comme bestes furieuses, ne furent pas d'avis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eût emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eût pas souillée de sa mort. Toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout autre moyen d'eschaper que par les armes, car c'est une violente maistresse d'escole que la necessité.

Vincitur haud gratis, jugulo qui provocat hostem.

Clodomire, roy d'Aquitaine, après sa victoire, poursuivant Gondemar, roy de Bourgogne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste; mais son opiniatreté luy osta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar et autres, que c'est toujours

un éguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré, et un'occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages. Mais il s'offriroit aussi, de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre; qu'il craindra par ce moyen doublement à se hazarder : joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire, par ces riches despouilles; et a l'on remarqué que d'autres fois cela encouragea merueilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Car Antiochus montrant à Hannibal l'armée qu'il preparoit contr'eux, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant ainsi : « Les Romains se contenteront ils de cette armée? — S'ils s'en contenteront? » répondit-il, vrayement, c'est mon, pour avars qu'ils soyent.» Licurgus deffendoit aux siens non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il, que la pauvreté et frugalité reluisît avec le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner, et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit à Vitellius, car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats, des-accoustumez de longue main du fait de la guerre et amollis

par les delices de la ville, il les agassa tant en fin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortemens n'avoient sceu faire : et les attira luyesme sur ses bras, où l'on ne les pouvoit pousser : et de vray, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aysément, que celuy qui alloit lâchement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'un' autre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en un' armée, et que la visée de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les autres et en dependent, il semble qu'on ne puisse mettre en doute ce conseil, que nous voions auoir esté pris par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslée : toutefois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuir ; car le capitaine venant à estre mesconu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence, vient aussi quant et quant à leur faillir, et perdant la veuë de ses marques et enseignes accoustumées, ils le jugent ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy voyons favoriser tantost l'un, tantost l'autre party : l'accident de Pyrrhus en la bataille qu'il eut contre le consul Levinus, en Italie, nous sert à l'un et à l'autre visage ; car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais

aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la bataille.

A la bataille de Pharsale, entre autres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arrêté son armée pied coy attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (je déroberay icy les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens) affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, et quant et quant oste l'eslancement des combatans les uns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité et de fureur, plus que autre chose, quand ils viennent à s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry et la course; et rend la chaleur des soldats en maniere de dire refroidie et figée. » Voilà ce qu'il dict pour ce rolle : mais si Cæsar eût perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, qu'au contraire, la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, et que qui est en sa démarche arrêté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesmes, a grand avantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desjà employé à la course la moitié de son haleine? outre ce que l'armée estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si juste qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance; et que le plus dispost ne soit aux prises, avant que son compaignon le secoure. D'autres ont réglé ce doubte en leur armée, de cette maniere : « Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy; s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme fit en

Provence, le roy François fust au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres; et bien qu'il considerast combien c'est d'avantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; que la necessité des guerres porte à tous les coups de faire le gast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres; et si, le paisant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peut aysément allumer des seditions et des troubles parmy nous; que la licence de desrober et de piller, qui ne peut estre permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre; et qui n'a autre esperance de gaing que sa solde, il est mal aisé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte; que celuy qui met la nappe tombe tousjours des despens; qu'il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à deffendre; et que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaisé qu'elle ne crolle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se preigne si aysément à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblans encore et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaude qu'elles ne se jettent à quelque mauvais party. Si est-ce qu'il choisit de r'appeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir

d'avoir planté de toutes commoditez; les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; qu'il auroit ses subjects d'autant plus affectionnez qu'ils auroient le dangier plus prés; qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; et s'il luy plaisoit de temporiser qu'à l'abry et à son aise, il pourroit voir morfondre son ennemy, et se défaire soy mesmes par les difficultez qui le combatroyent engagé en une terre estrangiere, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy fit guerre, nul moyen de refrécher ou eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blessez, nuls deniers, nuls vivres qu'à pointe de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux et du pays, qui le sceût deffendre d'embusches et surprises, et s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faute d'exemples pour l'un et pour l'autre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de defendre les siennes, et le combatre en Italie où il estoit, d'où bien luy en print; mais au contraire, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conquete d'un pays estrange pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayant laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire: mais Agathocles, roy de Siracuse, l'eust favorable, ayant passé en Afrique et laissé la guerre chez soy.

Ainsin nous avons bien accoustumé de dire avec raison

que les evenemens et issuës dependent, notamment en la guerre, pour la pluspart de la fortune, laquelle ne se veut pas renger et assujectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers :

*Et male consultis pretium est; prudentia fallax,
Nec fortuna probat causas sequiturque merentes,
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque
Majus, et in proprias ducat mortalia leges.*

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en dépendent bien autant, et que la fortune n'est pas plus incertaine et temeraire que nos discours.

CHAPITRE XLVIII.

Des Destriers.

ME voicy devenu grammairien, moy qui n'ay prins jamais langue que par routine, et qui ne sçay encore que c'est d'adjectif, conjunctif, et d'ablatif. Il me semble avoir ouy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales* ou *dextrarios*, qui se menoient à dextre ou à relais, pour les prendre tous frez au besoin : et de là vient que nous appellons *destriers* les chevaux de service. Et nos ro-

mans disent ordinairement *adestrer* pour *accompagner*. Ils appelloyent aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courans de toute leur roideur, accouplez costé à costé l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentils-hommes romains, voire tous armez, au milieu de la course se jettoient et rejettoient de l'un à l'autre. On dict de Cæsar et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval; et de Cæsar, qu'en sa jeunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournées derriere le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement : car chacun sçait du cheval d'Alexandre, Bucefal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, fut honoré après sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un autre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dédia son image après sa mort à la déesse Venus.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade : aussi dict Pline qu'elle est très-salutaire à l'estomach et aux jointures. Poursuivons donc, puis que nous y sommes.

On lict en Xenophon la loy de Cyrus deffendant de voyager à pied, à homme qui eust cheval. Trogus et

Justinus disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques et privez, marchander, parler, s'entretenir et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs parmy eux, c'est que les uns vont à cheval et les autres à pié.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar) des capitaines qui commandoient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuite; mais nos ancestres, et notammant du temps de la guerre des Anglois, en tous les combats solennels et journées assignées, se mettoient tous à pié, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effray ou sa fureur vous rendent ou temeraire ou lâche; s'il a faute de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre : à cette cause, je ne trouve pas estrange que ces combats là fussent plus fermes et plus furieux que ceux qui se font à cheval.

*Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis.*

Et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut; comme je conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, et celles dequoy nous nous pouvons le

mieux respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui viendra à faillir vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduit,

*Et quo ferre velint permittere vulnera ventis :
Ensis habet vires ; et gens quæcunque virorum est
Bella gerit gladiis.*

Mais quant à cett' arme là, j'en parleray plus largement où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et, sauf l'estonnement des oreilles, à quoy mes-huy chacun est apprivoisé, je croy que c'est un' arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons bien tost l'usage.

Encore ne faut-il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit à cheval un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris et ailleurs, assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Piccards, Flamens et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les voir » : ce sont ses mots. Je ne sçay quel maniemment ce pouvoit estre, si ce n'est celuy de nos passades. Cæsar, parlant de ceux de Suede : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pié, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place,

ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lâche que d'user de selles et bardelles, et mesprisent ceux qui en usent: de maniere que fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que j'ay admiré autresfois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

*Et gens quæ nudo residens Massilia dorso
Ora levi flectit, frenorum nescia, virga.*

Le roy Alphonce, celuy qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre autres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peined'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les lettres de Guevara, desquelles ceux qui les ont appellées *dorées* faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay.

Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abreuvoient et nourrissoient,

Venit et epoto Sarmata pastus equo.

Ceux de Crette, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout autre breuvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent ou dieux, ou animaux en noblesse

au-dessus de leur nature ; aucuns, après avoir esté vaincus, venant demander paix et pardon aux hommes et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harengue à celle des hommes, prenant leur hannissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier et plus vil degré d'estre porté ou charrié par un cheval seul.

Le duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pié et leur presentoit un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tomboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la lecher avec la langue. En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avoit envoyé, fut accablée d'un si horrible ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert et garentir du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se getter dedans et jouyr de cette chaleur vitale.

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et oreilles ; et ne passent les autres à la montre : les Lacedemoniens ayant desfait les Atheniens en la Sicile, retournans de la victoire en pompe en la ville de Siracuse, entre autres bravades, firent tondre les chevaux vaincus et les menarent ainsin en triomphe. Alexandre combatit une nation, Dahas : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais en la meslée l'un descendoit à terre, et

combattoient asture à pied, asture à cheval, l'un après l'autre.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels en la plus roide course se rejettoyent à tours à terre et puis sur sa selle, et un qui seulement des dents bridait et harnachait son cheval; un autre qui entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, courait à toute bride : ce second, tout debout, tirant en la course des coups bien certains de son arc; plusieurs qui, les jambes contre-mont, couroyent la teste plantée sur leurs selles entre les pointes des simeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniemens, tenoit sous ses genoux et sous ses orteils des reales, comme si elles y eussent esté clouées.

CHAPITRE XLIX.

Des Coustumes anciennes.

J'EXCUSEROIS volontiers en nostre peuple de n'avoir autre patron et regle de perfection que ses propres meurs et usances; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée et leur arrest sur le

train auquel ils sont nais. Je suis content, quand il verra Fabritius ou Scipion, qu'il leur trouve la contenance et le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode. Mais je me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'avis tous les mois, s'il plait à la coustume, et qu'il juge si diversement de soy mesmes. Quand il portoit le busc de son pourpoin entre les mamelles, il maintenoit par vives raisons qu'il estoit tresbien : quelques années après, le voylà avalé jusques entre les cuisses ; il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy fait incontinent condamner et mespriser l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est une vraye manie qui luy roule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisées reviennent en credit, et celles là mesmes tombent en mespris tantost après ; et qu'un mesme jugement preigne en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legereté incroyable.

Je veux icy entasser aucunes coustumes anciennes que j'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les autres differentes, afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espée et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar : *Sinistras sagis involvunt, gladiosque dstringunt*; et remerque dès lors en nostre nation ce vice qui est encore d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de prendre à injure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous répondre.

Aux bains que les anciens prenoient tous les jours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoyent du commencement que les bras et les jambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la plus part des nations du monde, ils se lavoyent tous nudz d'eau mixtionnée et parfumée, de maniere qu'ils prenoient pour tesmoignage de grande simplicité de se laver d'eau simple. Les plus affetez et delicatz se parfumoient bien trois ou quatre fois par jour tout le corps. Ils se faisoient souvent pinceter le poil par tout, comme les femmes françoises ont pris en usage depuis quelque temps de faire leur front,

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis,

quoy qu'ils eussent des oignemens, qui servoyent à cela de faire tomber le poil :

Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelas. Ils

mangeoyent couchez sur des lits, à peu prez en mesme assiete que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto.

Et dit on du jeune Caton, que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en deuil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousjours assis, prenant un train de vie plus austere. Ils baisoyent les mains aux grands pour les honorer et caresser; et entre les amis, ils s'entrebaisoyent en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis.

Ils mangeoyent, comme nous, le fruict à l'yssue de table. Ils se torchoyent le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avec une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscène en latin; et estoit cette esponge attachée au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre présenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires; et n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze de laine parfumée, quand ils en avoyent faict :

At tibi nil faciam, sed lota mentula lana.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passans :

*Pusi sæpe lacum propter se ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem.*

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de nege pour rafraîchir le vin; et en y avoit qui se servoyent de nege en hyver, ne trouvant pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoyent leurs eschançons et trenchans, et leurs fols pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur des foyers qui se portoient sur la table; et avoyent des cuisines portatives dans lesquelles tout leur service se trainoit après eux :

*Has vobis epulas habete, lautii :
Nos offendimur ambulante cæna.*

Et en esté ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaus au-dessous d'eux, où il y avoit force poisson en vie, que les assistans choissoient et prenoient en la main pour le faire aprester, chacun à son goust; car le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encores, que les grans se meslent de le sçavoir aprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, aumoins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, de desbaüche et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les égaler, car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur, mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre en ces parties là vitieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes,

elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le haut bout d'entre eux, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aucune signification de grandeur, comme il se voit evidemment par leurs escrits : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius, et diront moy et toy indifferemment comme toy et moy. Voylà pourquoy j'ay autrefois remarqué en la vie de Flaminus, de Plutarque françois, un endroit où il semble que l'auteur, parlant de la jalousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils avoyent obtenu en commun, face quelque pois de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætholiens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames estant aux estuves y recevoient quant et quant des hommes, et se servoyent là mesme de leurs valets à les frotter et oindre :

*Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
Stat, quoties calidis nuda foveris aquis.*

Elles se saupoudroyent de quelque poudre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoyent le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvelée par l'usage effeminé et lâche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur voiture, dès l'entrée du bateau, ce que nous faisons après estre rendus à port :

*Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora.*

Les femmes couchoyent au lict du costé de la ruelle: voylà pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam regis Nicomedis*. Ils prenoyent aleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

*Quis puer ocius
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lympha?*

Et ces champisses contenances de nos laquais y estoient aussi :

*O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiât canis Apula tantum.*

Les dames argienes et romaines portoyent le deuil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devroyent continuer de faire, si j'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faits sur cet argument.

CHAPITRE L.

De Democritus et Heraclitus.

LE jugement est un util à tous subjects, et se mesle partout. A cette cause, aux Essais que j'en fay icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela

mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing, et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive : et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, voire de ceux dequoy il se vante le plus. Tantost, à un subject vain et de neant, j'essaye voir s'il trouvera dequoy luy donner corps, et dequoy l'appuyer et estançonner. Tantost je le promene à un subject noble et fort tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy-mesme, le chemin en estant si frayé et si batu, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autruy. Là il fait son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure ; et de mille sentiers, il dict que cettuy-cy ou celuy là a esté le mieux choisi. Au demeurant, je laisse la fortune me fournir les subjects, d'autant qu'ils me sont également bons ; et si n'entreprends pas de les traicter entiers et à fons de cuve. De mille visages qu'ils ont chacun, j'en prens celuy qu'il me plait ; je les saisis volontiers par quelque lustre extraordinaire : j'en trieroy bien de plus riches et pleins, si j'avoy quelque autre fin proposée que celle que j'ay.

Toute action est propre à nous faire connoistre : cette mesme ame de Cæsar, qui se fait voir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oysives et amoureuses ; on juge un cheval, non seulement à le voir manier sur une carriere, mais encore à luy voir aller le pas, voire et à le voir en repos à l'estable.

Democritus et Heraclytus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public qu'avec un visage moqueur et riant ; Heraclitus, ayant pitié et compassion

de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement atristé, et les yeux chargez de larmes.

Alter

*Ridebat quoties a limine moverat unum
Protuleratque pedem, flebat contrarius alter.*

J'ayme mieux la premiere humeur, non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais par ce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous accuse plus que l'autre : et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mesprizez selon notre merite. La plainte et la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint; les choses dequoy on se moque, on les estime vaines et sans pris. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sotise : nous ne sommes pas tant pleins de mal comme d'inanité; nous ne sommes pas tant miserables comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apart soy, roulant son tonneau et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant trestous des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus piquant, et par consequent plus juste à mon humeur, que Timon, celuy qui fut surnommé le Haisseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conversation comme dangereuse, de meschans et de nature depravée; l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion, nous laiss-

soit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque fut la responce de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mit aucunement en peine.

CHAPITRE LI.

De la Vanité des paroles.

Un rheteur du temps passé disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eût faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongere : et croy que Archidamus, qui en estoit roy, n'ouit pas sans estonnement, la responce de Thucididez, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy : « Cela, fit-il, seroit mal-aysé à verifïer, car quand je l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu qu'il n'est pas tombé, et le gaigne. » Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal,

car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel : là où ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republicques qui se sont maintenües en un estat réglé et bien policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs : c'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreiglée, et util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine ; en ceux où le peuple, ou les ignorans, ou tous, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont foisonné les orateurs. Et, à la vérité, il se void peu de personnages, en ces republicques là, qui se soient poussez en grand credit sans le secours de l'eloquence : Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont pris de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'autorité où ils sont en fin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes. On remarque aussi que l'art d'eloquence a fleury le plus, lors que les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les a agitez : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les estats qui dépendent d'un mōnarque en ont moins de besoin que les autres : car la bestise et facilité qui se trouve en la commune, et qui la rend subjecte à estre maniée et contournée par les oreilles, au doux son de cette harmonie, sans venir à poiser et connoistre la verité des choses par la force de la raison, cette facillité ne se trouve pas si aisément en un seul, et est plus aisé de le garentir par bon con-

seil de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ny de Perse aucun orateur de renom.

J'en ay dict ce mot sur le subject d'un Italien que je vien d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je luy faisoy compter de sa charge : il m'a fait un discours de cette science de gueule, avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de theologie. Il m'a dechifré une difference de gousts : celuy qu'on a à jeun, qu'on a après le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'eveiller et picquer; la police de ses sauces, premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingrediens et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschaufée, celle qui veut estre servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veuë. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

*Nec minimo sane discrimine refert
Quo gestu lepores et quo gallina secetur.*

Et tout cela enflé de riches et magnifiques parolles, et celles mesmes qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

*Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm,
Illud recte; iterum sic memento : sedulo
Moneo quæ possum pro mea sapientia.
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere jubeo, et moneo quid facto usus sit.*

Si est-ce que les Grecs mesmes loüerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine : mais je ne parle point icy des effects, je parle des mots.

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moy, mais je ne me puis garder quand j'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apolidon : et, par effect, je trouve que ce sont les chetives pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonomie, Metaphore, Allegorie, et autres tels noms de la grammaire, semble-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin ? ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cettcey, d'appeller les offices de nostre estat par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'autorité et de puissance. Et cette-cy aussi, qui servira, à mon advis, un jour de tesmoignage d'une singuliere vanité de nostre siecle, d'employer vainement, et sans consideration, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux dequoy l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel que aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communément l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les autres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Arete; auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingenieuses à la ve-

rité, mais recherchées de loing et fantasques, et outre l'eloquence en fin, telle qu'elle puisse estre, je ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs autheurs de son siecle : tant s'en faut qu'il approche de ceste divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont eu rien au dessus de la grandeur commune.

CHAPITRE LII.

De la Parsimonie des anciens.

ATTILIUS Regulus, general de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publique qu'un valet de labourage qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils de labourage; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme et ses enfans n'en eussent à souffrir. Le Senat pourveut à commettre un autre à la conduite de ses biens et luy fist restablir ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfans seroient nourris aux despens du public.

Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit

son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eût couté à le ramener par mer en Italie; et estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avec luy autre suite que d'un officier de la chose publique qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il pourtoit sa male luy mesme: il se vançoit de n'avoir jamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aucune qui fût crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus, après deux triomphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. Il ne fut taxé que cinq sols et demy pour jour à Tyberius Gracchus, allant en commission pour la chose publique, estant lors le premier homme des Romains. On tient qu'Homere n'en eust jamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la secte Stoique, pas un.

CHAPITRE LIII.

D'un Mot de Cæsar.

Si nous nous amusions par fois à nous considérer, et le temps que nous mettons à contreroller autrui, et à connoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'emploissions à nous

sonder nous mesmes, nous sentirions aisément combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et defaillantes. N'est-ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'assoir nostre contentement en aucune chose, et que par desir mesme et imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut? dequoy porte bon tesmoignage cette grande et noble dispute qui a toujours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

*Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, cum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet.*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre connoissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beant après les choses advenir et inconnuës, d'autant que les presentes ne nous soulent point : non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez dequoy nous souler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et desreglée :

*Nam, cum vidit hic ad victum quæ flagitat usus
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis,
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus
Quæ collata foris et commoda quæque venirent.*

Nostre goust est irresolu et incertain : il ne sçait rien tenir, ny rien jouyr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoit point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar : *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque extereamur.* Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachées et inconnues.

CHAPITRE LIIII.

Des Vaines Subtilitez.

IL est de ces subtilitez frivoles et vaines par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation : comme les poètes qui font des ouvrages entiers de vers commençans par une mesme lettre. Nous voyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnées anciennement par les Grecs avec la mesure de leurs vers, en les alongeant ou accoursissant, en maniere qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure. Telle estoit la science

de celuy qui s'amusa à conter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se void dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme appris à jetter de la main vn grain de mil avec telle industrie, que sans faillir il le passoit tousjours dans le trou d'une esguille, et luy demanda l'on après quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment et justement, à mon advis, qu'on fit donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, affin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage de la foiblesse de nostre jugement, de recommander les choses par la rareté ou nouuelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes.

Nous venons presentement de nous jouër chez moy à qui pourroit trouver plus de choses qui se tiennent par les deux bouts extremes : comme Sire, c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevée personne de nostre Estat, qui est le roy, et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchans, et ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames, les moyennes Damoiselles, et Dames encore celles de la plus basse marche. Les dez qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient les sentimens plus aiguz que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoutrement les jours de deuil et les jours de feste. Il est certain que la peur extreme et l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre et le laschent. La foiblesse

qui nous vient de froideur et desgoutement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglée. L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuisent et rotissent. Aristote dict que les cueus de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme point de goust et de resolution à la souffrance des accidens humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent : ceux-cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidens, les autres au delà, lesquels, après en avoir bien poisé et considéré les qualitez, les avoir mesurez et jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayant une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venant à donner, il est force qu'ils rejalissent et s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression. L'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez, qui est de ceux qui apperçoivent les maux, les goustent et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquérir.

Il se peut dire avec apparence que des esprits simples, moins curieux et moins sçavans, il s'en faict de bons chrestiens, qui par reverence et obeissance croient et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne science, s'engendre l'erreur des opinions : ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à simplicité et

ignorance, de nous voir arrester en l'ancien train, regardant à nous qui n'y sommes pas instruits par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoians, font un autre genre de bien croyans; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere és Escriptions, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique. Pourtant en voyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avec merueilleux fruit et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et jouyr de leur victoire avec consolation, action de graces, reformation de meurs et grande modestie. Et en ce rang n'entens-je pas loger ces autres qui, pour se purger du soubçon de leur erreur passée, et pour nous asseurer d'eux, se rendent extremes, indiscrets et injustes à la conduite de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence.

Mais parce que, après que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avons pris pour un exercice malaisé et d'un rare subject ce qui ne l'est aucunement, et qu'après que nostre invention a esté eschaufée, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, je n'en adjousteray que cettuy-cy : que si ces Essays estoyent dignes qu'on en jugeat, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient guiere aux esprits communs et vulgaires, ny guiere aux singuliers et excellens : ceux-là n'y entendoient pas assez, ceux-cy y entendoient trop; ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV.

Des Senteurs.

IL se dict d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espendoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : dequoy Plutarque et autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire : et la meilleure condition qui soit en cela, c'est de ne sentir rien de mauvais. Et la douceur mesmes des halaines les plus pures, elle n'a rien de plus excellent que d'estre simple et sans aucune odeur qui nous offence, comme sont celles des enfans bien sains. Voylà pourquoy dict Plaute,

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet.

La plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien, comme on dict que la meilleure odeur de ses actions, c'est qu'elles soyent insensibles et sourdes. Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque défaut naturel de ce costé-la. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens : « C'est puïr que de santir bon. »

*Rides nos, Coracine, nil olentes.
Malo, quam bene olere, nil olere.*

Et ailleurs :

Posthume, non bene olet, qui bene semper olet.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, et hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout autre :

*Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer ubi lateat sus.*

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de nature, dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles mesmes. Mais à moy particulièrement, les moustaches, que j'ay pleines, m'en servent : si j'en approche mes gans ou mon mouchoir, la senteur y tiendra tout un jour ; elles respondent du lieu d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse, savoureux et gourmans, s'y colloyent autresfois et s'y tenoient plusieurs heures après. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis guaranty de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en noz armées. Les medecins pourroient, croi-je, tirer des odeurs plus d'usages qu'ils ne font ; car j'ay souvent aperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfuns aux

eglises, qui est si ancienne et espondue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation. Le principal soing que j'aye à me loger, c'est à fuir l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marets, l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI.

Des Prieres.

JE propose icy des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses à debattre aux escolles, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au jugement de ceux à qui il touche de regler non seulement mes actions et mes escrits, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation. Et pourtant, me remettant tousjours à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moy, je me mesle ainsin temerairement à toute sorte de propos, comme icy. Je ne sçay si je me trompe, mais puis que, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, m'a tousjours semblé que nous en devons avoir

l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et, si j'en estoy creu, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, je voudroy que ce fût le seul patenostre que les chrestiens y employassent. L'Eglise peut estendre et diversifier les prieres selon le besoing de nostre instruction, car je sçay bien que c'est tousjours mesme substance et mesme chose ; mais on doit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche, car il est certain qu'elle dit tout ce qui nous sert, et qu'elle est trespropre à toutes occasions.

J'avoy presentement en la pensée d'où nous venoit cett' erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeler à toute sorte de besoing et en quelque lieu que nostre foiblesse requiert de l'aide, sans considerer si l'occasion est juste ou injuste ; et de escrire son nom et sa puissance en quelque estat et action que nous soyons, pour vitieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur ; mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce aliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon, et nous favorise selon la raison de sa justice, non selon nos inclinations et volontez.

Sa justice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce temps là auquel nous le prions, et deschargée de passions vitieuses ; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute, nous la redoublons, presentans à celuy à qui

nous avons à demander pardon une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy je ne louë pas volontiers ceux que je voy prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

*Si, nocturnus adulter,
Tempora santónico velas adoperta cucullo.*

Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prieres ; ce n'est en fin que contenance : et me desplaist de voir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et d'autant plus m'en desplaist il que ce sont façons que j'honore et imite souvent), et ce pendant toutes les autres heures du jour, les voir occupées à usures, veniances et paillardises : aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration aux confins mesme et passage de l'une à l'autre.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise catholique defend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des saintes et divines chansons que le Saint Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reverence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette vois est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons et plaie à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et

frivoles pensemens, s'en entretienne et s'en jouë; ny n'est certes raison de voir tracasser entre les mains de toutes personnes, par une sale et par une cuysine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieuz et venerable. Ce doibt estre une action destinée et rassise, à laquelle on doibt tousjours adjouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence.

Et croi d'avantage, que la liberté à chacun de le traduire, et dissiper une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometants, et quasi tous autres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoyent esté conceuz; et en est defendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretagne, il y ayt des juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? l'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

J'ay veu aussi, de mon temps, faire plainte d'aucuns escrits, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison: que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme royne et dominatrice; qu'elle doibt estre principale par tout, poinct suffragante et subsidiaire; que les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, se

tirent plus sortablement d'ailleurs que d'une si sainte matiere, comme aussi les arguments des theatres, jeuz et spectacles publiques; que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveramment seules et en leur stile, qu'appariées aux discours humains; qu'il se voit plus souvent cette faute, que les theologiens escrivent trop humainement, que cett' autre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement : la philosophie, dict saint Chrysostome, est pieça banie de l'escole sainte, comme servante inutile, et estimée indigne de voir, seulement en passant, de l'entrée, le sacraire des saints thresors de la doctrine celeste; que le dire humain a ses formes plus basses et ne se doit servir de la dignité, majesté, regence, du parler divin. Je luy laisse, pour moy, dire fortune, destinée, accident, heur et malheur, et les dieux et autres frases, selon sa mode vulgaire.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reservément d'escrire de la religion à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession, n'auroit pas faute de quelque image d'utilité et de justice, et à moy mesme à l'avanture de m'en taire? On m'a dict que ceux mesmes qui ne sont pas de nostre advis defendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs : ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage ny pour comparaison, en quoy je trouve qu'ils ont raison. Et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et société, il faut que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon un tel discours, où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aisé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette réglée, reformée et devotieuse, où il faut qu'elle soit pour ce faire : autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vitieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois je voy qu'en nos vices mesmes nous appellons Dieu à nostre ayde et au complot de nos fautes :

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis.

L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde pour franchir le hazart et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvé à desgosiller un passant.

*Hoc ipsum, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio : « Pro Juppiter ! o bone, clamet,
Juppiter ! » At sese non clamet Juppiter ipse ?*

La royne de Navarre, Marguerite, recite d'un jeune prince, et, encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connoissable, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avec la femme d'un advocat

de Paris, son chemin s'adonnant au travers d'une eglise, il ne passoit jamais en ce lieu saint, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne fit ses prieres et oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine : toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont guieres propres à traiter les mysteres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tomber en une ame impure et soubmise lors mesmes à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appelleroit la justice à son ayde, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro

Concipimus.

Il est peu d'hommes qui oassent mettre en evidance et presenter en public les requestes et prieres secretes qu'ils font à Dieu :

*Haud cuivis promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.*

Voilà pourquoy les Pythagoriens vouloyent que les prieres qu'on faisoit à Dieu fussent publiques et ouyes d'un chacun, afin qu'on ne le requît pas de chose indecente et injuste, comme faisoit celuy là,

*Clare cum dixit : Apollo !
 Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,
 Da mihi fallere, da justum sanctumque videri ;
 Noctem peccatis et fraudibus objice nubem. »*

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières, comme ceux qui employent les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effets magiciens, et que nous faisons nostre conte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des motz, ou de nostre contenance, que depende leur effect. Car, ayant l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy alons presenter ces parolles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation generale de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux et si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi fautiers et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir. Maisencore, en recompense, la faut-il regarder de bon œuil ; encore faut-il recevoir ce pardon avec action de graces, et au moins, pour cest instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes et ennemie des concupiscences qui nous ont poussez à l'offencer :

*Immunis aram si tetigit manus,
 Non sumptuosa blandior hostia,
 Mollivit aversos penates
 Farre pio et saliente mica.*

CHAPITRE LVII.

De l'Aage.

JE ne puis recevoir la façon dequoy nous établissons la durée de nostre vie. Je voy que les sages l'acoursissent bien fort au pris de la commune opinion. « Comment, dict le jeune Caton à ceux qui le vouloyent empescher de se tuer, suis je à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? » Si n'avoit il que quarante et huict ans. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui se consolent en ce que je ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà, ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents auxquels chacun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée? veu que c'est la façon de mort la plus rare de toutes et la moins en usage. Nous l'apellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estoufer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit point à tous ces inconvenients. Ne nous flatons pas de ces

beaux mots : on doit à l'aventure appeler plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point outrepasée; mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jetté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant, et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller guiere outre. Ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous voyons trebucher le monde, nous devons reconnoistre qu'une fortune extraordinaire comme celle-là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit guiere durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette fauce imagination : elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniment de ses biens qu'il n'ait vingt et cinq ans; et à peine conservera-il jusques lors le maniment de sa vie.

Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordon-

nances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceux qui prenoient charge de judicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des corvées de la guerre : Auguste les remit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'avis qu'on estandît nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique; mais je trouve la faute en l'autre costé, de ne nous y embe-songner pas assez tost. Cettuy-cy avoit esté juge universel du monde à dix et neuf ans, et veut que pour juger de la place d'une goutiere on en ait trente.

Quant à moy j'estime que nos ames sont denoüées, à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles peuvent tout ce qu'elles pourront. Jamais ame qui n'ait donné en cet aage la preuve bien evidente et certaine de sa force, ne la donna depuis. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

Si l'espine nou pique quand nai ,
A pene que pique jamai ,

disent-ils en Dauphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venuës à ma connoissance, de quelque sorte qu'elles soient, je penserois en avoir plus grande part à nombrer celles qui ont esté produites, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que celles qui l'ont esté après. Quant à moy, je tien pour certain que depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé

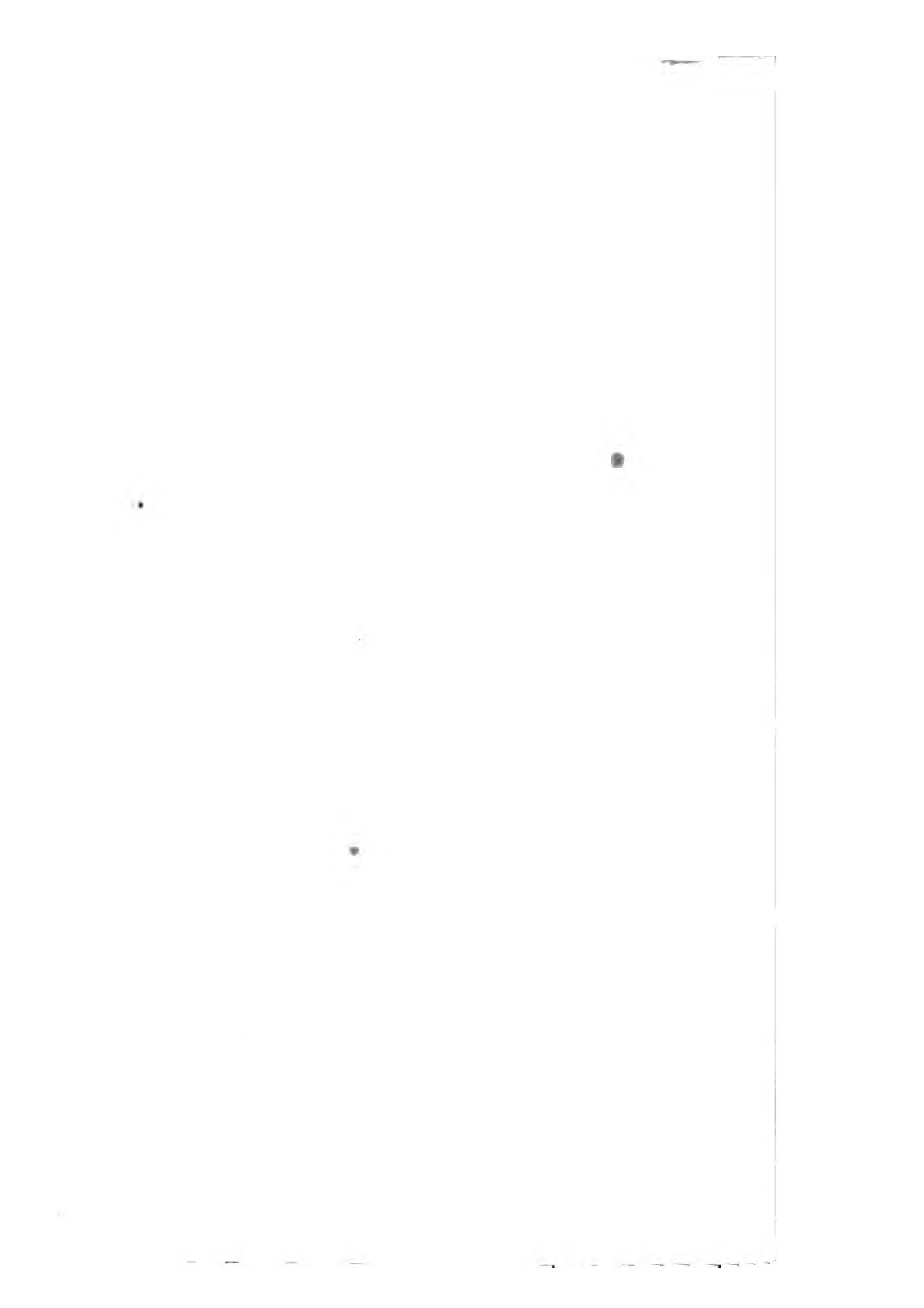
que avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps, la science et l'expérience croissent avec la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté et autres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'alanguissent.

*Ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque.*

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse, par fois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomac et les jambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre et d'une obscure montre, d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop long temps à la besongne, mais dequoy elles nous employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est opposée, on n'en devroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage.

FIN DU LIVRE PREMIER.







TABLE

DU TOME PREMIER

	Pages.
AVERTISSEMENT.	v
NOTE SUR L'ÉDITION DE 1588 DES ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE.	ix
AU LECTEUR.	i
LIVRE PREMIER. — I. Par divers moyens on arrive à pareille fin.	3
II. De la Tristesse.	7
III. Nos affections s'emporent au delà de nous.	11
IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des objets faux quand les vrais luy defaillent.	16
V. Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer.	19
VI. L'heure des parlemens dangereuse	21
VII. Que l'intention juge nos actions	24
VIII. De l'Oisiveté.	25
IX. Des menteurs	27
X. Du Parler prompt ou tardif	32
XI. Des Prognostications	35
XII. De la Constance	38

XIII. Ceremonie de l'entreveuë des toys.	40
XIV. Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons . . .	41
XV. On est puny pour s'opiniastres à une place sans raison.	59
XVI. De la Puniton de la couardise.	61
XVII. Un Traict de quelques ambassadeurs.	63
XVIII. De la Peur	66
XIX. Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après la mort.	68
XX. Que philosopher, c'est apprendre à mourir . .	71
XXI. De la Force de l'imagination.	88
XXII. Le profit de l'un est dommage de l'autre. .	96
XXIII. De la Coustume, et de ne changer aisé- ment une loy receüe.	97
XXIII. Divers evenemens de mesme conseil. . .	112
XXV. Du Pedantisme	125
XXVI. De l'Institution des enfans. A Madame Diane de Foix, Contesse de Gurson.	136
XXVII. C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance.	170
XXVIII. De l'Amitié.	175
XXIX. Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boetie, à Madame de Grammont, comtësse de Guissen.	189
XXX. De la Moderation	205
XXXI. Des Cannibales	210
XXXII. Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.	227
XXXIII. De fuir les voluptez au pris de la vie . . .	230
XXXIII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison.	232
XXXV. D'un Defaut de nos polices.	236
XXXVI. De l'Usage de se vestir.	237
XXXVII. Du Jeune Caton	241
XXXVIII. Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.	244

TABLE DES CHAPITRES.	347
XXXIX. De la Solitude	248
XL. Consideration sur Ciceron	261
XLI. De ne communiquer sa gloire	267
XLII. De l'Inégalité qui est entre nous	270
XLIII. Des Loix somptuaires	282
XLIIII. Du Dormir.	285
XLV. De la Bataille de Dreux	288
XLVI. Des Noms	290
XLVII. De l'Incertitude de nostre jugement.	296
XLVIII. Des Destriers	304
XLIX. Des Coustumes anciennes	310
L. De Democritus et Heraclytus	316
LI. De la Vanité des paroles	319
LII. De la Parsimonie des anciens.	323
LIII. D'un Mot de Cæsar.	324
LIIII. Des Vaines Subtilitez.	326
LV. Des Senteurs.	330
LVI. Des Prieres.	332
LVII. De l'Aage.	340



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

PARIS, M DCCC LXXIII

107

T 631

